N° 801 42e Année T. CCXXXI 1er Novembre 1931

# MERCVRE

## DE

# FRANCE

**Paraît le 1er et le 15 du mois**

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE








---

**PRIX DU NUMÉRO**

**France, 5 fr. — Étranger :** 1/2 tarif postal, **5 fr. 75; plein tarif 6 fr. 50**

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

*VIENT DE PARAITRE :*

# Tables

du

# Mercure de France

## Années 1914-1919

## Tomes CVII à CXXXVI

**PRÉCÉDÉES D'UNE TABLE DE CONCORDANCE ENTRE LES ANNÉES, LES TOMES, LES MOIS, LES NUMÉROS ET LA PAGINATI[ON]**

**et divisées en trois parties :**

**I. Table par noms d'auteurs des articles publiés dans la revue**

**II. Table systématique des matières.**

**III. Table des principaux Noms cités.**

Volume in-8 de VIII-280 pages . . . . . . . . . . . . . . 30

*Tables antérieures :*

**Tables des Tomes I à XX** (1890-1896). Vol. in-8 de VIII-88 pages. 20

**Tables des Tomes XXI à LII** (1897-1904). Vol. in-8 de VIII-168 pages . . . . . . . . . . . . . . . . . . 30

**Tables des Tomes LIII à LXXXII** (1905-1909). Vol. in-8 de VIII-228 pages . . . . . . . . . . . . . . . . . 30

**Tables des Tomes LXXXIII à CVI** (1910-1913). Vol. in-8 de VIII-304 pages . . . . . . . . . . . . . . . . . 30




*ont publié en octobre*

*Huitième volume de la collection " Europe "*

HENRI PETIT

## DERNIERS COMBATS DE DON QUICHOTTE

Un volume in-16, broché, 324 pages sur vélin supérieur. .. .. .. **18 fr.**

*Prosateurs Français Contemporains*

JOSEPH JOLINON

*Prix de la Renaissance 1929*

## MARIE BOURGOGNE

Un volume in-16, broché, 224 pages. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. **12 fr.**

JEAN GAULMIER

## TERROIR

Un volume in-16, broché, 236 pages. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. **12 fr.**

JEAN PALLU

## PORT D'ESCALE

Un volume in-16, broché, 320 pages. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. **15 fr.**

*Témoignages*

BRUNO-WEIL

## GRANDEUR ET DÉCADENCE DU GÉNÉRAL BOULANGER

Traduit de l'allemand par L. C. Herbert

Un volume in-16, broché, 448 pages, sur vélin supérieur. .. .. .. **20 fr.**

Maîtres des Littératures
*ANATOLE FRANCE*
*par L. Carias*
Broché : **20** fr. Relié : **25** fr.

Maîtres de l'Art Moderne
*FORAIN*
*par Charles Kunstler*
Broché : **20** fr. Relié : **25** fr.




## Centenaire de Louis **VEUILLOT**, *Journaliste*

*EN SOUSCRIPTION — PRIX DE FAVEUR*

# EUXIÈME SÉRIE DES ŒUVRES COMPLÈTES DE LOUIS VEUILLOT

# CORRESPONDANCE

*reize volumes in-8° carré de 400 à 450 pages chacun, imprimés sur bouffant supérieur, cédés d'un avertissement général de* Fr. Veuillot, *enrichis de notices biographiques et de nbreuses annotations. Le dernier volume sera complété par une double table des noms cités les correspondants. (Les tomes I à VIII sont parus)*

**Conditions.** — Chaque volume peut se vendre séparément **30** francs, *franco* **32** francs.

Pour les souscripteurs à la série entière, le prix de chaque tome, payable à sa récep-, **est abaissé à 25 francs** (port en plus).

Huit volumes étant parus à l'heure actuelle, des délais de paiement seront accordés, à te personne qui en fera la demande, ainsi qu'à celles désirant acquérir la 1re série : Œuvres diverses : 11 volumes, tous parus. **Envoi franco du prospectus spécial.**

**Cette correspondance *complète* était attendue avec impatience.**

Car jusqu'à présent, l'on en avait révélé qu'une partie. *Sur les volumes en cours de publication au moins seront inédits.* La plupart des lettres écrites par Louis VEUILLOT de 1860 à sa mort sont re *inédites*, et c'est la période de son rayonnement le plus large et de sa pleine maturité.

« **Si un ordre s'impose à la publication d'une correspondance**, écrit André Bellessort, **c'est dre chronologique**, ». M. François Veuillot a suivi ce conseil. Les lettres du grand écrivain sont igoureusement classées par ordre de dates. Ainsi, bien souvent, s'éclairent-elles les unes par les es.

En outre, la lecture en est singulièrement facilitée par les notices et les notes dont l'éditeur a soin de les enrichir. Chaque volume est précédé d'une courte biographie, qui résume les œuvres s faits dont on y doit retrouver l'écho ; et, au fil des lettres, les allusions devenues obscures sont nt que possible, éclairées par des annotations.

« *Ces lettres se lisent avec plus que de l'intérêt, tant il y a là de fraîcheur, de sentiment, d'esprit pontanéité, de noblesse et d'entrain. Jamais les charmes de l'amitié n'ont été exprimés avec plus rofondeur. Jamais la franchise d'une âme envers elle-même ne s'est mieux manifestée* ».

J. Ageorges.

---

**détacher suivant le pointillé et à retourner à votre libraire ou à P. LETHIELLEUX, éditeur**

*oussigné* ..................................................

*eurant à* ..................................................

**gage à souscrire à la Deuxième Série des Œuvres complètes de Louis VEUILLOT et yer les volumes au fur et à mesure de leur réception au prix de 25 francs, plus les de port (environ 2 fr. 50).**

Signature :

*le* .................................. *193* .

es reliures sont facturées aux meilleures conditions. Nous faisons les reliures suivantes : basane, ou rouge, **22** fr. 1/2 chagrin grenat ou vert, **27** fr., en sus par exemplaire

**-B. — Il est tiré également 50 exemplaires numérotés sur Pur Fil LAFUMA à 50 fr. l'exemplaire réservés aux souscripteurs de la série entière.**

**P. LETHIELLEUX, Éditeur, 10, rue Cassette, PARIS VIe**

# L'AFFAIRE PASCAL

ET LA

# MÉTHODE LITTÉRAIRE DE M. BRUNSCHVICG

—

Dans un précédent article (1), le Thomisme nous a donné l'occasion d'étudier la critique historique de M. Gilson. L' « affaire Pascal » nous procurera aujourd'hui l'agrément d'examiner la méthode littéraire de M. Brunschvicg.

Ayant consacré un volumineux ouvrage (2) à l'origine et à l'évolution de la Scolastique latine, il m'advint de rechercher comment elle avait décliné, puis succombé au XVII$^{e}$ siècle. Son échec définitif est imputable à son alliance avec Aristote et à l'incapacité de la Physique du Lycée, qu'elle fit sienne, à rendre compte des découvertes de la Mécanique et de la Physique des Modernes. Déjà, au XIV$^{e}$ siècle, les Maîtres nominalistes de la Faculté des Arts de l'Université de Paris avaient attaqué la physique péripatéticienne en partant de l'analyse du mouvement des projectiles ; au XV$^{e}$ et au XVI$^{e}$ siècle, Copernic, Képler, Galilée la combattent au nom de l'astronomie; mais ce sont par des raisons tirées de la statique des fluides, de la pression atmosphérique et du vide que Torricelli, Pascal et Roberval lui portèrent le coup de grâce au XVII$^{e}$ siècle. Il est aisé de voir pourquoi. Le vide contredit le réalisme ontologique d'Aristote, fondé sur l'adéquation de la pensée à la réalité, des concepts

(1) V. *Mercure de France* du 15 octobre.
(2) *La Scolastique et le Thomisme* (gr. in-8°, XLVI, 812 p.), Gauthier-Villars, 1925).

aux choses : le vide étant, par définition, le non-être, en tant que tel n'existe pas. Le vide bouleverse toute la table des catégories d'Aristote, car, n'étant ni substance ni accident, il ne saurait s'y insérer. Il est incompatible avec la Dynamique du Stagirite, qui fait dépendre la vitesse d'un projectile uniquement du moteur qui lui est appliqué et de la résistance du milieu où il se déplace, si bien que dans le vide, toute résistance s'annulant, la vitesse devient infinie et le mouvement instantané, ce qu'exclut la définition même du mouvement donnée par Aristote. La pression atmosphérique contredit le dogme aristotélicien de la passivité des substances et cet autre principe de l'Ecole que les éléments ne pèsent pas en eux-mêmes. Etablir la réalité du vide et celle de la pression atmosphérique, c'était renverser l'ontologie, la logique, la dynamique et la physique d'Aristote. On comprend que des controverses véhémentes se soient livrées autour de cette double question. Elles ont passionné, dans le second tiers du XVII^e^ siècle, tous les esprits pensants et mis aux prises Pascal, le Père Noël, Descartes, Roberval, Mersenne, Huygens, Auzoult, le Père Magni, pour ne citer que les plus grands noms. Au XIV^e^ siècle, Buridan aurait pu écrire un discours contre l'autorité des Anciens comme préambule à un traité de balistique; Galilée, au XVI^e^ siècle, comme introduction à un traité d'astronomie : c'est comme préface à un *Traité sur le vide* que Pascal rédige le sien.

## I

### LES DEUX PROCÈS EN REVENDICATION DE PRIORITÉ CONTRE PASCAL

Lorsqu'on touche à Pascal, on ouvre inévitablement le dossier de deux procès historiques en revendication de priorité. Le premier lui fut intenté, de son vivant, par Descartes. S'étonnant auprès de son correspondant Car-

cavi qu'il n'eût pas été informé du résultat de l'expérience du Puy-de-Dôme, tenue par lui pour décisive du rôle de la pression atmosphérique dans l'ascension des liquides dans les tubes où on a fait le vide, Descartes lui fait souvenir que Blaise Pascal lui en doit l'idée, lors d'une visite qu'il lui fit en septembre 1647. Le second lui fut intenté en 1906, dans trois retentissants articles de la *Revue de Paris,* par M. Félix Mathieu (3). On se souvient comment Périer, beau-frère de Blaise Pascal, avait réalisé, à sa demande, le 21 septembre 1648, l'expérience du Puy-de-Dôme, où il constata que la colonne d'un baromètre était plus basse au sommet d'une montagne que dans la plaine. Le *Récit de l'Expérience du Puy-de-Dôme* parut un mois après. Il contient le procès-verbal de l'expérience, rédigé par Périer et incorporé dans un Commentaire de Blaise Pascal. Dans ce commentaire figure une lettre de Pascal à Périer, datée du 15 novembre 1647, environ un an auparavant. Cette lettre est tout l'objet du litige. Pascal y déclare en substance qu'il vient de publier un ouvrage où il se rallie apparemment à la théorie galiléenne de l'horreur limitée du vide pour expliquer l'ascension des liquides dans les tubes où on a fait le vide, bien qu'il n'en pense pas un mot et qu'il soit intimement convaincu que cette ascension est due à la pression atmosphérique. S'il n'a jugé opportun d'avouer la véritable raison, c'est faute d'une preuve décisive. Il rappelle à son beau-frère une expérience de laboratoire, qu'il a réalisée devant lui « il y a quelques jours », où il a fait osciller le niveau de la colonne de mercure d'un baromètre en augmentant et en diminuant par degrés le vide autour de lui. Comme cette expérience n'est pas tout à fait probante, il le presse de réaliser celle à des altitudes variées, dont il attend la décision de la question et qu'il

(3) « Pascal et l'expérience du Puy-de-Dôme ». *Revue de Paris*, 1906, t. II, pp. 565-589; 772-794; t. III, pp. 179-206. Ces trois articles furent suivis de trois autres de défense et de réfutation en 1907, t. II, pp. 176-224; 347-378; 835-876.

a fait espérer à tous ses amis. M. Félix Mathieu conteste l'authenticité de cette missive. Il la conteste, en particulier, parce que l'*expérience du vide dans le vide,* telle que la rapporte Pascal, était irréalisable à l'époque avant l'invention de la machine pneumatique ou avant la découverte de la loi de Mariotte, comme conséquence de la force élastique des gaz dont Pascal n'avait nul soupçon. L'expérience du *vide dans le vide,* sous une forme plus simplifiée, où l'on se contente de faire tomber brusquement tout le mercure d'un tube intérieur placé dans la chambre barométrique d'un tube extérieur, n'a pas été réalisée par Pascal, mais huit mois après par Adrien Auzoult, comme l'atteste un contemporain, ami de Pascal et d'Auzoult, Jean Pecquet. En s'attribuant l'expérience du *vide dans le vide,* dans une lettre apocryphe, Pascal, dont on connaît l'ombrageux caractère et l'impérieux souci de gloire, a voulu s'assurer la priorité de la vérification expérimentale de l'hypothèse de Torricelli.

Cette accusation souleva un véritable scandale. Blaise Pascal appartient à l'hagiographie nationale. Y toucher, c'est porter un véritable défi à l'orthodoxie tant laïque que religieuse, et aussi porter atteinte aux savantes et lucratives éditions des *Opuscules* et des *Pensées*. On n'eut de cesse qu'on n'eût réuni une sorte de Saint-Office universitaire. Le tribunal se composa de MM. Lefranc, Louis Havet, Gabriel Monod, Gaston Milhaud, Duhem, Strowski, Brunschvicg. Contre l'hérétique, on oublia les petites nuances doctrinales, pour fulminer, d'un commun accord, une excommunication majeure. M. Mathieu fut convaincu d'opinions téméraires et erronées, et d'avoir, malignement, méchamment et impudemment suspecté, altéré, faussé et outragé la vérité (4).

Cependant, nous sommes en un siècle de laicïsme et de

(4) On trouvera dans Albert Maire *L'œuvre scientifique de Blaise Pascal. Bibliographie critique et analyse de tous les travaux qui s'y rapportent.* Hermann, 1912, aux pages 109-112, la bibliographie complète de cette abondante polémique.

lumières. Pour dévoiler la gravité du risque que l'on avait couru, M. Brunschvicg trouva à propos d'évoquer l'affaire Dreyfus à l'occasion de l'affaire Pascal, sans se douter du personnage qu'il pourrait être amené à y tenir (5). Un procès en révision s'imposait comme clause de style de ce suggestif parallèle.

L'équité veut qu'on ne soit juge et partie. M. Brunschvicg était si convaincu de détenir la bonne cause qu'il oublia qu'il était partie, pour ne plus se sentir que l'âme d'un juge. Préparant l'édition des *Œuvres de Blaise Pascal,* dans la collection des *Grands Ecrivains de la France,* publiée par la maison Hachette, il lui appartenait de jouer le rôle de conseiller enquêteur : celui de classer les pièces du dossier (6). En les livrant au public, il ne résista pas au désir de sortir de son rôle en prononçant un verdict de condamnation sans appel :

> L'histoire de l'accusation lancée en 1906 par M. Mathieu se résout par l'énumération d'un certain nombre de textes qui ont été ignorés ou méconnus dans ses deux réquisitoires successifs et qui les rendent tous deux scientifiquement irrecevables (7).

M. Mathieu ayant gardé le silence, l'affaire fut définitivement classée. Dans la seconde édition du tome I[er] des *Œuvres de Blaise Pascal,* en 1928, M. Brunschvicg fit disparaître les pièces de l'« Affaire », se bornant à enregistrer la carence de son adversaire :

> Nous évoquons ici, seulement *pour mémoire,* la controverse soulevée par les articles de M. Félix Mathieu dans la *Revue de Paris : Pascal et l'expérience du Puy-de-Dôme* (1[er] avril, 15 avril, 1[er] mai 1906). L'auteur avait entrepris, pour se justifier, une seconde série d'articles (*Revue de Paris,* 1[er] mars, 15 mars, 15 avril 1907) qui s'est trouvée brus-

(5) Correspondance de l'*Union pour la vérité*, 1906, p. 144.
(6) *Œuvres de Blaise Pascal*, Hachette, 1908, t. I, pp. XXV-XLIV.
(7) Ibid., I, XXXIV XXXV.

quement interrompue. Il est donc inutile de revenir sur le détail des faits qui nous empêchèrent, en 1908, de souscrire aux accusations passionnées de M. Félix Mathieu contre la probité scientifique de Pascal (8).

Etudiant la question du vide, j'en vins, moi aussi, à compulser le dossier Brunschvicg. Il m'apparaissait bien que, sur plus d'un point accessoire, la cause était, en effet, entendue, mais non sur le point principal. La protestation de M. Mathieu en faveur de la priorité d'Auzoult restait entière et forte. Si Pascal était en possession de la vérité depuis le mois de novembre 1647, quelle perversion d'esprit l'incita à ne la pas communiquer à ses amis qui en disputèrent tout l'hiver et le printemps suivant, puisque, quoi qu'il en dise en alléguant une raison qui se retourne aussi bien contre l'expérience du Puy-de-Dôme, l'expérience du *vide dans le vide* est décisive de la question, ou, tout au moins, fut jugée telle par tous les contemporains, dès qu'ils l'eurent connue d'Auzoult, de Roberval et de Mersenne. En compulsant les traités de physique étrangers, je ne vis *jamais* l'expérience du *vide dans le vide* attribuée à Blaise Pascal. Je découvris, par contre, que le grand physicien anglais Desaguliers, dont le *Cours de Physique expérimentale* jouit d'une très grande vogue en Angleterre au XVII^e^ siècle et fut traduit en français par le P. Pezenas, professeur d'hydrographie à Marseille, en 1751, l'attribue nommément à Auzoult :

Pour prouver que le mercure dans le baromètre ou tube de Torricelli ne saurait se soutenir sans la pression de l'air et qu'il se soutient uniquement à proportion de cette pression, on a employé, il y a quelques années, une fort jolie expérience inventée par l'ingénieur Auzoult, en cette matière (9).

(8) *Œuvres*, 2e éd., 1923, t. 1, p. XXVI.
(9) Dr S.-T. Desaguliers : *A Course of experimental philosophy*, London, 1734, trad. fr. par le R. P. Pezenas, Paris, 1751, t. II, p. 281.

Quand je voulus suivre le plaidoyer de M. Brunschvicg en faveur de Pascal, j'eus l'impression d'être en présence d'un dialecticien qui ne raisonnerait pas suivant les règles de la logique de Port-Royal. Je ne parvenais pas à comprendre l'usage qu'il faisait de certains textes, encore moins sa façon de les interpréter. Pourquoi l'expérience du vide dans le vide lui semblait-elle, par exemple, moins démonstrative que celle du Puy-de-Dôme, alors que, pour des raisons bien connues des contemporains et clairement explicitées par Mersenne, l'expérience à des altitudes variées était jugée moins convaincante, deux causes d'erreur, pour le moins, étant susceptibles d'intervenir : l'action de la température et celle de la répartition de l'atmosphère terrestre par rapport au relief terrestre? Néanmoins je n'arrivais pas toujours à discerner en quoi péchait le parti qu'il tirait des nouvelles pièces versées par lui au débat, en vue d'établir que l'expérience du vide dans le vide avait été réalisée par Pascal et par Roberval, avant que de l'être par Auzoult.

Je ne serais peut-être jamais sorti de mes perplexités, n'eût été qu'il m'advint de rencontrer M. Mathieu. Ce dernier m'avertit que mon embarras était dû à ce que je prenais pour paroles d'évangile ce que, dans le langage de l'humanisme, on qualifie euphémiquement de « mauvaises lectures » de textes. Ces lectures vicieuses, par une extraordinaire accumulation de mauvaises chances, s'étaient malencontreusement portées sur les points névralgiques. M. Mathieu n'avait pas répondu à M. Brunschvicg, parce que la découverte des « fraudes » de son adversaire l'avait abîmé dans une stupéfaction sans remède, dans un dégoût insurmontable, dans un mépris transcendant, et que, renonçant à lutter avec un contradicteur si bien pourvu, il préférait vérifier en paix, dans le silence des bibliothèques, l'universelle suspicion contre tout texte imprimé qu'avait fait surgir en son esprit obsédé la désinvolture superbe de M. Brunschvicg.

## II

### L'EXPÉRIENCE DE TORRICELLI
### ET LES EXPÉRIENCES DE ROUEN

En 1638, Galilée avait été saisi d'une observation des fontainiers de Florence sur l'impuissance des pompes aspirantes à soulever l'eau au-dessus de trente-deux pieds. Il avait expliqué l'ascension de la colonne d'eau, d'accord avec les Péripatéticiens, par une *cause intrinsèque* : la répulsion qu'éprouve la nature pour le vide, qui pousse l'eau à remplir le vide laissé par l'appel d'air du piston. Mais il avait attribué, au grand scandale de l'Ecole, une valeur finie à cette répulsion : l'élévation de l'eau est limitée, parce que l'horreur du vide n'est pas absolue. Cette explication, qui tour à tour invoquait et mettait en défaut le même principe, était peu satisfaisante. Elle devait stimuler l'esprit de ses disciples. L'un de ses familiers, Evangéliste Torricelli, émit l'hypothèse que l'élévation de l'eau était due à une *cause extrinsèque* : à la pression atmosphérique qui équilibre la colonne liquide soulevée. Il en conclut que la hauteur de cette colonne devait être en raison inverse du poids spécifique du liquide employé. Utilisant du mercure qui, à volume égal, pèse 13,6 fois plus que l'eau, il en remplit un tube fermé à l'une de ses extrémités et le retourna en l'immergeant dans une cuve de vif-argent, réalisant ainsi un baromètre. Il constata que la hauteur de la colonne mercurielle était à peu près 13,6 fois plus petite que celle de l'eau. Il inféra très judicieusement que la colonne se déprimerait à mesure que l'on s'élèverait, par suite de la raréfaction de l'air dans les couches supérieures de l'atmosphère, à température égale toutefois.

Cette expérience, Torricelli la décrit et correctement l'interprète, en une lettre, datée du 11 juin 1644, au seigneur Michel-Ange Ricci, son ancien élève. Il ne dit

pas explicitement qu'elle soit de lui. En France, elle fut très longtemps désignée, sans affectation d'auteur, sous le nom de l'*expérience d'Italie*.

Le premier à Paris à en avoir eu connaissance fut, au couvent des Minimes, le Père Mersenne. Il reçut, au début de l'été 1644, de Michel-Ange une copie de la lettre de Torricelli et s'employa, mais sans succès, à en reproduire l'expérience. Roberval, au courant de ses insuccès, les attribua à la difficulté de se procurer à Paris des tubes convenables. De guerre lasse, Mersenne s'ouvrit à l'ingénieur Petit, intendant des fortifications, réputé le plus habile expérimentateur du Royaume. Petit, se rendant à Dieppe en octobre 1646, s'arrêta à Rouen où il y avait de bons verriers; et, avec l'aide de deux amis de Mersenne, Etienne Pascal et son fils, il résolut de tenter l'expérience d'Italie à son retour. Il y réussit, le premier en France au dire de Pierius, en octobre 1646.

Délaissant le problème de la cause de l'ascension du liquide, Blaise Pascal se passionna uniquement à résoudre cette question : l'espace laissé vide en apparence au-dessus de la colonne liquide, dans la chambre barométrique, l'est-il en réalité? Pour en avoir le cœur net, le jeune Pascal réalisa une série d'expériences avec des liquides de densité et des tubes de dimensions variées, devant plus de cinq cents personnes, entre autres Adrien Auzoult, qui en adressa une relation à Gassendi. Le résultat auquel Pascal parvint, à la fin de l'année 1646, fut « qu'un vase ou vaisseau, si grand qu'on pourra le faire, peut être rendu vide de toutes les matières connues en la nature et qui tombent sous nos sens ».

Pascal ignorait la vaporisation instantanée des liquides dans le vide, qui fait que la chambre barométrique est remplie de « vapeurs », si bien que la colonne de liquide mesure seulement la différence entre la pression atmosphérique extérieure et la pression interne qui règne dans la chambre barométrique par suite de la tension de la

vapeur saturante du liquide à la température de l'expérience. Les historiens ne se sont pas aperçus que, quand il opérait avec de l'eau, puis du vin, le résultat obtenu aurait bien pu être l'inverse de celui qu'il escomptait. Comme la tension d'une vapeur, en vertu de la règle des phases de Gibbs, est indépendante du volume du liquide, si Pascal se fût servi d'un tube suffisamment court, au lieu d'un tube de 15 mètres, ou s'il eût opéré à une température sensiblement plus élevée, c'est la colonne du vin qui eût paru plus haute que la colonne d'eau, bien que de densité plus faible. Le problème du vide se posait pour Pascal et ses contemporains dans un cas où il était loin de se réaliser. Pascal affirmait justement la possibilité du vide, en partant d'expériences faussement interprétées, et ses adversaires, les Péripatéticiens, interprétaient correctement ses expériences en partant de principes faux, tels que l'horreur absolue de la nature pour le vide.

Dès que Gassendi, renseigné par Auzoult, fut au fait des expériences de Rouen, il formula quatre problèmes :

En premier lieu, l'espace qui demeure au-dessus du niveau du mercure ou de l'eau, après sa dépression, doit-il être tenu pour strictement vide? Ensuite, ce vide, si petit soit-il, comment se peut-il faire que la nature, qui manifeste pour lui, dans d'autres cas, une répugnance invincible, puisse le tolérer? En troisième lieu, quelle force empêche le mercure de s'écouler entièrement et le maintient à une certaine hauteur, de même pour l'eau? Enfin, d'où vient l'impétuosité avec laquelle, soit l'air, soit l'eau, fait irruption dans le tube, pousse le mercure et, ayant affirmé sa supériorité, sort après l'avoir chassé (10)?

De ces quatre questions, on se passionna surtout pour la première.

(10) De nupero experimento circa vacuum (*Opera Omnia*, I, col. 1).

Installé depuis la fin de mai à Paris, avec sa sœur Jacqueline, Pascal était en train de rédiger son *Traité sur le vide,* où devaient être relatées ses expériences de Rouen, lorsqu'il reçut, pendant l'été 1647, une lettre de Des Noyers, secrétaire de la reine de Pologne, lui mandant qu'un capucin italien, supérieur des missions apostoliques du Nord, le P. Magni, avait réussi l'expérience de Torricelli à Varsovie et démontré l'existence du vide, dans une dissertation parue vers la mi-juillet 1647. Craignant d'être devancé, Pascal délaissa son grand *Traité du Vide* qui ne fut jamais achevé, et rédigea en hâte un « *Abrégé* » de ses expériences de Rouen, qui parut en octobre sous le titre : *Expériences nouvelles touchant le vide.* De ces expériences, il concluait à l'existence du vide barométrique et expliquait l'ascension des liquides par l'hypothèse galiléenne de l'horreur limitée du vide. Il précisait cette hypothèse en déclarant que la force de la répugnance qu'ont les corps à se séparer les uns des autres est *constante,* qu'il s'agisse d'un grand ou d'un petit vide, et qu'elle est toujours égale à la force avec laquelle l'eau, à la hauteur de 31 pieds, tend à s'écouler vers le bas. Cette interprétation, que Pascal basait sur une expérience, mal analysée, dite de la seringue, excluait de son esprit toute idée de la pesanteur de l'air comme en témoigne le passage suivant de ses *Traités posthumes* :

Toutes ces expériences ne suffisent pas pour montrer que l'air produit ces effets; parce qu'encore qu'elles nous eussent tiré d'une erreur, elles nous laissent dans une autre. Car on apprit bien par toutes ces expériences, que l'eau ne s'élève que jusqu'à une certaine hauteur, mais on n'apprit pas qu'elle s'élevât plus haut dans les lieux profonds : on pensait, au contraire, qu'elle s'élevait toujours à la même hauteur, qu'elle était invariable en tous les lieux du monde; et, *comme on ne pensait point à la pesanteur de l'air,* on s'imagina que la nature de la pompe est telle qu'elle élève l'eau à une certaine hauteur limitée, et puis plus. Aussi

Galilée la considéra comme la hauteur naturelle de la pompe, il l'appelle la *altezza limitissima* (11).

Le permis d'imprimer de l'*Abrégé* est du 8 octobre 1647. Pascal s'y révèle partisan de l'horreur limitée du vide. Il semble n'avoir accordé aucune attention, sinon pour la rejeter, à l'hypothèse qu'avait formulée devant lui Descartes, lors d'une visite qu'il lui rendit le 23 septembre, que l'ascension du liquide était due à « la colonne d'air » extérieure, non plus qu'à l'instance qu'il lui avait adressée de vérifier cette hypothèse, en répétant l'expérience du baromètre à des altitudes variées.

## III

### LA LETTRE DE BLAISE PASCAL A FLORIN PÉRIER

*Le Récit de la grande expérience de l'équilibre des liqueurs,* paru à la fin de 1648, contient un court préambule de Pascal au procès-verbal, rédigé par son beau-frère, de l'expérience du Puy-de-Dôme :

Lorsque je mis au jour mon Abrégé, sous ce titre : *Expériences nouvelles touchant le vide,* etc...., où j'avais employé la maxime de l'horreur du vide, parce qu'elle était universellement reçue et que je n'avais pas de preuves convaincantes du contraire, il me resta quelques difficultés qui me firent défier de la vérité de cette maxime, pour l'éclaircissement desquelles je méditai dès lors l'expérience dont je fais voir ici le récit, qui pouvait me donner une parfaite connaissance de ce que je devais en croire...

A quoi fait suite la copie d'une lettre que Pascal aurait adressée à son beau-frère, M. Périer, le 15 novembre 1647, pour l'engager à entreprendre au plus vite l'expérience du Puy-de-Dôme.

Cette lettre, dont l'authenticité est contestée par M. Ma-

(11) *Œuvres*, éd. Brunschvicg, 1908, t. III, pp. 263-264.

thieu, explique comment Pascal en est arrivé à imputer tous les effets, attribués jusqu'à lui à l'horreur du vide, à la pesanteur et à la pression de l'air, si bien que la colonne liquide soulevée n'est qu'un cas particulier de l'équilibre des liqueurs. C'est ce que l'incline à penser une expérience qu'il fit « ces jours passés » en la présence de son beau-frère, avec deux tuyaux l'un dans l'autre, qui montrent apparemment *le vide dans le vide* et qu'il lui remet en mémoire. Le mercure du tube intérieur demeura suspendu à sa hauteur normale tant qu'il fut contrebalancé par la masse de l'air environnant, au lieu qu'il tomba entièrement, lorsqu'il fut entouré de vide.

Cependant, comme ces effets, qui s'expliquent « si naturellement » par la seule pression et pesanteur de l'air, peuvent encore « être expliqués assez probablement par l'horreur du vide », Pascal presse son beau-frère de réaliser l'expérience à des altitudes variées, comme seule décisive de la question. Cette lettre, nous apprend Pascal dans le préambule du *Récit*, rejoignit M. Périer à Moulins « où il était dans un emploi qui lui ôtait la liberté de disposer de soi-même; de sorte que, quelque désir qu'il eût de faire promptement cette expérience, il ne l'a pu néanmoins réaliser avant le mois de septembre 1648 » (12).

La lecture de cette lettre conduit à penser que, entre la date de la parution de l'*Abrégé* vers la mi-octobre et la date du 15 novembre, Pascal a changé d'opinion au sujet de la cause de l'ascension du mercure, et cela par l'effet d'une expérience du *vide dans le vide* qu'il réalisa entre temps, devant son beau-frère de passage à Paris. Mais cette interprétation se heurte aux recherches que MM. Mathieu et Laloustre ont faites sur les déplacements de Florin Périer, en septembre et en octobre 1647.

Elu échevin de Clermont-Ferrand, le 1er janvier 1647, Périer fut député de Paris, pendant l'hiver 1647, pour

(12) *Œuvres*, t. III, pp. 157-158.

soutenir à la cour, en sa qualité nouvelle d'échevin, les affaires de la ville de Clermont. Absent depuis le mois de mars jusqu'au milieu de septembre 1647, il ne fit qu'une courte apparition à Clermont, à la fin de juillet et au commencement d'août. Une lettre de Le Tenneur, en date du 13 septembre, apprend à Mersenne qu'on attend impatiemment l'arrivée de Florin Périer à Gergovie. Le 19, M. Laloustre signale sa présence au Conseil de Clermont. Si l'on tient compte des délais nécessaires pour aller de Paris à Clermont, une dizaine de jours pour le moins, Périer a quitté Paris au début de septembre, avant le passage de Descartes. Il n'y est pas revenu en octobre et en novembre, ayant quitté Clermont fin octobre pour s'acquitter d'une mission dans le Bourbonnais. Ainsi, Pascal a réalisé son expérience du *vide dans le vide* au début de septembre au plus tard. Comment, dès lors, puisqu'elle s'explique « si naturellement » par la pression atmosphérique, a-t-il pu donner à Descartes, le 20, l'impression qu'il « était d'opinion contraire » (13) ? Comment n'en a-t-il pas tenu compte dans les conclusions de l'*Abrégé*?

C'est ce que tente de nous expliquer Pascal lui-même dans la lettre du 15 novembre à Florin Périer :

> Ce n'est pas que je n'eusse ces mêmes pensées lors de la production de mon *Abrégé*, et toutefois, faute d'expériences convaincantes, je n'osai pas alors me départir de la maxime de l'horreur du vide, et je l'ai même employée pour maxime dans mon *Abrégé*.

L'expérience du *vide dans le vide* n'est-elle donc pas convaincante? Non, car ses effets peuvent s'expliquer « assez probablement » par l'horreur du vide. Plus le vide tend à se réaliser autour du tube intérieur, dans la chambre barométrique du grand, plus le mercure de la

(13) Lettre de Descartes à Carcavi du 17 août 1649, *Œuvres*, éd. Adam, t. V., p. 369.

cuvette est aspiré et celui du petit tube s'abaisse. Mais la même interprétation peut expliquer ce qui se passe dans l'expérience à des altitudes variées : plus l'atmosphère en fonction de l'altitude se raréfie, plus le mercure de la cuvette est aspiré, et plus la colonne mercurielle se déprime. L'expérience du Puy-de-Dôme ne sera pas plus décisive que celle du vide dans le vide. Elle le sera même moins, car la température varie avec l'altitude et peut dilater ou contracter le liquide utilisé, le baromètre étant aussi un thermomètre; et Mersenne pense, on outre, que l'atmosphère pourrait bien suivre les sinuosités du relief terrestre, si bien qu'elle serait aussi dense au sommet d'une montagne qu'à sa base. Le scrupule de Pascal ne s'entend pas.

Ce n'est pas tout. Comment Pascal a-t-il pu réaliser son expérience, c'est-à-dire comment a-t-il pu *diminuer progressivement* la pression dans la chambre barométrique du grand tube, qui emprisonne le petit tube? Rien de plus aisé, répondent à l'envi MM. Brunschvicg et Strowski : Pascal n'a eu qu'à soulever le grand tube sur sa cuvette mercurielle : plus la chambre est grande, plus la pression est faible. Mais pour l'interpréter ainsi, il faut connaître la loi de Mariotte au moins sous sa forme qualitative : la pression d'une masse de gaz, à température constante, croît et décroît proportionnellement au volume, et cela par suite de la force élastique des gaz qui les pousse à occuper tout l'espace qui leur est laissé libre. Or, c'est Roberval qui découvrira le premier, durant l'hiver 1648, la force élastique des gaz, au cours d'expériences qui avaient pour but d'établir que la chambre barométrique, laissée apparemment vide par le mercure, en réalité ne l'est pas, contrairement à ce qu'en pense Pascal. Et Pascal, dans l'*Abrégé*, est si loin de penser à l'élasticité de l'air qu'il lui refuse même tout poids. C'est ce dont témoigne sa sixième expérience, qui consiste à peser une seringue, en faisant varier les di-

mensions de l'espace laissé vide par le piston : Pascal déclare qu'il trouve toujours le même poids. S'il eût admis, à cette époque, que l'air est un fluide pesant, auquel nécessairement le principe d'Archimède s'applique, comment n'eût-il pas été surpris du résultat obtenu, puisque le poids de la seringue, à mesure qu'on élève le piston, doit diminuer en raison du plus grand volume d'air déplacé?

Pascal, à la fin de sa lettre, presse son beau-frère de réaliser l'expérience du Puy-de-Dôme, parce qu'il en a fait espérer le résultat, entre autres au Père Mersenne, « qui s'est déjà engagé par les lettres qu'il a écrites en Italie, en Pologne, en Suède, en Hollande, etc..., d'en faire part aux amis qu'il s'est acquis par son mérite. » Chose étrange, Mersenne ignore si complètement le projet de Pascal, qu'il va le reprendre pour son propre compte en janvier 1648. Il écrit, le 4 janvier 1648, à Christian Huygens, pour lui demander quelle est, à son avis, la plus haute montagne et il souhaite qu'on mesure à cet effet le Pic Ténériffe :

Si on avait ici une telle montagne, j'y monterai avec des tuyaux et du vif-argent pour voir si le vide s'y ferait plus grand ou plus petit qu'ici. Ce qui nous ferait décider définitivement pour savoir la raison du vide (14).

Bien mieux, il écrit ce même mois à Le Tenneur, ami de Florin Périer à Clermont, pour le prier de tenter l'expérience au sommet du Puy-de-Dôme, à quoi Le Tenneur lui répond, le 16 janvier, que, se trouvant à Tours, il n'est pas en état de le faire (15). Comme le remarque M. Mathieu, « du 1er janvier au 27 juillet 1648, Mersenne écrit cinq fois à Hevelius, trois fois à Haak, quatre fois à Baliani; très souvent il parle de Pascal, de son *Traité du Vide,* de ses merveilleux travaux de mathématiques;

(14) Christian Huygens, *Œuvres*, I, 77.
(15) *Œuvres de Descartes,* Adam et Tannery, t. V., p. 103.

jamais il ne fait allusion à son nouveau projet (16). » Même ignorance de la part de Constantin Huygens qui écrit le 6 avril 1648 à Mersenne :

Ne laissez pas de pousser le jeune Pascal à nous donner le corps dont il nous a fait voir le squelette (c'est-à-dire le *Traité du Vide* dont il n'a donné que l'*Abrégé*). Il faut tenir la main à pénétrer le mystère de l'argent-vif descendant du tube. Mais, croyez-moi, qu'à la fin il n'y aura que les phénomènes de M. Descartes (l'expérience recommandée à des altitudes variées) qui en viendront nettement à bout (17).

Même ignorance chez les familiers de Pascal. Le 5 mai, Pecquet écrit à Mersenne pour lui faire connaître où en est le problème du vide. Il cite les nouvelles expériences de Roberval, mais ne souffle mot des intentions de Pascal (18). Enfin, Auzoult, dans une lettre écrite de Rome, le 8 août 1689, à propos de l'expérience du Puy-de-Dôme, déclare « avoir donné le même avis à M. Pascal, dans le même temps que Descartes (19) », ce que confirment les lettres en réclamation de priorité de Descartes à Mersenne (20) et à Carcavi (21), et le témoignage de Baillet :

L'expérience du Puy-de-Dôme fut faite sur les avis de M. Descartes, quoique M. Pascal l'ait dissimulé.

Tout concerte à nous prouver que Pascal a passé aux yeux de ses contemporains, au cours de l'année 1647, pour hostile à l'hypothèse de Torricelli et indifférent à l'expérience à des altitudes variées. Dès lors, le mystère de la *Lettre à Périer* demeure entier : l'excuse alléguée pour avoir soutenu l'hypothèse de Galilée dans l'*Abrégé*, parce que l'expérience du vide dans le vide ne serait pas décisive, ne vaut rien, puisqu'elle s'applique *mutatis mu-*

(16) *Revue de Paris*, 1906, pp. 188-189.
(17) *Œuvres de Christian Huygens*, II, 564.
(18) *Œuvres de Pascal*, éd. Brunschvicg, II, 295.
(19) Baillet : *Vie de Descartes*, II, 842.
(20) *Œuvres*, éd. Adam, V, 98.
(21) *Ibid.*, V, 365-366; 391-392.

*tandis* à l'expérience à des altitudes variées estimée elle convaincante. L'expérience du vide dans le vide, telle que la décrit Pascal, est irréalisable avec la technique de l'époque et ses idées théoriques. Il ne l'a pu réaliser « ces derniers jours » devant son beau-frère, qui a quitté Paris au début de septembre. Contrairement à ce qu'il affirme, il n'a informé aucun de ses amis de son projet d'une expérience au sommet du Puy-de-Dôme et Mersenne moins que personne.

## IV

### LA DÉCOUVERTE DE LA RARÉFACTION SPONTANÉE DES GAZ PAR ROBERVAL

Pendant que Pascal polémique avec le P. Noël en faveur du vide contre les Péripatéticiens, Roberval, professeur de mathématiques au Collège de France, va établir contre eux, à l'encontre du dogme de la passivité des substances, la raréfaction spontanée des gaz.

Ses idées ont beaucoup varié au sujet de l'interprétation de l'expérience de Torricelli. Résolument contre l'hypothèse cartésienne de la colonne d'air et pour le vide absolu de Pascal, lors des visites de Descartes à Pascal en septembre 1647, il devient partisan de la « colonne d'air » et du « plein » au printemps de 1648, à la suite d'expériences diligemment conduites, révélées par la correspondance des contemporains et exposées dans une narration latine à l'adresse de Des Noyers, que M. Brunschvig a eu le mérite de retrouver dans les manuscrits de la Bibliothèque Nationale (*Seconde Narration de Roberval sur le vide,* mai-juin 1648, *Œuvres,* t. II, p. 284-340.)

Les expériences de Roberval sont les suivantes :

1° Il chauffe dans le baromètre la partie supérieure du tube qui paraît vide. Le mercure s'affaisse. Il y a donc un corps qui se dilate sous l'influence de la chaleur,

L'espace laissé par le mercure n'est donc pas le vide absolu. Reste à savoir quel corps l'emplit?

2° Ayant rempli un tube de mercure jusqu'à un pied et demi de l'extrémité supérieure, puis ayant versé de l'eau par-dessus, il retourne le tube sur sa cuvette. Le mercure vient en bas, l'eau se dispose par-dessus; mais voilà que du mercure montent des bulles d'air qui, prises ensemble, représentent un volume assez considérable. Incline-t-on le tube de façon que le vide disparaisse : les bulles d'air se rassemblent en une seule très petite. Roberval conclut : les bulles d'air tendent à se dilater spontanément, dans la mesure où elles ne rencontrent pas d'obstacle. Roberval commence à douter du dogme de la passivité des substances au nom duquel, dans une première narration à Des Noyers, du 20 septembre 1647, il avait condamné la raréfaction spontanée de l'air.

3° Dans une troisième expérience, dite *des deux tubes*, Roberval introduit dans le premier, au-dessus du mercure, une certaine quantité d'air prise sous la pression atmosphérique; et, dans le second, une quantité équivalente d'eau. Il observe alors ceci : l'air, bien que plus léger que l'eau, pris sous le même volume initial, fait baisser la colonne de mercure plus que ne le fait l'eau, et cela d'autant plus que l'espace vide qui lui est laissé pour se détendre est plus mesuré. De cette expérience, Roberval donne une interprétation tout à fait correcte :

Il n'y a pas d'explication plus élégante et plus conforme aux lois de la nature, que d'accorder que *l'air spontanément et de lui-même se raréfie dans le tube*, de façon à remplir tout l'espace qui apparaît comme vide, et cela sans épuiser cependant sa tendance à se raréfier, en sorte que cet air, cherchant à occuper un espace plus vaste, presse de toutes parts les corps qui l'environnent, parmi lesquels seul le vif-argent est apte à céder, en refluant vers la partie inférieure, le tube résistant partout ailleurs (22).

(22) *Œuvres*, II, 314.

Roberval a découvert la force élastique des gaz qui résulte de leur raréfaction spontanée.

Réciproquement, ce qui est vrai de l'air introduit dans la chambre barométrique doit l'être aussi de l'air extérieur que nous respirons. L'air possède une tendance naturelle à se dilater qui suit, à mesure qu'il se raréfie en fonction de la hauteur, une loi de décroissance comparable à celle des corps élastiques, à mesure qu'ils se détendent. Le système formé par l'air et le vif-argent à l'intérieur du tube équilibre la pression de l'air extérieur sur la cuvette, et la hauteur de la colonne mercurielle mesure la différence entre la pression externe de l'air atmosphérique et la pression interne de l'air dilaté dans la chambre barométrique. Roberval donne ainsi du baromètre une interprétation tout à fait correcte que Pascal ne retrouvera pas.

4° A un contradicteur qui lui objecte que, en admettant son interprétation, la colonne mercurielle devrait s'écarter de la hauteur de 2 pieds 7/24, contrairement aux idées reçues, si on parvenait à condenser ou à raréfier l'air extérieur qui pèse sur la cuvette, Roberval répond par l'affirmative et réalise l'expérience, qui lui donne complètement raison, « aux grincements de dents de ses adversaires ».

Roberval ne décrit pas son expérience, dans la lettre à Des Noyers. Il se borne à déclarer :

> Au moyen d'un dispositif compliqué et coûteux, nous avons raréfié l'air extérieur, pesant sur la cuvette, plus ou moins à volonté et cela sans recourir à la chaleur.

Mais M. Strowski a découvert un écrit du P. Noël, la *Gravitas comparata*, datant vraisemblablement du mois d'août 1468, où est décrite une récente expérience (nuperum) que Roberval a réalisée sous ses yeux. L'expérience

a été reconstituée par Pierre Duhem et reproduite dans le tome II de l'ouvrage de F. Strowski : *Pascal et son temps*, p. 402. C'est une variante de l'expérience du *vide dans le vide* sur laquelle nous reviendrons. Notons que Roberval expose le résultat de son expérience dans le même paragraphe que celle des deux tubes, mais en ayant soin de faire remarquer qu'elle en est distincte, et qu'il y a été conduit pour répondre à une objection soulevée à l'occasion de la première.

5° Pour mettre en évidence la raréfaction spontanée de l'air, Roberval imagine une expérience très parlante. Une vessie de carpe, soigneusement vidée et séchée, est disposée au fond du tube rempli de mercure. Aussitôt le tube retourné sur sa cuvette, le mercure descend et la vessie se gonfle. Ce gonflement ne peut être dû qu'à la dilatation spontanée de l'air demeuré dans la vessie, que ne comprime plus, dans la chambre barométrique, la pression de l'air extérieur.

6° Une sixième expérience, très élégante, mais dispendieuse, consiste à se servir des grands tubes de Pascal de 45 pieds de haut, remplis d'eau ou de vin, et à suivre à l'œil nu l'ascension de bulles d'air qui grossissent à mesure qu'elles s'élèvent, ce qui s'explique par leur dilatation croissante à mesure que diminue la hauteur du liquide qui les presse, jusqu'à ce que, parvenues dans la chambre barométrique, elles se dilatent librement.

Roberval a commencé la rédaction de sa seconde relation à Des Noyers le 15 mai 1647. Il ne l'a achevée qu'en octobre, après avoir connu et rapporté le résultat de l'expérience du Puy-de-Dôme, réalisée par Florin Périer, le 19 septembre 1648. C'est moins une lettre qu'un journal d'observations qui, pour avoir trop attendu, demeura inédit. Elle ne permet pas de dater d'une façon sûre les six expériences fondamentales qu'elle contient.

## V

### L'EXPÉRIENCE D'AUZOULT

Le 21 mai 1648, Des Noyers mande de Merecke en Pologne à Mersenne :

L'on m'écrit de Paris que l'on ne découvre plus de vide dans la nature. J'attends d'en être assuré par vous ou par M. Roberval (23).

Si, en mai à Paris, la question du vide semblait tranchée par la négative contre l'avis de Pascal, le problème de la cause de la suspension du mercure était toujours controversé. Dans une lettre en date du 1er juin 1648 à Hevelius, Mersenne désespère de sa solution. Or, brusquement, quelques jours après, le 12 juin, il est au fait de l'expérience du *vide dans le vide*. C'est ce que nous apprend une lettre de Londres, du 3 juillet 1648, de Théodore Haak, un des fondateurs de la Société Royale de Londres :

La vôtre, très agréable, de juin le 12e, me fut bien rendue... Aussi ne sais-je pas bien encore la façon de faire votre dernière expérience d'un tuyau dans l'autre, *qui doit vider tout*, l'essai ne nous ayant pas encore réussi (24).

Cette expérience du vide dans le vide a paru à Mersenne décisive de la question, et c'est pourquoi il en a informé aussitôt un membre de la Société Royale de Londres. En effet, dans la troisième préface latine de ses *Réflexions* qu'il rédige en juillet 1648, sous le titre de *Liber novus proelusorius*, où il fait le bilan de toutes les expériences réalisées, au sujet du vide, d'octobre 1647 à juin 1648, Mersenne consigne :

L'expérience du *vide dans le vide* prouve d'une façon

(23) *Bibl. Nat.*, nouv. acq. fr. 6204, fol. 265.
(24) *Bibl. Nat.*, nouv. acq. lat. 1640, fol. 123-124.

claire et suffisante (*satis clare*) que la suspension du mercure est due à la pression de la colonne d'air; si on enferme un petit tube dans le vide d'un gros tube, le mercure y tombe complètement, mais il monte aussitôt que l'air pénètre dans le gros tube (25).

Mersenne ne nous dit pas à qui est due l'expérience du vide dans le vide. Le 17 juillet 1648, l'abbé de Montflaines, ami de Pascal et d'Auzoult, en correspondance continuelle avec Mersenne pour la surveillance des tubes que l'on fabriquait à la verrerie de Rouen, écrit au Minime :

Je vous rends grâces de vos nouvelles. M. Auzoult ne m'ayant quasi fait part de pas une de vos expériences, je vous supplie de me mander celle que vous dites *du vide dans le vide, pour prouver la colonne d'air* (26).

Montflaines semble croire que Mersenne est l'auteur de l'expérience du *vide dans le vide*, qu'il n'a fait vraisemblablement que répéter, en l'empruntant à quelqu'un d'autre.

Dans l'écrit latin du P. Noël intitulé *Gravitas comparata, seu comparatio gravitatis aeris cum Hydrargyri gravitate*, paru dans le courant de l'été 1648, au mois de juillet ou au mois d'août (27), le Père Jésuite relate deux expériences du *vide dans le vide* : l'une nouvelle (*novum*), inventée (*inventum*) il y a peu de temps (*non ita pridem*) par Pascal, l'autre récente (*nuperum*) que Roberval a réalisée sous ses yeux.

L'expérience récente de Roberval cadre assez avec ce que nous relate sa seconde Narration. Les expériences qu'il y consigne ont été reproduites par lui, de son aveu, « tant en public, dans les écoles royales, devant toute l'académie parisienne, qu'en privé, chez nous et chez nos amis (28) »; mais elles n'ont pas été accomplies à la

(25) *Bibl. Nat.*, nouv. acq. fr. 6206, fol. 118.
(26) *Bibl. Nat.*, nouv. acq. fr. 6204, fol. 376.
(27) F. Strowski : *Pascal et son temps*, II, 396-403.
(28) *Œuvres*, II, 329.

même époque et l'une a provoqué l'autre, soit par déduction logique, soit pour répondre aux objections des spectateurs. L'expérience de la vessie a été connue en mars; celle des deux tubes est signalée par Mersenne dans une lettre du 2 mai à Constantin Huygens (29); celle du *vide dans le vide* peut avoir été réalisée seulement un mois plus tard. En effet, bien que Roberval l'expose sous le même titre que l'expérience des deux tubes, il note formellement qu'il rassemble sous ce titre plusieurs expériences distinctes, et elle a pour but de répondre à une objection faite au sujet de l'expérience des deux tubes. Comme elle a nécessité un matériel encombrant et coûteux, rien ne s'oppose à ce que Roberval ait passé un mois à la préparer.

D'après le texte de la *Gravitas comparata,* avant Roberval, Pascal aurait imaginé l'expérience du *vide dans le vide,* suivant un dispositif reconstitué par Pierre Duhem. Pour MM. Strowski et Brunschvicg, il ne fait l'ombre d'un doute que cette expérience soit identique à celle de la lettre à Périer du 15 novembre 1647. Contre cette interprétation, plusieurs difficultés protestent. Ce sont les suivantes :

1° Peut-on appliquer le qualificatif d'expérience nouvelle, inventée il y a peu de temps par Pascal, à une expérience qui date de dix ou onze mois? — 2° Le dispositif expérimental décrit par le Père jésuite ne permet pas de diminuer à volonté la pression atmosphérique dans le grand tube, à moins de soulever celui-là au-dessus de sa cuve, ce qui implique la connaissance de la loi de Mariotte, comme conséquence de la raréfaction spontanée des gaz; or, tel n'est pas le cas de Pascal en septembre 1647. — 3° Dans son *Traité de la Pesanteur et de la Masse de l'Air,* que Florin Périer publia au lendemain de la mort de son beau-frère, en 1663, Pascal se sert, pour réaliser l'expérience du *vide dans le vide,* d'un tube unique, recourbé et

(29) *Œuvres de Christian Huygens,* I, 91.

renflé en forme de S renversé, qui ne permet pas de soulever la branche supérieure de façon à faire diminuer la pression en augmentant le volume (30). Or, le préfacier des *Traités posthumes,* Florin Périer, note que l'expérience du *vide dans le vide,* dont il est parlé dans le *Récit de l'expérience du Puy-de-Dôme,* imprimé en octobre 1648, ne diffère de celle rapportée dans le *Traité posthume* qu'en ce que l'une se fait au moyen d'un simple tuyau, l'autre avec deux tuyaux indépendants l'un dans l'autre, et que, pour le reste, l'effet est pareil. Si l'effet est pareil, c'est que Pascal n'a pas songé à soulever le tube extérieur au-dessus de sa cuvette, dans la première forme de son expérience, en vue de diminuer progressivement la pression, puisqu'il a jugé bon de remplacer, dans son *Traité posthume,* le premier dispositif mobile par un dispositif d'un seul tenant, sensé équivalent au premier, qui permet seulement de supprimer totalement la pression, puis de la rétablir progressivement. — 4° Dans la troisième phase de l'expérience décrite par le P. Noël, on ne nous explique pas comment Pascal parvenait à crever la membrane inférieure du petit tube emprisonné dans le vide du grand à ce moment fermé par le haut. N'est-ce pas le cas de se rappeler la réflexion que fit le grand physicien anglais Boyle, en un mémoire présenté à la Société Royale de Londres, en mai 1664, sur le paradoxe hydrostatique (32). Il fait remarquer que plusieurs expériences décrites par Pascal, dans le *Traité de l'Equilibre des Liqueurs,* sont irréalisables : Pascal donne pour réalisées ou réalisables des expériences purement imaginaires, comportant plusieurs conditions expérimentales impossibles. Si l'on se reporte au texte latin du P. Noël, on voit que celui-ci oppose l'expérience *inventée* par Pascal à celle *réalisée* sous ses yeux par Roberval. Rien n'empêche d'entendre que l'expérience inventée, mais non réalisée

(30) *Œuvres*, III, 237.
(31) *Œuvres*, III. 276-277.
(32) *Works*, 1666, t. II, surtout 758 et 796.

de Pascal, soit une pseudo-expérience, une expérience mentale, qui ne fut pas effectuée. Ayant entendu parler des expériences du *vide dans le vide*, Pascal en aurait imaginé une variante, peu de temps avant que le Père Noël rédige sa *Gravita comparata*. Rien n'autorise à inférer autre chose de la nouvelle pièce jetée au débat par M. Strowski. Rien n'exclut non plus que Roberval ait réalisé son expérience du *vide dans le vide* plusieurs semaines avant de la montrer, dans le privé, au versatile Père jésuite.

La discussion sur la priorité de l'expérience du *vide dans le vide* serait sans issue, si M. Mathieu ne s'était avisé de découvrir un témoignage, pleinement autorisé, qui en attribue la paternité à Auzoult.

Ce témoignage nous vient de Jean Pecquet, ami d'Auzoult, de Pascal et de Mersenne, à la tête de la science médicale de son époque. Le 17 mars 1651, Jean Pecquet publia un ouvrage : *Dissertatio anatomica de circulatione sanguini et chyli motu* où il démontrait l'écoulement du chyle dans la veine sous-clavière gauche par le canal thoracique, ce qui confirmait la circulation du sang découverte par Harvey. Il est amené à exposer la théorie de la pression atmosphérique, qu'il fonde sur quatre expériences : celle de la vessie de carpe de Roberval, celle du Puy-de-Dôme *Pascalii cura*, celle du *vide dans le vide* et celle des deux tubes de Roberval. De ces quatre expériences, aucune n'est encore imprimée à ce qu'il sache, les auteurs qu'il cite étant ceux d'expériences et non d'écrits. Au sujet de l'expérience du *vide dans le vide*, il s'exprime dans ces termes :

Experim. III : Exterioris Æris cum interiori Hydrargyri cylindro æquipondium ostenditur.

Lubet etiam, ne pertinax in te Antiquorum opinio adversum argumenta remurmuret, quibus exterioris aëris cum Hydrargyro interiori stabilitur æquipondium te *vacui in*

*vacuo,* tentatum *primo* feliciter acutissimi Auzotii sagacitate, Experimentum condocefacere.

Pour prouver que le poids de l'air extérieur équilibre la colonne intérieure du mercure dans le baromètre, Pecquet cite à son lecteur, pour qu'il ne se laisse pas intimider par les arguments contraires des Anciens, une troisième expérience, dite du vide dans le vide, « réussie *pour la première fois* grâce à la sagacité du très subtil Auzoult ».

Suit la description de l'expérience, qui se fait avec un tube renflé dans sa partie supérieure, de façon à soutenir commodément un petit tube intérieur, appareillage beaucoup plus simple que celui de Roberval, et que reproduit une planche de la *Technica curiosa* du jésuite Gaspard Schott, parue en 1687.

Si l'on rapproche l'expression latine dont se sert le P. Noël dans sa *Gravitas comparata* pour désigner l'expérience imaginée par Pascal : « Hoc novum est experimentum non ita pridem a Domino Pascal *inventum* » de l'expression employée par Pecquet : « experimentum *tentatum primo feliciter* acutissimi Auzotii sagacitate », la vertu du latin prend toute son éloquence et montre bien que la première expérience désigne une *expérience mentale* et la seconde une *expérience de laboratoire réellement effectuée.* On pourrait alors se figurer les choses de la façon suivante *dans l'hypothèse la plus favorable pour Pascal* : Pascal, le premier, a pu *imaginer* l'expérience du *vide dans le vide* et laisser à Auzoult le soin de la réaliser. Indépendamment et pour son propre compte, Roberval aurait monté l'expérience avec un dispositif plus dispendieux et compliqué. Enfin, Pascal, tardivement et plus élégamment encore qu'Auzoult, aura réalisé l'expérience avec le tube unique décrit dans son *Traité posthume.* Le P. Noël n'a connu que le dessein de Pascal et la réalisation de Roberval. Mersenne a dû connaître l'ex-

périence du *vide dans le vide* d'Auzoult, dont le dispositif fort simple lui a permis de la réussir sans difficulté. En résumé, comme c'est le cas pour toutes les grandes découvertes, l'idée de l'expérience du *vide dans le vide* était dans l'air; elle a dû se présenter simultanément à l'esprit de plusieurs physiciens et être réalisée par plusieurs expérimentateurs à la fois. Mais rien ne permet de rejeter le témoignage de Pecquet : Auzoult, *le premier*, a réussi l'expérience, témoignage que confirme celui que nous avons découvert, et rapporté plus haut, de Desaguliers.

## VI

### L'EXÉGÈSE ET L'ENTERREMENT DÉFINITIF DU PRIMO

La découverte de M. Mathieu a fort embarrassé les thuriféraires de Blaise Pascal. Le Père Thirion, à qui l'on doit un effort très remarquable pour résumer toute la controverse, s'est livré à une exégèse désespérée. Il s'avise de transformer *feliciter* en comparatif et écrit (33) :

Pascal invente une expérience du vide dans le vide, qu'Auzoult réalise de façon *plus heureuse*.

Plus explicitement :

La première *bonne expérience* du vide dans le vide est d'Auzoult *tentatum primo feliciter*... Qu'est-ce à dire? Qu'Auzoult a eu le premier l'idée et qu'il l'a mise à l'épreuve? Nullement, Pecquet affirme qu'Auzoult fut le premier à réaliser cette expérience *dans de bonnes conditions;* que, *le premier*, il y *réussit complètement*, ce qui permet de supposer qu'un autre avant lui s'y est essayé de façon *peu heureuse*.

Ainsi Pascal invente l'expérience et la réalise, pour la première fois, de façon *peu heureuse*; Auzoult la reprend,

(33) J. Thirion : « Pascal, L'horreur du vide et la pression atmosphérique » (*Revue des questions scientifiques*, 1908, p. 210).

et la réalise, pour la première fois, de façon *plus heureuse*, et même y réussit complètement. De cette façon, la priorité de Pascal, attestée par la lettre à Périer et le P. Noël, se trouve sauvegardée, sans que soit infirmé le témoignage, en faveur d'Auzoult, de Pecquet.

Hélas! cette subtile casuistique tombe devant le fait que *feliciter* n'est pas un comparatif; mais, se soudant avec *tentatum, tentatum feliciter* signifie « réussir » tout uniment. Ce qu'exclut l'expression de Pecquet, c'est un *tentatum infeliciter*, qui voudrait dire échouer, si bien que tout ce que laisse subsister le témoignage de Pecquet, c'est la possibilité pour Pascal d'*avoir échoué* dans la tentative de réaliser l'expérience du vide dans le vide, et non pas de l'avoir réussie de façon peu heureuse, ce qui ne présente aucun sens.

M. Brunschvicg, d'un coup d'œil, l'a compris. Il se gardera bien de reproduire le sens accommodatrice, qui n'est qu'un faux-sens gratuit, du casuiste qu'est le Père Thirion. Sa manière à lui est plus radicale. Contre le témoignage de Pascal, celui de Pecquet est mal venu, et, puisque celui de Pecquet peut induire en erreur un lecteur que n'illumine pas l'évidence, le mieux est de lui faire un sort.

Il commence par donner à M. Mathieu une emphatique leçon de critique textuelle :

Dès que la passion entre en scène, il faut dire, avec Littré, que l'*exactitude textuelle* est affaire de bonne foi; aucune conclusion ne doit être prise en considération, si elle n'est appuyée sur la conclusion d'un dossier authentique. Ne pas hasarder une affirmation quelconque sans donner la référence du document original, ne pas reproduire l'affirmation d'autrui, sans s'être reporté à ce document original, ce sont là *les règles d'une sagesse bien élémentaire*. Pourtant, si elles avaient été observées dès le début, il est à croire que l'hypothèse initiale ne se serait pas produite (34);

(34) *Œuvres*, 1908, t. I, p. XXX.

A savoir celle de M. Mathieu sur l'inauthenticité de la lettre de Blaise Pascal à Florin Périer.

Certainement M. Brunschvicg va-t-il se conformer à cette « sagesse bien élémentaire » qui est, en matière de critique littéraire, simple probité. Certainement, va-t-il s'y soumettre, et d'autant plus strictement qu'il s'est assigné, de propos délibéré, la tâche d'un « conseiller rapporteur » dans l'affaire Pascal :

L'acte d'accusation étant formulé contre Pascal, trois rôles sont possibles : Celui de l'avocat qui oppose les arguments de la défense à ceux du ministère public. *Celui d'un conseiller rapporteur qui met l'affaire en état, et c'est à quoi nous travaillerons en publiant, dans notre édition des Œuvres de Pascal, l'intégralité des textes qui permettent d'asseoir notre jugement sur Pascal.* Enfin, celui du spectateur impartial qui essaie de mesurer pour son propre compte la valeur des charges qu'on fait peser contre l'accusation (35).

Or, dans l'édition de 1908 des *Œuvres de Blaise Pascal*, M. Brunschvicg a publié son dossier de conseiller rapporteur. Il n'a pu se défendre de jouer le rôle de juge, en formulant son verdict, après avoir plaidé « non coupable » en faveur de Pascal, comme un avocat. Enfin, il a dégagé « la moralité » de cette « affaire » (36), à titre de spectateur impartial.

Voyons donc sa manière à lui d'interpréter la valeur du témoignage de Pecquet. Il lui fait les honneurs de son 18e considérant :

Le texte même de Pecquet (1651) publié t. IV, p. 236 n. I, ne permet pas de conclure que l'expérience attribuée à Auzoult soit la forme originale de l'expérience du vide dans le vide. Elle est distincte des deux formes qui ont été inventées par Pascal et par Roberval et qui ont été publiées en 1648. Tant qu'on n'aura pas d'autre repère que la date de

(35) Correspondance de l'*Union pour la vérité*, 1906, pp. 141-161.
(36) *Œuvres*, t. I, p. XXXIV.

publication, il faudra considérer l'expérience d'Auzoult comme une *troisième variante* de l'expérience (37).

Mais alors, si l'expérience d'Auzoult est la troisième variante de l'expérience du vide dans le vide, comment Pecquet a-t-il pu affirmer qu'Auzoult pour la *première fois l'a réussie*? Que devient le témoignage de priorité (*primo*) en faveur d'Auzoult de Pecquet? Peut-être la note 1 de la page 236 du tome III va-t-elle nous donner quelque indication.

Le spectateur impartial qui lit le 18e argument de la page XLII du tome Ier des *Œuvres* de Pascal n'a pas toujours sous la main le tome III; encore moins s'aviserait-il de pousser l'esprit de défiance jusqu'à contrôler en la page 236 de ce tome (en réalité la page 237) l'*exactitude textuelle* des citations du savant et du juge sévère qui vient de donner à M. Mathieu une si hautaine et dédaigneuse leçon de probité intellectuelle. M. Mathieu a failli, dans la précipitation de ses préventions, à son rôle de clerc : M. Brunschvicg, lui, ne trahira pas. Quelle ne dut pas être la stupeur de M. Mathieu sermonné, tancé, toisé, accusé, accablé par M. Brunschvicg, le jour où il eut l'indiscrète curiosité d'y aller voir. Il fit, en ce jour de grâce, cette petite découverte significative : *M. Brunschvicg, conseiller rapporteur intègre, a reproduit le texte de Pecquet, mais en en supprimant le primo* (38).

(37) *Œuvres*, 1908, t. I, p. XLII.

(38) Quand M. Mathieu me l'affirma la première fois, je ne le crus pas. Cependant, rendu à l'évidence, je m'adressai à un intime de M. Brunschvicg, pour qu'il obtienne de lui discrètement l'explication de ce que je ne considérais encore que comme un *lapsus calami*. Cet intime me répondit que M. Brunschvicg était impeccable et que, par conséquent, c'est moi qui me trompais. L'adage *Amicus Plato, sed magis amica veritas* n'était pas dans la manière de cet homme courtois et vraiment fidèle dans la pratique de l'amitié. Il m'en voulut de l'avoir mis en cruel embarras, et cessa dès lors toute relation avec moi. Je me décidai donc à demander une entrevue à M. Brunschvicg lui-même, ne sachant comment me tirer des accusations que Mathieu formulait contre lui, dans l'ouvrage que je préparais sur la *Déroute de la Scolastique au XVIIe siècle*. M. Brunschvicg me déclara sans étonnement que le *primo* avait « glissé » : glissé, sans doute, sous le poids de la controverse. Il me proposa, séance tenante, de dresser un *errata* des trois volumes des *Œuvres* de Pascal publiés par ses soins. Je déclinai l'invitation, sachant com-

Le *primo* supprimé, le texte de Jean Pecquet ne signifie plus, en effet, que l'expérience d'Auzoult soit la *première réussite* de l'expérience du vide dans le vide. Il s'accommode fort bien de l'hypothèse que ce n'est qu'une troisième variante. Il dispensait même M. Brunschvicg de renchérir sur l'inopérance de ce texte, en innovant ce surprenant principe de critique historique : on doit juger de l'ordre chronologique des événements d'après l'ordre chronologique des témoignages.

Que penser du procédé de ce « conseiller rapporteur » qui falsifie la pièce unique sur laquelle repose tout le ressort de l'instruction? Que penser de l'à-propos du parallèle institué par M. Brunschvicg entre l'« affaire » Pascal et l'« affaire » Dreyfus? Et, puisque M. Brunschvicg s'est risqué à ce parallèle malsonnant, quel personnage évoque-t-il dans la seconde, d'après le rôle qu'il a tenu dans la première?

Il en fut sans doute de M. Mathieu comme de Jean-Jacques en présence de ce religieux de l'asile de convertis de Turin, qui, pour le clouer dans leurs discussions, inventait de fausses citations des Pères, que Jean-Jacques était bien en peine de contrôler. M. Mathieu estima, en présence de pareils procédés, que la seule réponse philosophique était le silence. Le silence n'est pas toujours l'aveu d'une défaite, il est souvent celui d'un mépris. Le plus surprenant est que M. Mathieu révéla à plus d'un ce qu'il appelait, avec hyperbole, les

bien l'*errata* eût été difficile, pour être tant soit peu exhaustif. Mon intention était d'enterrer à jamais cette controverse qui venait de me priver du commerce d'un homme que j'estimais pour ses qualités de cœur, et de garder en portefeuille mon ouvrage, avec l'idée de le laisser dans mes papiers posthumes. Si je me suis départi, après une trop longue patience, de ma réserve, c'est pour des raisons que je conterai ailleurs, et, principalement, par la faute du principal intéressé. M. Brunschvicg trouva expédient de faire circuler, dans l'Université, le bruit que j'étais venu l'accuser à tort. Le lecteur conviendra qu'il y avait quelque témérité dans cette façon, d'ailleurs classique, de retourner l'accusation. Mais on spéculait sur ma situation, alors instable, que l'on entendait bien toujours maintenir telle, dans l'espoir, me sachant sans fortune, de me fermer la bouche à jamais.

« scélératesses » de M. Brunschvicg, et que personne n'osa en écrire. Lui-même assurait que tous ceux qui s'y risqueraient seraient « brisés ». Qui donc disait que l'Université ne s'est guère émancipée, quant à l'esprit de conformisme, de ses origines scolastiques, et qu'on y prise toujours, comme première vertu intellectuelle, l'esprit d'obédience aux Maîtres, hors de quoi il n'est pas d'avenir !

## VI

### LA MÉTHODE CRITIQUE DE M. BRUNSCHVICG

Le savant éditeur des *Œuvres* de Pascal ne s'arrêta pas en si bon chemin. Par tout un jeu de fausses identifications entre des expériences différentes, ou entre des formes variées de la même expérience, par des falsifications de dates entraînant des démembrements de phrases, par des artifices typographiques subtils qui empêchent le lecteur de contrôler ses assertions, par l'art qu'il met à les disperser, sans hésiter à se contredire autant de fois que sa démonstration l'exige, M. Brunschvicg entreprend de prouver l'antériorité des expériences de Descartes et de Roberval sur celle d'Auzoult, englobé désormais dans la même réprobation que M. Mathieu.

Dans l'article du *Journal des Débats* du 1er mai 1907, M. Brunschvicg s'est efforcé, à bon droit, de montrer que l'expérience décrite dans la troisième Préface de Mersenne, en juillet 1648, est distincte de l'expérience décrite dans la lettre à Florin Périer du 15 novembre 1647, ce qui est de toute évidence, l'expérience de Mersenne réalisant le *vide complet* et non le *vide progressif* dont parle Pascal : il y a « d'une part l'expérience faite par Pascal en octobre 1647, d'autre part l'expérience annoncée par Mersenne en juin 1648 (39) ». C'est qu'il

(39) *Journal des Débats*, 1er mai 1917, p. 2, fol. 5.

s'agit alors pour lui de répondre à M. Mathieu, qui a eu l'imprudence d'écrire : « S'il pouvait y avoir deux expériences du vide dans le vide, l'une étant de juin 1648, l'autre pourrait être de novembre 1647, et la discussion serait vidée à mes dépens. » Dans l'édition des *Œuvres,* M. Brunschvicg a d'autres soucis. Il lui est alors expédient d'identifier les deux expériences dont il a prouvé, un an auparavant, l'absolue distinction : « *Lorsque Mersenne reprendra, en juin 1648, l'expérience de Pascal,* il y verra une preuve *assez claire* en faveur de l'explication de la pression atmosphérique (40). »

Pourquoi M. Brunschvicg déclare-t-il maintenant que c'est l'expérience de Pascal que Mersenne reprend en juin 1648? C'est parce qu'il s'agit de subtiliser celle d'Auzoult. Pourquoi M. Brunschvicg fait-il un volontaire contre-sens en traduisant *satis clare,* qui veut dire, non pas *assez claire,* mais d'une façon *suffisamment claire,* c'est-à-dire *claire et suffisante,* et par suite *décisive*? C'est que M. Brunschvicg veut sauvegarder l'importance cruciale de l'expérience du Puy-de-Dôme au détriment de celle du vide dans le vide, conformément à l'étrange justification de Pascal dans la lettre à Périer.

Dans la troisième Préface de ses *Réflexions,* Mersenne distingue plusieurs expériences réalisées entre octobre 1647 et juin 1648 : 1° l'expérience de la clochette qui ne sonne pas dans la chambre barométrique; 2° l'expérience des deux tubes de Roberval; 3° l'expérience de la vessie de carpe; 4° une expérience sur le poids spécifique de l'air; 5° l'expérience du *vide dans le vide*; 6° des expériences sur des mouches et des souris enfermées dans la chambre barométrique. Dans le résumé qu'il en donne (*Œuvres,* 1908, t. II, 306), M. Brunschvicg supprime le résultat de la quatrième, omet le titre de la cinquième, de ces deux expériences fait une seule, qui explique la cause de la suspension du mercure et dé-

(40) *Œuvres,* 1908, II, p. 159, note 1.

signe sous le nom d'*expérience de la pesanteur* l'expérience du vide dans le vide.

Quel est le mobile de cette confusion? Elle n'a d'autre but que de ramener au mois d'avril 1648 l'expérience du vide dans le vide, expérience dont M. Brunschvicg a bien soin de nous dire qu'elle se faisait « avec un appareil semblable à celui que Pascal utilisait vers la fin d'octobre 1647 (41) ». Voici comment :

Le 20 avril 1648, mis au courant de l'expérience de la vessie par son père, qui en était informé par une lettre de Mersenne du 17 mars, Christian Huygens écrit au Minime :

C'est une belle expérience que celle de la vessie dans le vide, que vous avez communiquée à mon Père... Je vous prie que, quand vous en aurez fait d'autres de la sorte de la clochette et *de la pesanteur de l'air*, de m'en faire part (42).

Comme l'expérience de la pesanteur de l'air a été identifiée avec celle du vide dans le vide, nous voilà ramenés au mois d'avril 1648; seulement, M. Brunschvicg postule cette fois que c'est à Roberval, non à Pascal, que Mersenne l'a empruntée :

De l'expérience (du vide dans le vide) décrite par le P. Noël (dans sa *Gravitas comparata*), comme des autres expériences rapportées dans la (seconde) narration où, en faisant varier la pression de l'air qui pesait sur la cuvette, on obtenait une hauteur mercurielle proportionnelle, soit au degré de raréfaction, soit au degré de condensation, Roberval concluait à la pesanteur de l'air. *Ce sont ces expériences qu'il communique au P. Mersenne* et dont le P. Mersenne, averti par Descartes de ne se fier qu'à ses propres observations, annonce le projet à Christian Huygens (43).

Ainsi, *dès le mois d'avril*, Mersenne a l'intention de re-

(41) *Œuvres*, 1908, II, 306.
(42) *Bibl. Nat.*, nouv. acq. fr. 6206, fol. 6.
(43) *Œuvres*, 1908, II, 293.

faire, pour son compte, l'expérience du vide dans le vide, sous la forme où Roberval en déduisait la pesanteur de l'air, et il communique son projet à Christian Huygens. *Nous avons gagné deux mois,* mais à la condition de troquer Pascal contre Roberval. M. Brunschvicg n'en est pas à une variation près : celle-là a du moins le mérite d'écarter définitivement la thèse de M. Mathieu, qui fixait au début de juin la réussite de l'expérience du vide dans le vide.

De l'écarter par un tour de passe-passe qui pourrait bien frapper un lecteur doué de quelque cohérence logique. La sagesse commande d'être *utrumque paratus,* de façon à avoir réponse à tout. M. Brunschvicg rédige une note qui semble moins traduire une inquiétude que dissimuler une habileté; au bas de la même page où il vient de passer muscade, il écrit :

> Les expériences de la *pesanteur de l'air* pourraient aussi désigner les expériences poursuivies depuis longtemps par le P. Mersenne pour mesurer la pesanteur de l'air : Porro jam laboramus in instrumentis ad id conficiendum ut aërem in vacuo ponderemus. Lettre de Mersenne à Hevelius, du 20 novembre 1647, citée plus haut (44).

Cette fois, M. Brunschvicg est dans le vrai; et, l'ayant rencontré, il est surprenant qu'il ne s'y tienne pas. Le seul bénéfice qu'il en retire est de fausser la date de la lettre d'Hevelius. Le manuscrit porte : *Novi anni* 1648, ce que M. Brunschvicg traduit par 20 novembre 1647, sans donner d'explication. Il a lu novembre, au lieu de nouvel an; et, comme en novembre 1648 Mersenne est décédé depuis deux mois, il corrige, sans plus crier gare, 1648 en 1647 (45).

Il faut absolument que l'expérience de Roberval précède celle d'Auzoult. Il est pour M. Brunschvicg une

(44) *Œuvres*, 1908, N° 2.
(45) Erreur signalée par M. Mathieu.

autre façon de l'établir, qui est une nouvelle manière d'équivoquer.

J'ai dit plus haut pourquoi la date du 15 mai, qui est celle du début de la seconde Narration de Roberval, ne permet pas de dater les expériences qui s'y trouvent relatées, parce que la Narration est un journal d'observations achevé seulement en octobre. D'autre part, la *Gravitas comparata,* troisième écrit du P. Noël depuis le début de 1648, qui rapporte les expériences du vide dans le vide de Pascal et de Roberval, est au plus tôt de juillet. Or, M. Brunschvicg écrit :

Roberval a commencé à rédiger sa lettre au 15 mai, c'est-à-dire au lendemain des conférences, dont les lettres de Mersenne à Huygens, à Hevelius, de Pecquet à Mersenne, dont des écrits déjà signalés comme la *Responsio* de Jacques Pierius et la *Gravitas comparata* du P. Etienne Noël nous avaient transmis l'écho (46).

De là résulte que la *Gravitas comparata* est antérieure au 15 mai, et, par suite aussi, l'expérience du vide dans le vide. Une note est là pour nous le confirmer : « Vide supra, p. 281. » Quel lecteur, autre que M. Mathieu, aurait cru devoir vérifier que cette note nous renvoie, non à la *Gravitas,* troisième écrit du P. Noël en cette année productive de 1648, mais au *Plenum,* second écrit du Père Jésuite du mois d'avril!

Le 21 mai 1648, Des Noyers, ayant eu vent en Pologne des nouvelles découvertes de Roberval, écrit à Mersenne, de Merecke, le 21 mai 1648 :

J'ai reçu votre lettre du 3 avril en un temps bien triste pour ce Royaume puisque ça a été pendant la maladie du Roy et de la Reyne, et de laquelle le roi est décédé le 20 de ce mois, à deux heures du matin, quinzième jour de maladie... L'on m'écrit de Paris que l'on ne découvre plus de vide

(46) *Œuvres*, II, 286.

dans la nature. J'attends d'en être assuré par vous ou par M. Roberval (47).

M. Brunschvicg transforme la date du 21 mai en 21 mars 1648 (47); et, comme la première phrase de l'épître parle de la maladie du roi qui est mort en *avril, il la supprime sans plus de façons.* Par ce procédé tranchant, il reste que Des Noyers a été informé des expériences de Roberval *dès le mois de mars,* bien avant qu'Auzoult entre en scène.

M. Brunschvicg a voulu ruiner la thèse de M. Mathieu, en prouvant que l'expérience d'Auzoult n'est que la *troisième variante* de l'expérience de la lettre à Périer, celle de Roberval en constituant la seconde. Pour ce faire, il a supprimé le *primo* dans le texte de Pecquet, c'est-à-dire le point névralgique de toute la défense de Pascal. Il s'est efforcé de ramener au mois d'*avril,* voire même de *mars,* la connaissance que Mersenne aurait eue, ou l'écho que Des Noyers aurait entendu, soit de l'expérience de Pascal, soit de celle de Roberval. Il tient, dès lors, le témoignage de Pecquet, produit par M. Mathieu, pour non avenu, au nom de ce nouveau principe de critique historique : *il faut juger de la chronologie des événements d'après celle de leurs sources.*

## VII

### LA DIALECTIQUE DE M. BRUNSCHVICG

Si les lectures de textes de M. Brunschvicg sont « passionnées », sa dialectique, vraiment talmudique, défie toute tentative quelque peu sincère d'y voir clair. Un exemple, entre bien d'autres, nous édifiera.

Dans sa lettre du 15 novembre à Florin Périer, Pascal rappelle l'expérience du vide dans le vide censée réalisée devant son beau-frère et décrit ses phases successives :

(47) *Bibl. Nat.,* nouv. acq. fr. 6204, fol. 264-265. Altération signalée par M. Mathieu.

dans la première, le mercure du tube intérieur demeure normalement suspendu quand il est contrebalancé par l'air atmosphérique, puis il tombe entièrement quand, dans la chambre barométrique du grand tube où il se trouve emprisonné, on fait brusquement le vide :

> Vous vîtes ensuite que cette hauteur ou suspension du vif-argent augmentait ou *diminuait* à mesure que la pression de l'air augmentait ou diminuait, et qu'en fin toutes ces diverses hauteurs ou suspensions du vif argent se trouvaient toujours proportionnées à la pression de l'air.

Rétablir progressivement la pression de l'air dans la chambre barométrique du grand tube, fermée par une membrane, est jeu d'enfant : il n'est que d'y pratiquer un trou. Mais comment diminuer progressivement la pression? Il n'est que de soulever le grand tube au-dessus de la cuve de mercure où baigne son extrémité ouverte. L'air introduit dans la chambre barométrique se dilate spontanément et la pression baisse en raison inverse du volume qu'il occupe, en vertu de la loi de Mariotte. M. Brunschvicg se réfère à une *Première Narration* de Roberval, du 20 septembre 1647, pour déclarer :

> La première narration de Roberval montre (25-26) comment Pascal savait, dès les expériences de Rouen, augmenter ou diminuer la pression de l'air, d'une part en faisant rentrer de nouvelles bulles d'air dans le tube, d'autre part en soulevant l'appareil de façon à agrandir l'espace au-dessus de la colonne de liquide (48).

Référons-nous au passage visé par M. Brunschvicg. Roberval rapporte les expériences de Pascal à Rouen, dont il fait siennes les conclusions. Dans le texte en question, il réfute la théorie de la raréfaction illimitée de l'air, sous l'effet de l'horreur du vide que soutenait Pierius contre la théorie pascalienne du vide de la chambre barométrique. Par l'effet de sa gravité, le mercure

(48) *Œuvres*, t. II, p. 158.

descend dans le tube barométrique, de façon à laisser un espace vide. Mais, sous l'effet de l'horreur du vide, les vapeurs d'alcool, de vin ou d'eau sont arrachées aux liquides volatils avec lesquelles opérait Pascal, de façon à remplir, en se distendant, toute la chambre barométrique, sans laisser de vide. C'est la thèse que Roberval, après Pascal, entreprend de réfuter par des expériences mal interprétées, qui l'amènent à cette conclusion :

On ne peut admettre que divers degrés de raréfaction puissent se produire dans la même bulle d'air, sous l'action d'une force invariable (la tendance à descendre de la colonne mercurielle soulevée toujours à la même hauteur), de façon à occuper des volumes variés : le soutenir, c'est faire ses délices, non de la lumière, mais des ténèbres de l'ignorance (49).

Ce qui veut dire : la loi de Mariotte n'a pas de sens, parce que les gaz n'ont pas une faculté illimitée de se dilater. La *Narration* de Roberval du 20 septembre 1647, écho des opinions de Pascal, prouve donc que celui-ci était incapable de faire le raisonnement qu'on lui prête, ce que confirme l'*Abrégé*, publié par Pascal en octobre de la même année.

M. Brunschvicg n'aurait-il donc pas compris le texte latin de la première Narration de Roberval? Ce serait une excuse plausible, si invraisemblable soit-elle. Mais voici qui est surprenant. Rencontrant, à la page 24, l'affirmation de certains Péripatéticiens qu'une goutte d'air, si petite qu'elle en est imperceptible à nos yeux, pourrait demeurer dans le vide de la chambre barométrique et le remplir par raréfaction en son entier, M. Brunschvicg met en note :

C'est à cette thèse que Roberval sera amené à se rallier, à sa grande stupéfaction, vers le printemps; c'est pour rendre compte de ce changement dans ses idées qu'il rédigera une nouvelle narration sur le vide (50).

(49) *Œuvres*, II, p. 26.
(50) *Œuvres*, II, p. 24, n. 1.

Et, dans l'avant-propos de cette seconde Narration, il écrit :

Pierius est ravi de la conversion inattendue de Roberval à cette thèse de la raréfaction de l'air que la première narration *avait si brutalement condamnée* (51).

On ne comprend dès lors plus. M. Brunschvicg se trouve avoir inauguré un nouveau système de démonstration qui consiste, pour corroborer une affirmation, à renvoyer à un texte *qui, précisément, l'exclut*. Avec une telle logique, basée sur la conciliation des contradictoires, on peut évidemment tout prouver.

## VIII

### CONCLUSION

M. Mathieu a ouvert, en 1906, un grand procès historique que M. Brunschvicg a cru pouvoir clore en 1908 et qui est tenu, depuis lors, pour chose jugée. Il ne nous appartient pas de prendre la défense de M. Mathieu et ce n'est nullement à sa requête que nous avons rédigé cet article. Notre opinion personnelle ne saurait en rien engager sa façon actuelle de voir et il est à présumer que nos vues sur l'affaire Pascal sont divergentes sur plus d'un point. Nous ne trancherons point ici la question de l'authenticité de la lettre à Florin Périer, ni de la valeur du témoignage de Pecquet. Notre prétention est plus modeste. Nous avons voulu montrer, par l'étude de la méthode littéraire de M. Brunschvicg, que les arguments de sa défense en faveur de Pascal, reposant sur de mauvaises lectures de textes et des usages que la probité littéraire réprouve, portent en eux-mêmes l'aveu de leur partialité et de leur faiblesse. M. Brunschvicg, conseiller rapporteur bénévole, a versé au débat un *dossier falsifié*. Le procès engagé par M. Mathieu reste toujours ouvert.

LOUIS ROUGIER.

(51) *Œuvres*, II, 294.

# LE JOURNAL FRANÇAIS DE DEMAIN

Il sera américain. Cela va sans dire. Le journal français d'aujourd'hui l'est déjà. Mais timidement. Car, pour le moment, l'américanisme ne se manifeste que dans les détails.

Voyez le titre du *Petit Parisien*, portant au centre le globe terrestre entre deux grandes ailes éployées. C'est très américain. Ce sont les ailes de l'aigle; on voit l'oiseau entier au centre du titre du *Cincinnati Times-Star*. William Randolph Hearst, grand francophobe, mais aussi grand fabricant de journaux, les adopta en 1880 lorsqu'il prit la direction de sa première feuille, le *San Francisco Examiner*. Maintenant, vingt-cinq journaux quotidiens portent son insigne.

Voyez la signature en tête de l'article. Elle devient fréquente. C'est la « *by* » *line* américaine (littéralement : la ligne « par »). On en use outre-mer avec prodigalité, à tel point que dans certains journaux le moindre reportage débute par la signature du reporter.

Voyez le nombre croissant d'articles de première page « à suivre » dans le corps du journal. C'est la méthode américaine de « faire l'étalage ». Là-bas cela a sa raison d'être, où les vendeurs déplient la feuille pour attirer l'attention du client.

Voyez ces dépêches de quatre ou cinq lignes de vulgarisation scientifique d'une puérilité désarmante. Elles nous viennent d'Amérique pour la plupart. A témoin :

Washington. — Le Dr Paul Heyl a déclaré qu'après sept années d'études auxquelles il a apporté le plus grand soin, il était à même d'annoncer que le poids de la terre est de 6.592.000.000.000.000.000.000 tonnes.

Voyez ces articles signés de noms connus et distribués par des agences américaines. Ils sont payés très cher; l'agence tire son bénéfice du grand nombre de journaux où elle les place. Devant la concurrence il a fallu s'adresser à l'Europe aussi. Quelques journaux français sont devenus clients. Parfois, il y a des surprises. Naguère, un quotidien parisien interrompait brusquement une série par H. G. Wells, épouvanté par sa francophobie.

Voyez ces caractères gras soulignant les passages d'un article que le rédacteur estime les plus importants. Tel journal américain en abuse. D'une part, il faut faciliter la tâche du lecteur pressé; d'autre part, il faut se mettre à la portée de ceux dénués d'esprit critique.

Voyez cette faction des journalistes rue Oudinot pendant l'agonie du maréchal Joffre, avec accompagnement de fausses nouvelles et d'interviews de quiconque sortait de la clinique. C'est l'information moderne, à l'américaine.

Voyez l'encre rouge. Voyez les dessins naïvement humoristiques. Voyez les photographies fournies par des agences américaines, — des *girls*, la pomme de terre la plus grosse du monde, la vache la meilleure laitière du monde. Voyez à la sixième page : « petites annonces classées » (*classified advertisements*); il y a dix ans, on les appelait seulement « petites annonces » et pourtant elles étaient déjà « classées ». Voyez aussi à la même place toute la publicité de présentation américaine : « Les pieds de cet agent lui infligeaient d'effroyables tortures »... « Pourquoi elle a trouvé un mari riche »...

L'invasion se dessine.

§

Il fut un temps où nos journaux subissaient l'influence anglaise. Maintenant, les journaux anglais eux-mêmes subissent l'influence américaine. Il en résulte que celle-ci nous parvient de deux côtés : directement et par voie de Londres.

Avant la guerre, l'Entente Cordiale s'étendait à la presse; les principales feuilles parisiennes avaient chacune son alliée outre-Manche. Certains de ces mariages durent encore (*Daily Telegraph* et *Echo de Paris*, *Daily Express* (1) et *Matin*, *Times* et *Petit Parisien*), mais il y a par surplus des alliances franco-américaines et même des ménages à trois (*Matin*, *Daily Express* et *New York Times*).

Rien d'étonnant alors de voir nos directeurs de journaux traverser l'océan pour étudier sur place la presse américaine. M. Léon Bailby, de *l'Intransigeant*, entre autres, alla récemment à New-York. Il y commanda des machines, dont le fabricant annonça dans sa publicité : « *L'Intransigeant* a adopté les procédés modernes américains pour la manufacture des journaux. » Retenons ce terme : « manufacture de journaux ». Le journal américain, en effet, est un produit usiné (2).

Peut-être parce qu'il avait épousé une Américaine très qualifiée pour diriger un journal, feu Paul Dupuy, directeur du *Petit Parisien*, avait devancé M. Bailby dans ce genre de voyage. A l'encontre de ses confrères qui, en Amérique, sont attirés surtout par les machines, il s'était fait ouvrir les salles de rédaction afin de voir les manufactures de journaux dans leur ensemble. Il y nota des choses pratiques et tenta même une adaptation, — sans

(1) Au moment de la correction des épreuves de cet article j'apprends que le *Daily Mail* remplace le *Daily Express*.

(2) Déjà P.-J. Proudhon écrivait : « Cette machine qu'on appelle un journal. »

succès d'ailleurs. Il me fit l'honneur de me demander d'étudier la transformation de certains services de la rédaction du *Petit Parisien*. Ce projet fut vite abandonné devant l'opposition de collaborateurs qui préféraient conserver les habitudes françaises.

Paul Dupuy voulait aller trop vite. Les transformations viendront d'elles-mêmes. Le journal de demain bouleversera toutes nos habitudes. Il balaiera tout notre système actuel, — « copie » à la main, secrétariat de la rédaction, cloisons étanches, rubriques et leurs détenteurs; il modifiera les procédés d'information et supprimera les multiples associations d'informateurs. Surtout il exterminera le journaliste. Le directeur d'un grand journal parisien d'information n'a-t-il pas déjà expliqué que, dans sa maison, il n'y a que des employés?

Le journal américain, produit usiné, ignore le journaliste. Là-bas, il n'y a que des *newspaper men*, des « hommes de journal », — comme on dit : hommes de peine. Par contre, à diminution morale il y a compensation matérielle : le *newspaper man* américain est beaucoup mieux rétribué que le journaliste français.

*

Puisque le journal américain est un produit usiné, les méthodes de fabrication sont celles de l'usine : rationalisation, production en série, travail à la chaîne. Il va de soi que l'élément commercial domine à la direction.

Qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas de *publisher* (éditeur), le grand chef est en réalité le *general manager* (administrateur général). Il a sous ses ordres, du côté commercial, plusieurs *managers* chargés de la publicité, de la vente, de la comptabilité, etc.; du côté technique, d'autres *managers* pour la composition, l'impression, etc.; du côté rédaction, un *managing Editor* (chef de la rédaction; littéralement : rédacteur qui administre). Les hommes de

journal sont dirigés à leur tour par des *editors* (rédacteurs), seul vestige des termes de jadis, mais ce sont dans bien des cas des rédacteurs qui ne rédigent pas, tel le *city editor* (chef des informations).

Le *publisher* est parfois le propriétaire du journal (l'administrateur-délégué s'il s'agit d'une société), parfois le *general manager*, plus rarement le chef de la rédaction. Le *publisher* se rapproche de notre « directeur », mais avant tout c'est un commerçant. Il vend son produit.

Donc, le journal américain est une affaire commerciale. Quelques vieux rédacteurs de province persistent à croire que le journal est une tribune et le journalisme un sacerdoce. Mais les journalistes sont submergés par les hommes de journal, et il reste bien établi que la fonction principale du journal est de gagner de l'argent pour le propriétaire.

En conséquence la formule du journal-usine s'est établie ainsi : d'une part, produire le plus rapidement possible le plus grand nombre d'exemplaires possible; d'autre part, en vendre le plus possible pour attirer la plus grande quantité de publicité possible. Tout est là, — à part la question de la qualité du produit.

Car, en Amérique il n'y a pas de subventions, pas d'émargement aux fonds secrets, pas de mensualités occultes, pas de réclame déguisée, pas d'articles payés. Il peut y avoir des exceptions, mais j'en doute. Le journal américain ne vit que de sa vente et de sa publicité; en réalité, de sa publicité seule, car de nos jours un numéro coûte plus à produire qu'il n'est vendu. Par ailleurs, dans toute l'étendue des Etats-Unis, il n'y a qu'un tarif pour la publicité, tant le *milline* (tant la ligne par mille de tirage). Et les tirages sont connus, certifiés exacts non seulement par l'administration du journal, mais par le service des Postes ou par le *Audit Bureau of Circulations*. Si les journaux français font un mystère de leurs tirages.

les journaux américains annoncent les leurs exactement. Sinon, ils perdraient leur publicité.

§

Pour produire le plus rapidement possible le plus grand nombre d'exemplaires possible, il faut un outillage de valeur, ce qui explique pourquoi les Etats-Unis sont devenus les premiers fabricants de machines d'imprimerie (3). Le bâtiment du journal-usine est conçu pour le même but. Tout y est rationalisé. Il y a, entre autres, le *gravity system*. C'est l'utilisation de la force de la pesanteur. Les rédacteurs, à l'étage supérieur, font tomber leur « copie » à l'atelier de composition au-dessous; le « plomb » tombe de la composition au clichage, du clichage aux presses, et ainsi de suite jusqu'au rez-de-chaussée, où finalement les journaux tombent dans les camions et entre les mains des vendeurs.

Puisqu'il faut vendre le plus grand nombre de journaux possible afin d'attirer la plus grande quantité de publicité possible, distribution et vente sont devenues sciences exactes. William Randolph Hearst, par exemple, adressait récemment à ses chefs de vente un télégramme-circulaire réclamant « une augmentation d'au moins 500.000 dans le tirage global du dimanche au cours du trimestre ». On sait que, le dimanche, les journaux américains sont volumineux.

Les chefs de vente purent donner satisfaction à leur *publisher*. Car tout est réduit en formules dans leur partie. Des pages supplémentaires en couleurs représentent tant de lecteurs nouveaux, une augmentation de format en représente tant, un concours tant. Il n'y a qu'une addition à faire avant de rendre compte à William Randolph

(3) Depuis la rotative Marinoni, qui fit époque, la France semble avoir abandonné la lutte. L'Allemagne et la Suisse tiennent leur rang, mais les Etats-Unis sont suprêmes.

Hearst qu'il aura son augmentation de tirage pour une dépense de tant de dollars.

§

Evidemment, tout cela est parfait. Mais encore faut-il que le produit usiné soit de bonne qualité. Ici nous abordons la rédaction.

En Amérique, elle se résume en deux choses, — *news* et *features*. *News*, c'est l'information. *Features*, c'est tout le reste, — articles spéciaux, feuilletons, concours, illustrations, chroniques, suppléments divers.

Voyons l'homme de journal à l'œuvre. Naturellement, il est technicien, mais pas à la manière française. En Amérique, l'homme de journal — et la femme de journal également, qui devient très nombreuse, — sort de plus en plus d'une des écoles de journalisme rattachées aux universités. La plus ancienne est celle de l'Université du Missouri ; celle de Columbia University (New-York) compte le plus d'élèves.

Dans ces écoles, on ne perd pas de temps à étudier l'histoire et la géographie, la littérature et les sciences politiques, la rhétorique et la philosophie, ni même la grammaire et la syntaxe. L'enseignement est entièrement pratique; il comporte toutes les branches, de la publicité à la simili-gravure. L'école a son imprimerie où se tire un petit journal, parfois un quotidien de format réduit. Tout de suite, l'élève met la main à la pâte. Il fait du reportage; il « va au marbre ». Il apprend la nomenclature des caractères, les détails de la composition et de l'impression. Montre en main, il note le temps nécessaire pour composer une colonne, pour clicher une page. Au bureau, il ne se sert que de la machine à écrire; à l'extérieur, que du téléphone.

A la sortie de l'école, tous ces jeunes gens sont stan-

dardisés; on leur a enseigné la fabrication de la prose en série, depuis le filet jusqu'à l'article de fond. Il y a des règles pour rédiger. Non pas comme le croirait un Français : préambule, développement, conclusion. Bien le contraire. On explique à l'homme de journal : Prenez le fait le plus pittoresque ou le plus émouvant de votre « papier », même si c'est le moins important, et présentez-le dès la première ligne. En outre, détaillez dans le premier paragraphe tous les faits saillants, sans en omettre. De cette façon, il sera toujours aisé, lors de la mise en page, de couper l'article, même au milieu d'une phrase. Il n'y a qu'à transformer une virgule en un point; cela peut se faire sur le « plomb » avec la pointe d'un canif.

Un homme de journal ne conclut pas, car sa conclusion risquerait fort d'être coupée. S'il tient absolument à conclure, ce doit être au commencement. Du reste beaucoup d'hommes de journal ne rédigent jamais. Les reporters et autres informateurs téléphonent aux *rewrite men* (hommes qui écrivent) et ceux-ci font le « papier », toujours standardisé. La « copie » passe ensuite à la *copy desk* (bureau de révision) pour la mise au point et la rédaction des titres. Toutes ces opérations se passent dans une vaste salle commune, au milieu du cliquetis de machines à écrire et de sonneries de téléphone.

Voilà pour l'information. Elle est dominée par deux facteurs, — rapidité et similarité. On a si bien standardisé le journalisme que, si l'on demandait à dix élèves de faire un « papier » sur un sujet donné, les dix rédactions seraient presque identiques, — en dehors des fautes d'orthographe. Le journalisme est si bien standardisé qu'on en fait dans les prisons. Je lis dans le *New York Herald* :

Baltimore. — Onze détenus de la prison de Baltimore passent leurs soirées à suivre des cours de journalisme. Le plus vieux a dépassé la quarantaine et le plus jeune a vingt

et un ans. Leur instructeur est diplômé de l'Université Johns Hopkins. Les cours ont lieu deux fois par semaine.

Il convient d'ajouter qu'il coûte cher d'être le premier informé et le plus longuement. Pour couvrir une partie de leurs frais, tous les grands journaux s'annexent une agence (*syndicate*) qui revend les dépêches à une feuille au moins dans chacun des quarante-huit Etats de l'Union. Il en est de même des *features*.

Il est difficile de traduire ce mot. Littéralement, il signifie : trait du visage, figure, caractéristique, partie saillante, particularité. Effectivement, ce sont les parties saillantes d'un journal américain, — articles de vulgarisation, chronique de la mode, articles de revue ou de magazine sur tous les sujets possibles, art, musique, littérature, histoire, géographie, voyages, avec maintes autres choses, sans oublier les « mondanités » épicées de scandales (« Le comte X... va-t-il pouvoir se remarier? »), le tout agrémenté de beaucoup de reproductions de photographies. Ces articles sont fournis par la rédaction du journal, par des collaborateurs occasionnels ou par des agences spéciales. Ces dernières communiquent à leurs abonnés de quoi faire un journal entier en dehors de l'information, — caricatures, articles, dessins de mode, rubrique sportive, et même des éditoriaux.

Dans ces conditions, il est arrivé ceci : rien ne ressemble plus à un journal américain qu'un autre journal américain. De ville à ville, il n'y a que le titre et les informations locales qui varient. C'est le principe des succursales multiples, comme dans l'épicerie. Outre Hearst et ses vingt-cinq quotidiens, il y a la série Scripps-Howard, la série des Gannett Newspapers et d'autres de moindre importance.

Devant cette fabrication en série, beaucoup de journaux indépendants ont sombré ou ont fusionné sous un titre bicéphale ou même tricéphale : *Times-Star*, *Herald-*

*Tribune, Post-Dispatch, World-Herald, Journal-Transcript, Tribune and Leader-Press.* Ces titres rappellent les unités de tradition de l'armée française, perpétuant le souvenir de corps disparus.

Ces amalgames étaient inévitables. Puisque presque tous les journaux n'étaient plus que des répliques de quelques originaux, l'Américain lui-même, le plus vorace des lecteurs de gazettes, en était arrivé à se contenter de l'achat d'une feuille du matin et d'une feuille du soir. Le journal étant devenu strictement une affaire commerciale, il fallait se débarrasser de tout poids mort.

§

De cette façon on réduisait les pertes, mais on n'augmentait guère les gains. Une formule nouvelle s'imposait. Le *tabloid* naquit.

*Tabloid* : encore un mot difficile à rendre en français. Il se rattache aux spécialités pharmaceutiques; il signifie à peu près « comprimé ». Le *tabloid* est un journal comprimé ou un comprimé de journal, comme vous voudrez; définition qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre, car certains de ces comprimés paraissent sur cinquante pages. C'est la formule et non le nom qu'il faut retenir, car le journal français de demain sera un *tabloid*.

C'est l'Anglais qui inventa le *tabloid* et l'Américain qui le développa. De la timide innovation anglaise, celui-ci ne conserva que le format — approximativement celui de *L'Œuvre,* très maniable, très « comprimé » — la brièveté des articles et la prépondérance des illustrations photographiques, surtout de jolies femmes. Sur ces fondations, il érigea le *tabloid* actuel, pétri de petits faits (4) et de *sex appeal* (sexualité). Pas d'articles tels que nous

(4) « Le petit fait rongera le journal. Ce sera son insecte, ce sera sa vermine... Le petit fait grimpera à toute page... et couvrira tout. » — Barbey d'Aurevilly.

les entendons; tout y est bref, ramassé, vivant. Cette règle ne comporte que deux exceptions : les « beaux » crimes et les *sexensations* (5); dans ces deux cas le compte rendu peut s'étendre sur plusieurs pages.

Le *tabloid,* on le voit, n'est pas qu'une question de format : c'est la présentation de la vie quotidienne sous un aspect cinématographique, présentation saccadée, exagérée, brutale, incohérente, et si rapide qu'elle n'impressionne pas la mémoire.

Quant au but à attendre, il s'agit de descendre au niveau intellectuel du dernier des lecteurs. La fin justifie les moyens. C'est dans la masse et non dans l'élite que se trouvent les forts tirages, et les forts tirages amènent les gros traités de publicité. Du reste l'élite elle-même ne dédaigne pas les *tabloids*; seulement elle les lit en cachette. Il faut donc trouver ce qui attire les foules. Voici la formule : Crime, Corruption, Concupiscence (6).

Pour les détails, d'abord, nous l'avons dit, beaucoup de photographies. Le photographe est le roi du *tabloid.* On l'arme d'un appareil des plus perfectionnés, accompagné d'un outillage des plus modernes, — appareils à longue portée, appareils très rapides, dispositif électrique supprimant la poudre de magnésium, plaques donnant de bons résultats même avec un faible éclairage, papier sensibilisé ne se froissant pas, kodaks si petits qu'il est possible de les introduire même — et surtout — dans les endroits où il est interdit de photographier, tel cet appareil qui s'attache à la cheville, sous le pantalon. On donne aussi au photographe des appointements généreux, avec des gratifications pour récompenser chaque succès.

D'un photographe ainsi muni et ainsi rétribué on attend autre chose que la réception d'un nouvel ambas-

(5) Adaptation d'un néologisme américain signifiant : information sensationnelle comportant des allusions aux relations sexuelles.

(6) Formule établie par Carroll et Garrett Graham dans leur roman *Whitey.*

sadeur par le président de la République. La clientèle du *tabloid* est plus exigeante. Il lui faut du mouvement, — le coup de poing à l'instant même où il rencontre la figure, le coup de revolver à l'instant même où il donne la mort. Comme au cinéma. Quant l'aviateur rentre de sa périlleuse randonnée, il faut le photographier à l'instant même où il embrasse sa femme — sur la bouche, et longuement, comme au cinéma. Encore comme au cinéma, le photographe enrôle à l'occasion toute une figuration; après les obsèques de Rudolph Valentino, on apprit que beaucoup de belles pleureuses avaient posé contre honnête rémunération.

Pour obtenir ses clichés le photographe est prêt à tout risquer, même sa vie. Avant de se constituer prisonnier, Albert B. Fall, cet ancien ministre de l'Intérieur condamné pour prévarication, attendait dans sa maison de campagne, un fusil sur les genoux. Il se méfiait des photographes. Sa fille, se promenant dans le jardin, découvrit un appareil dans un massif. Le photographe, dépité, sortit de sa cachette dans la haie. L'ancien sénateur James A. Reed, ayant repris la robe d'avocat, frappa à la figure le photographe du *Kansas Journal-Post* qui avait réussi, en pleine audience et malgré les ordres formels, à prendre un cliché de sa cliente, accusée du meurtre de son époux.

Le photographe de *tabloid*, on le voit, doit surmonter tous les obstacles. Si on le met à la porte il rentre par la fenêtre. Il franchit avec aisance le mur de la vie privée. Son camarade le reporter le suit.

La vie privée! Le *tabloid* ne l'admet pas. C'est précisément de toutes les vies celle qui l'intéresse le plus. Un ministre prononce un discours — dix lignes. Mais on chuchote que la chevelure si noire de ce même ministre est loin d'être naturelle — cent lignes. Le grand financier donne son avis sur la crise — cinq lignes. Ce

même financier fait une forte commande à son chemisier — cinquante lignes, avec description des pyjamas.

Les fiançailles, les mariages, les divorces intéressent fort les Américains. Donc, ils intéressent les *tabloids*. Le reporter se présentera au père d'une jeune fille pour demander s'il est vrai que tout est rompu avec le fiancé de celle-ci. S'il est éconduit il cherchera à questionner la jeune fille elle-même. Le banquier John Pierpont Morgan, témoin d'une scène de ce genre, qualifia le procédé d'« insolence infernale ».

Les naissances portent les *tabloids* au comble du bonheur. Ils ont un penchant très prononcé pour l'obstétrique. Pendant la période d'expectative, on reproduit la photographie de la future maman, avec légende : « Elle attend un héritier ». Si c'est le mari qui est célèbre, sa photographie remplace celle de sa femme ; légende : « Il attend la paternité ». Après la naissance, la mère est photographiée au lit allaitant son poupon. D'audace en audace, un *tabloid* arrivera bien à photographier l'accouchement. Voilà qui ferait monter le tirage!

On a déjà été fort loin dans le cas de Mme W. H. Vanderbilt, très en vue dans les milieux mondains de New-York. Quatre semaines avant la naissance, un journal annonça qu'elle donnerait le jour à des jumeaux, ce qui se réalisa bel et bien par la suite. Mme Vanderbilt s'était fait radiographier. Un reporter l'avait su.

Il est bien bas aujourd'hui en Amérique le mur de la vie privée. Il y a un demi-siècle de cela, James Gordon Bennett père fut cravaché en plein Wall Street à la suite d'indiscrétions publiées dans son *New York Herald*. Il s'agissait de bien peu de chose aux yeux modernes, la mention de quelque réunion particulière, un dîner peut-être. En cinquante ans on a progressé. Du salon et de la salle à manger, le reporter pénètre franchement dans l'alcôve et le cabinet de toilette.

Clara Bow, l'artiste cinématographique, en sait quelque chose. Des démêlés avec sa secrétaire amenèrent un procès. Sur quoi les *tabloids* colportèrent tous les ragots de la domesticité. Clara buvait sec, Clara hébergeait des amis, elle écrivait telle lettre tendre à celui-ci, faisait tel cadeau à celui-là. Si bien que Clara Bow vit sa carrière brisée.

Qu'importent les conséquences? Il y a des milliers de lecteurs à satisfaire. Allez leur parler de respecter la vie privée! Ne faut-il pas « amour et luxe pour les femmes, or et puissance pour les hommes, avec, naturellement, crime et chair pour tout le monde » (7)?

§

Le triomphe de la *sexensation*, c'est de pouvoir présenter chair et crime ensemble.

Il y a quelques mois, à New-York, une femme Bischoff, connue dans le monde de la galanterie sous le nom de Vivian Gordon, fut trouvée assassinée dans un parc, à la veille de témoigner devant une commission d'enquête sur les bas-fonds de la métropole. Quelle aubaine pour les *tabloids*! Pendant des semaines, chaque jour apportait sa *sexensation*. Cela remplissait jusqu'à quatre pages, texte et photographies. La vie de Vivian Gordon fut fouillée de sa naissance à sa mort.

Sur quoi Benita Bischoff, âgée de seize ans, qui vivait en banlieue avec des parents adoptifs et ignorait tout de la vie de sa mère, écrivait avant de se suicider : « Quelles horribles choses les journaux disent de ma mère! C'en est trop. Je vais en finir. » Le lendemain, les *tabloids* avaient une nouvelle sensation, étalée sous ce titre : « La fille de Vivian se tue de honte ».

En cette circonstance, l'attitude des *tabloids* fut expliquée par l'un d'eux. Le *Daily News* écrivait :

(7) Du roman journalistique *Success*, par Samuel Hopkins Adams.

Le jour où Benita Bischoff se suicida, le président Hoover refusait sa signature au projet de loi sur Muscle Shoals. A notre point de vue cet événement n'avait pas grand intérêt pour le public. Pourtant les « grands journaux » parlèrent peu du suicide et beaucoup de Muscle Shoals. Le *Daily News* fit le contraire... Est-ce que cela n'explique pas pourquoi six « grands journaux » de New-York ont cessé de paraître depuis 1919, tandis que trois *tabloids* ont été créés(8)?

Quand les *sexensations* manquent, on aide à en produire. Un ancien rédacteur en chef de *tabloid*, Louis Weitzenkorn, a indiqué le procédé dans sa pièce *Five Star Final*, représentée à New-York la saison dernière.

Les nouvelles du jour sont si ternes que le propriétaire d'un *tabloid* dont le tirage baisse se décide à créer une rubrique des scandales d'il y a vingt ans. De ces scandales on ne choisira naturellement que ceux qui concernent des personnes encore en vie et en vue. On confie la rubrique à un pasteur (9). Pour le premier article de la série, le pasteur choisit les scandales oubliés d'un vieillard qui doit marier sa fille le lendemain. Comme c'est précisément notre pasteur qui célébrera le mariage, il est bien placé pour rédiger le « papier ». Il travaille si bien que le vieillard et sa femme se suicident au moment où le cortège va se rendre à l'église.

Le *tabloid*, cela va de soi, a envoyé un photographe et un reporter pour suivre le cortège. Comme il ne se forme pas, ils pénètrent dans la maison par une fenêtre, celle de la chambre aux deux cadavres. Vite ils téléphonent au journal : « Que devons-nous faire? » La réponse est laconique : « Photographiez! » Voilà comment on décuple la vente!

(8) Depuis il en est disparu un autre, le *New York World*, en février 1931. Son fondateur, Joseph Pulitzer, l'avait légué à ses fils sous condition : « Le *World* doit rester ce que je me suis efforcé d'en faire — une institution publique, motivée par des considérations autres que le simple gain. » Avec l'arrivée des *tabloids*, cette stipulation tua le *World*.

(9) Certains *tabloids* emploient un pasteur pour écrire des éditoriaux de haute portée morale. Le pavillon couvre la marchandise!

Elle va fort bien la vente. Le *Daily News*, le premier *tabloid* new-yorkais, date de 1919. Avec une moyenne de près de 1.500.000 exemplaires par jour, son tirage est le plus fort des Etats-Unis. Quant au volume de publicité, après avoir été le dernier à New-York, il occupait la sixième place en 1930 sur vingt-six quotidiens de toutes langues. En février 1920, le *Daily News* avait vingt pages et tirait à 184.000 exemplaires. Au cours du mois, sa publicité s'élevait à 104.000 lignes à 6 fr. 25 la ligne. Il était rédigé et imprimé chez un confrère. Dix ans plus tard, en février 1930, le *Daily News* inaugurait son propre immeuble qui lui avait coûté 250 millions de francs. Il tirait, sur cinquante pages, 1.270.000 exemplaires la semaine et 1.645.000 le dimanche. Au cours du mois, sa publicité s'élevait à 944.000 lignes à 41 fr. 25 la ligne en semaine et 45 fr. le dimanche. En 1931, malgré la crise économique, il atteignait pour le premier semestre le chiffre de 7.227.354 lignes de publicité, 951.179 lignes de plus qu'au cours du premier semestre de 1930. Cela représente un revenu brut de plus d'un demi-milliard par an.

Ces chiffres expliquent la venue de deux autres *tabloids* à New-York, ainsi que de nombreux imitateurs dans les autres grandes villes de l'Union. A New-York, le *Mirror* tire à plus de 500.000 et le *Graphic* (surnommé parfois le *Pornographic*) à 280.000. Comparez avec les « grands journaux », — *Times* 416.000, *Herald Tribune* 292.000, *American* 225.000. Pour la publicité, le tarif minimum du *Mirror* est de 17 fr. 50 la ligne et celui du *Graphic* de 12 fr. 50, comparés avec *Times* 20 fr., *Herald Tribune* 16 fr. 50, *American* 12 fr. 50 (10).

§

Tout cela est très bien, dira-t-on, mais cela ne prouve

(10) Chiffres extraits du *Editor and Publisher International Year Book*, janvier 1931.

pas que le journal français de demain sera un *tabloid*. Ce serait contraire à nos mœurs, à notre esprit. Cela se peut. Au fond, malgré notre réputation à l'étranger, nous sommes plus prudes que les Américains. Mais la formule du *tabloid* est élastique. Comme il y a du champagne « goût américain », le *tabloid* peut être « goût français ». Ce n'est qu'une question d'adaptation à nos mœurs et à notre esprit.

Du reste, pour qui sait lire, le *tabloid* français est déjà en route. Les signes précurseurs ne manquent pas. On peut noter des velléités de franchir la distance qui sépare encore la vieille presse de la nouvelle. Si certains journaux résistent et demeurent traditionalistes, d'autres cherchent une plus large voie. Ce sont précisément ceux chez qui nous avons vu l'américanisme entrer par le détail. La *sexensation* les attire.

Notons quelques indications récentes :

Il y eut l'histoire inventée de toutes pièces de la *star* américaine et de l'héritier d'une couronne européenne. L'invraisemblance était criante. Néanmoins certains journaux ne surent résister à la tentation. Leurs « papiers » étaient pleins de réticence, il est vrai, mais ils passaient en bonne place.

Il y eut l'aventure de la « reine des clubs de nuit new-yorkais » et de son équipe de girls. Elle occupa tous les journaux pendant plusieurs jours. Ce n'était pourtant qu'une tenancière de « boîte ». Une feuille réputée sérieuse n'imprima-t-elle pas à cette occasion ce filet digne d'un *tabloid* :

> La fameuse reine des clubs de nuit a été particulièrement gâtée au cours de la traversée. N'avait-elle pas comme compagnons de voyage des personnalités presque aussi illustres qu'elle-même? Citons Ignace Paderewski, qui vient à Paris pour prêter son concours au comité chargé de rassembler les fonds nécessaires à l'érection du monument Claude Debussy.

« L'illustre personnalité » se vit néanmoins refuser l'autorisation de débarquer en France. La « reine » fut interviewée et photographiée au milieu de ses *girls*. Nul n'interviewa Paderewski.

Il y eut le « drame du canoë »; ce jeune Français et sa compagne perdus en mer. Ce fut une débauche de fausses nouvelles *sexensationnelles*. On ne nous épargna aucun détail de l'autopsie du cadavre de la jeune femme. On alla jusqu'à imprimer que les médecins légistes avaient déterminé la date de ses dernières relations sexuelles.

La lecture raisonnée des journaux fournira d'autres exemples et établira les nouvelles tendances (11). Celles-ci s'expliquent en partie par la concurrence des hebdomadaires, surtout de ceux de création récente. Ce développement des hebdomadaires occupera tout un chapitre de l'histoire de la presse française d'après guerre. Il y en a pour tous les goûts et leur popularité est grande dans tous les milieux. Les classes populaires, surtout parmi les jeunes, sont attirées par les plus récents, les hebdomadaires policiers et de cinéma. Ce sont les fourriers du *tabloid*; ils en ont parfaitement assimilé l'esprit. La grande vogue est pour eux. Il ne leur reste plus qu'à se transformer en quotidiens.

Le terrain est prêt. Il promet de belles moissons. Songez que les journaux de New-York ne franchissent guère les limites de la ville, tandis que les journaux parisiens rayonnent dans toute la France. Si le *Daily News* peut atteindre un tirage de 1.500.000 dans une agglomération de neuf millions d'habitants, que ne peut-on espérer d'une distribution intensive dans un pays qui en compte quarante millions?

Certes, il y aura des difficultés et des déboires. Il faudra de gros capitaux. Il faudra une longue période de préparation et d'essais. Il faudra découvrir et dresser

(11) Un journal méridional vient de créer une rubrique des divorces.

un nombreux personnel. Il faudra surtout trouver des journalistes capables de devenir « hommes de journal » pour diriger ce personnel et lui inculquer l'esprit *tabloid*.

En France, dans notre temps, chaque révolution dans le journalisme a amené une « guerre de presse », par exemple il y a dix ans, quand *Le Petit Parisien* voulut s'établir en province et plus récemment à la création de *L'Ami du Peuple*. Le *tabloid* aura donc à lutter contre les « grands journaux », contre les associations professionnelles, contre les agences d'information et de publicité, contre les messageries. Ce sera une guerre sans merci. Les survivants n'en auront que plus à gagner.

Etant donné qu'en France aujourd'hui, comme partout ailleurs, la presse devient de plus en plus commerciale, le gain paraît si prometteur que la venue du *tabloid* semble être la conclusion logique de l'invasion américaine.

G. HANET-ARCHAMBAULT.

# LE VENT DES CIMES

—

I

*Fleur du plus bel amour et du plus impossible,*
*Ferai-je sur ces rocs dénudés par le feu*
*Jaillir ta flamme pourpre à la face du dieu*
*Qui détient mon secret précieux et terrible?*

*Le silence des monts en sera-t-il troublé*
*Et les oiseaux de proie ouvriront-ils leurs ailes*
*Pour le vol tournoyant d'ombres et d'étincelles*
*Dont frissonne la vigne et se courbe le blé?*

*Ou, pitoyable enfin et justement sévère,*
*Le dieu qui fit ce mal et ne peut l'empêcher*
*Me crucifiera-t-il sur le plus haut rocher*
*Pour attester sa haine et bénir sa colère?*

II

*Toi qui ne sais plus vivre et qui ne peux dormir,*
*Gardant le regret vain et l'insensé désir*
*D'une heure merveilleuse à jamais abolie*
*Dans un abîme d'ombre et de mélancolie,*
*Toi que ne charment plus les nuances du jour*
*Ni la mer ni l'appel des îles, si l'amour*
*Après t'avoir comblé t'a fait l'âme déserte,*
*Ne cherche ailleurs qu'en toi la cause de ta perte.*

*Je peux bien t'accueillir sur ces graves sommets*
*Et t'offrir les rigueurs à quoi je me soumets*
*Ayant tout renoncé des choses de la terre,*
*Je peux bien de ma vie ardente et solitaire*

*Te proposer l'exemple et la dure leçon,*
*Je peux bien de la nuit t'expliquer le frisson*
*Quand s'ouvre le sillage obscur des âmes mortes,*
*Mais je ne puis guérir la peine que tu portes.*

*Fuite unanime, absence, ô silence sacré,*
*La solitude plaît au cœur désespéré.*
*Sur ces monts calcinés que bat le bruit des plaines*
*J'ai connu le néant des délices humaines*
*Et le vide d'un rêve où Dieu n'intervient pas,*
*Mais quand le soir s'étend sur les rumeurs d'en-bas*
*J'éprouve dans le ciel où le couchant rougeoie*
*La présence terrible et douce de la joie.*

*Car j'ai vaincu l'espoir et tué le désir,*
*Et je porte un amour qui ne peut pas mourir.*
*C'est le sang de ma chair et c'est ma propre vie,*
*C'est toute la beauté longuement poursuivie*
*A travers le mensonge adorable des jours,*
*C'est le plus impossible encore des amours,*
*Celui que rien ne paye et que rien ne mérite,*
*Et devant cet amour la mort même est petite.*

*Mais toi, mais toi, captif de feuillages mauvais,*
*Mon frère, je ne puis te donner cette paix.*
*Tu chéris ta douleur et ses plaisirs moroses*
*Où passe l'apparence étrangère des choses;*
*De ton bonheur perdu tu n'as rien rejeté;*
*L'espoir, hélas! l'espoir te promet sa clarté*
*Et ton âme sur ces rochers sombres s'étonne.*
*Va, mon frère, cueillir les fleurs de ton automne.*

III

*Ton visage pensif, ton grave et beau visage*
*A la sérénité patiente des nuits*
*Où j'écoute, du fond des temps évanouis,*
*Monter vers les sommets un cri tendre et sauvage.*

*Accablés d'un sommeil qui ressemble au néant,*
*Les hommes quotidiens reposent dans la plaine*
*Et leur souffle alourdi de péchés et de haine*
*Flotte dans le brouillard et stagne longuement.*

*Mais, jailli de la brume et des troubles abîmes,*
*Soudain le cri terrible exhale vers les cieux*
*Cette plainte qui fait trembler sur les hauts lieux*
*Le veilleur occupé de visions sublimes.*

*Quel poète meurtri, quel amant désolé,*
*Enfin lassé de vivre et d'y perdre son âme,*
*Au silence nocturne éperdument réclame*
*Le secret que l'étoile a trop longtemps celé?*

*Reconnais, ô ma sœur, cette voix qui t'appelle.*
*Toi la plus irréelle et l'unique pourtant,*
*D'un seul de tes regards où brûle un feu chantant*
*Tu peux charmer encore une douleur rebelle.*

*Car l'âme la plus triste et le cœur le plus lourd,*
*Pour les rendre à la paix de la grâce divine*
*Il suffit d'un beau front pensif et qui s'incline*
*Et d'un sourire grave où s'épure l'amour.*

MARCEL ORMOY.

# COMPLOTS
# A LA VEILLE D'UNE RÉVOLUTION

## I

L'histoire des dernières années de la Russie impériale contient bon nombre de pages qui, véritables palimpsestes, ne furent déchiffrées et mises à jour que tout dernièrement. C'est ainsi que les dessous des tentatives qui furent faites durant la grande guerre pour modifier, sinon renverser le régime tsariste, nous ne les connûmes que tout dernièrement, grâce à l'ouvrage de M. Melgounof, paru récemment (1).

Il semble que l'idée d'une révolution de Palais n'est venue à l'esprit de la société russe que bien après les premiers échecs sérieux de l'armée impériale en Prusse et en Galicie. Dans les premiers mois de la guerre, le dévouement au trône et le patriotisme chauvin fut de rigueur, même dans les milieux des intellectuels à tendance libérale et radicale. Les journaux connus par leur opposition systématique au gouvernement tsariste, tels la *Retch* de M. Milioukof et l'organe des professeurs de l'Université de Moscou, les *Rousskia Védomosti,* parlaient dans leurs articles de fond de « l'alliance du monarque bien-aimé avec son peuple ». Le mot d'ordre était de soutenir le trône par une « union sacrée » entre tous les partis politiques. C'est ainsi que dans le comité central du parti des constitutionnels-démocrates (*kadets*) il ne se trouva

(1) S. Melgounof : *Na poutiakh k dvorzovomou perevorotou* (Sur les chemins vers une révolution de Palais), Librairie « La Source », Paris 1931.

qu'un seul membre, le député de la Douma, Roditchef, qui protestât contre cette attitude en disant : « Croyez-vous donc sérieusement qu'on peut vaincre avec ces imbéciles? »

Cependant tous ces beaux sentiments et ce patriotisme de commande ne purent résister longtemps aux échecs répétés sur le front occidental. Les nerfs de la société russe, tendus à l'excès par une ligne de conduite qui lui était peu coutumière, lui dictèrent de rechercher les responsables des désastres militaires. La personne qui se prêtait le mieux, semblait-il, à la vindicte publique était le ministre de la guerre, général Soukhomlinof. N'avait-il pas fanfaronné, aux premiers jours de la guerre, avec des déclarations d'un optimisme béat? N'avait-il pas proclamé *urbi et orbi* qu'on était prêt, archi-prêt? On le chargea donc de tous les crimes, même de celui d'être un partisan de l'Allemagne, d'être un « vendu » à la cause allemande, et en le chargeant ainsi on oubliait involontairement toutes les fautes commises par la Stavka et le haut commandement. Mais si Soukhomlinof, d'après l'opinion compétente du général Golovine, était « moins que rien », un homme « d'une légèreté d'esprit incroyable », son affirmation que l'armée russe était prête avait plus qu'un semblant de vérité; l'armée russe était effectivement prête, mais seulement pour une campagne de quelques mois. Et au surplus, les déclarations tapageuses de Soukhomlinof lui furent dictées par la volonté expresse de Nicolas II, qui considérait qu'il était nécessaire d'affirmer hautement, à la face du monde, la valeur combative de l'armée russe, vu que cette valeur était méconnue ou plutôt mise en doute par l'étranger.

Mais le cas de Soukhomlinof ne fut pas unique. La société russe, une fois lancée sur le chemin de la suspicion et du doute, ne put plus s'arrêter. Elle engloba dans sa méfiance, son mépris et sa haine jusqu'à l'impératrice elle-même. Cependant, fait curieux, presque toutes ses

accusations portaient à faux. On suspectait et on se méfiait au petit bonheur. Ainsi le calme et le pondéré M. Goutchkof devint « un révolutionnaire » après l'échec russe en Prusse orientale, mais il ne se donna pas la peine de discerner qui en réalité était fautif dans toute cette affaire. Il accusa le régime. Le régime, évidemment, ne valait pas cher; il ne valait même rien du tout. Mais le tragique de la situation résidait principalement en ceci que le gouvernement impérial ne pouvait trouver aucun appui auprès de la société qui, par des critiques souvent sans fondement, le poussait dans les bras des « forces obscures ». Il n'y a pas de doute que la légende des « généraux traîtres », et des « vendus à l'Allemagne » fut inventée et mise en circulation par la société russe et non pas par le peuple. Le grand-duc André Vladimirovich cite dans son *Journal*, d'après les dires du comte Benkendorf, une conversation avec des cochers de fiacres moscovites : « Tout le monde sait que nos généraux sont des traîtres, autrement nous serions depuis longtemps déjà à Berlin », disaient-ils. Et quand on leur demanda de qui ils tenaient ces affirmations, ils répondirent sans hésiter que c'étaient les « barines » (messieurs) qui parlaient de la sorte. Ainsi donc ce fut la société russe qui versa le doute dans l'âme populaire et ce fut elle qui révolutionna les masses, ne craignant pas pour arriver à ses fins de recourir bien souvent à une démagogie passablement grossière.

La dernière étape, celle qui consista à étendre la suspicion à la famille impériale, ou plus exactement à Nicolas II et à son épouse, fut atteinte d'autant plus vite que le couple impérial prêtait le flanc à bien des critiques. La personnalité de Nicolas II joua un grand rôle dans la tournure d'esprit de la société russe. « L'opinion publique avancée, disait Nabokof, l'un des leaders du parti « kadet », n'a plus de confiance en Nicolas; elle a été amenée petit à petit à cette constatation qu'il était impossible

d'être en même temps avec le tsar et avec la Russie. »

Cependant on ne peut pas dire que durant la guerre le tsar n'ait pris aucunement en considération les desiderata de l'opinion publique. Après chaque pression de la société sur la couronne, le pouvoir suprême faisait quelque concession. C'est ainsi qu'après les échecs militaires de 1915, on renvoya certains ministres, les plus impopulaires, ce qui donna l'occasion à l'impératrice d'écrire à son mari : « On éloignera de toi petit à petit toutes les personnes qui te sont dévouées et ensuite on nous éloignera nous-mêmes. »

Il est difficile de dire si on pouvait influencer Nicolas II dans un sens précis ou voulu. Rodzianko, président de la Douma d'Empire, prétendait que le tsar l'écoutait volontiers, mais il écoutait aussi et avec bien plus de plaisir un Raspoutine, quoique l'influence directe du « staretz » sur l'empereur n'ait jamais été aussi grande qu'on l'a prétendu à un moment donné. En tous cas, dans la question d'une paix séparée, Raspoutine n'a jamais pu faire dévier Nicolas de la ligne de conduite que le monarque s'était imposée dès le début des hostilités. La campagne pour une paix séparée, qui était l'œuvre des émissaires de l'Allemagne qui entouraient Raspoutine, avait pu recruter des partisans dans certains milieux politiques, industriels et financiers (2), elle n'eut aucune influence sur les hôtes de Tsarskoié-Sélo. Mais telle fut l'influence de certains politiciens dénués de scrupules et d'une presse chauvine et bassement démagogique, que dès 1916 une partie de la société russe, et le peuple après elle, crurent dur comme fer que le couple impérial ne rêvait que d'une paix séparée avec l'Allemagne, afin de sauver le régime. Mais le régime ne pouvait déjà plus être sauvé, ni par une paix séparée, ni par la continuation de la guerre. On se

(2) Dans un télégramme au roi d'Angleterre, Nicolas II émettait l'avis qu'il n'était pas impossible que les banques qui se trouvaient dans des mains allemandes travaillassent pour amener la Russie à une paix séparée.

trouvait donc dans un cercle vicieux. Une paix séparée (comme le fait très justement remarquer l'impératrice dans sa correspondance) signifiait la révolution; mais la continuation de la guerre, c'était aussi la révolution.

Celui qui eut le triste privilège de jeter le premier la suspicion sur l'impératrice et de l'accuser publiquement de traîtrise, ce fut le leader des constitutionnels-démocrates, M. Milioukof. Dans son discours à la Douma d'Empire, le 1er (14) novembre 1916, qui eut un retentissement énorme dans le pays et une influence funeste sur la marche des événements postérieurs (3), Milioukof avait rassemblé dans un faisceau impressionnant toutes les fables et les racontars qui traînaient et se colportaient dans la capitale sur l'impératrice et son entourage. La trame de son discours fut composée, d'après son propre aveu, avec la déposition d'un aventurier arrêté peu de temps auparavant, un certain Manouïlof-Manassévitch, et des bribes d'un article mensonger de la *Neue Freie Presse* (4). Mais le prestige qui entourait « le chef incontesté et éprouvé de l'opposition » était tellement grand que la société russe ne put s'imaginer que Milioukof ne faisait reposer son discours incendiaire sur aucun document sérieux et digne de foi. Aussi, bien rares furent ceux qui ne prirent pas à la lettre ces affirmations prononcées sur un ton tranchant et passionné. Certes, M. Bourtzef, qu'on ne pouvait accuser d'une tendresse excessive pour

(3) Plusieurs années après que fut prononcé ce discours, Mme Kouskova, qui fut intimement liée à la politique russe durant les dernières années du régime tsariste, faisait ressortir le caractère incendiaire des paroles de Milioukof et disait qu'à l'époque extrêmement trouble où elles furent prononcées « elles révolutionnèrent la société russe bien plus que toutes les machinations souterraines des bolchevistes ».

(4) Ajoutons qu'il semble bien que Milioukof ait été fortement influencé dans son discours par une lettre du prince Lvof, qui séjournait alors à Moscou, où la bourgeoisie et les intellectuels étaient très montés contre le gouvernement tsariste. Dans cette lettre, on pouvait lire entre autres, le passage suivant : « Les terribles et affreux soupçons, les bruits sinistres qui ont trait à la traîtrise et aux forces occultes qui travaillent au profit de l'Allemagne, se sont transformés aujourd'hui en la certitude absolue qu'une main ennemie dirige mystérieusement dans un sens déterminé la marche des affaires de l'État. »

le couple impérial et qui connaissait la valeur de l'information de M. Milioukof, avait bien dit que les paroles du chef des « kadets » étaient « un discours historique, mais construit entièrement sur le mensonge », mais on ne prêta aucune attention à son avertissement; on préférait croire l'orateur « éprouvé », à telles enseignes que, quelques mois après le discours de Milioukof, la femme de Rodzianko écrivait à la princesse Youssoupof : « On dit sur le front que l'impératrice protège tous les espions allemands et que sur son ordre les chefs des unités les laissent en liberté. » Le général Sélivatchef écrivait le 7 mars 1917 dans son journal intime : « Hier une infirmière me disait qu'on assure qu'on a trouvé à Tsarskoié-Sélo un câble téléphonique souterrain qui reliait l'appartement de l'impératrice avec Berlin. Grâce à ce câble, Guillaume connaissait tous nos secrets. » Le général Sélivatchef ne se contentait pas seulement d'inscrire dans son journal cette insanité, il la commentait encore : « C'est terrible de penser que cela peut être vrai. De quel immense sacrifice le peuple paie cette traîtrise! »

Et peut-on s'étonner que 95 membres du Soviet pétersbourgeois des députés ouvriers et soldats, en réclamant le 7 mars 1917 l'arrestation de la famille impériale, accusassent la tsarine d'avoir trahi la Russie, quand le grand-duc Cyrille Vladimirovitch, le propre cousin de l'empereur, trouvait possible de dire dans son interview « révolutionnaire » accordé à la *Petrogradskaïa Gazeta* qu'il s'était souvent demandé avec angoisse si l'impératrice n'avait pas partie liée avec Guillaume.

Ainsi donc, c'est par des paroles inconsidérées, prononcées à la légère et sans aucun fondement, qu'on sapait le peu d'autorité politique qui restait encore attaché au nom du tsar, car son prestige moral était déjà détruit par Raspoutine. Et, certes, aucune parole révolutionnaire ne pouvait faire concurrence à tous les racontars qui piétinaient dans la boue le nom du souverain. On extirpait de la

conscience des masses l'idée même d'une « monarchie sacro-sainte » ; le mot de « traîtrise », chuchoté bien avant le 1er (14) novembre 1916, reçut la sanction populaire.

## II

Engagée dans le chemin tortueux de l'opposition systématique au gouvernement tsariste, embrumée par l'idée qui devint bientôt une obsession que des traîtres étaient installés à demeure au palais de Tsarskoié-Sélo, la société russe, presque toute entière, mais surtout dans sa partie turbulente, si ce n'est agissante, fut amenée à la conviction que seul un changement de régime ou tout au moins un éloignement du souverain et de son épouse, pouvait sauver la patrie de la défaite militaire et d'une déchéance politique et économique.

Il semble que le premier qui eut la velléité, parmi ceux qui se disaient ennemis décidés du gouvernement impérial, de passer des paroles aux actes, fut le prince Lvof, président des organisations sociales et économiques urbaines et provinciales. Dès la fin de 1914, il fit déjà part à quelques-uns de ses familiers de la fâcheuse impression que lui avait donnée une conversation avec l'empereur. « Un pareil tsar, dit-il, ne peut nous mener à la victoire sur les Allemands. Alors? Un président de la République? »

Mais le prince Lvof était un slavophile, c'est-à-dire qu'il croyait à une alliance organique du tsar avec le peuple, et d'autre part il était persuadé que le peuple était guidé par une sagesse instinctive et qu'il ne voudrait jamais ternir « les traits majestueux de l'unité morale et de la concorde de la vie nationale ». En réalité, le peuple n'était que fortement impressionné par l'existence d'une « plaie » qui rongeait l'organisme national et qui empêchait « la venue de la victoire ». Dans la pensée quelque peu primitive du prince Lvof, ce sentiment populaire se

traduisait par la formule suivante : « Nous ne voulons pas être gouvernés par une Allemande. » Il fallait donc, d'après le prince Lvof, éloigner avant tout cette « Allemande », isoler l'empereur de toute influence funeste et lui présenter des revendications sous forme d'un ultimatum.

Les sentiments dont était animé le prince Lvof le rapprochèrent du général Alexéief, chef du grand Etat-major. Alexéief était aimé de l'empereur et avait toute sa confiance. Mais il était écœuré au plus haut point par les mœurs et l'état d'esprit qui régnaient dans les sphères gouvernementales et les cercles de la Cour. « Tous ces gens sont des pantins, de sinistres poupées. Je n'ai jamais pensé que la Russie pût avoir un gouvernement pareil à celui de Gorémykine », dit-il un jour à M. I. P. Demidof, l'envoyé à la Stavka des organisations des Zemstvos. Cependant, tout en étant hostile au gouvernement et à la Cour, le générale Alexéief n'avait aucune confiance dans les organisations urbaines et provinciales et guère de sympathie pour les politiciens du genre de Rodzianko, président de la Douma d'Empire, qu'il accusait de poursuivre des buts funestes à l'Etat. Si donc, malgré cela, il voulut bien, en 1916, se mettre en rapport avec le prince Lvof et prêter quelque attention à ses propositions, c'est que lui aussi tenait en suspicion l'impératrice, non pas qu'il la crût capable de trahir son pays d'adoption, mais en raison de l'influence qu'exerçait sur elle Raspoutine qu'il ne pouvait souffrir. Cette animosité d'Alexéief contre « l'ami » du couple impérial se traduisit un jour dans la scène suivante qu'a notée dans son journal le général Dénikine :

Un jour, après un dîner officiel à la Stavka, l'impératrice (5), ayant pris à part le général Alexéief, essaya de

(5) L'Impératrice venait constamment à la Stavka, au grand déplaisir des officiers du Grand Quartier Général. Elle songea même un moment à s'y installer à demeure. Cela ressort tout au moins de la déposition devant la commission d'enquête du gouvernement provisoire du mou-

le persuader qu'il n'y avait aucun mal à ce que Raspoutine vînt au Grand Quartier Général. Alexéief, l'ayant écoutée, lui répondit sèchement que si le « staretz » venait à la Stavka, il donnerait immédiatement sa démission de chef d'Etat-major général. L'impératrice, alors, coupa court à la conversation et s'en fut sans prendre congé d'Alexéief.

Mais en quoi consistait le plan du coup d'Etat qui était proposé par le prince Lvof au général Alexéief? Comment et par qui devait-il être exécuté? Pour répondre à toutes ces questions, nous n'avons que des données incomplètes et contradictoires. Selon les uns, Kérensky, par exemple, le plan consistait à faire arrêter l'impératrice, l'envoyer en exil en Crimée et exiger de l'empereur certaines réformes politiques, c'est-à-dire, probablement, son consentement à la formation d'un ministère de « confiance publique », avec le prince Lvof à sa tête. D'autres affirmaient qu'on voulait détrôner Nicolas II lui-même. Ce plan devait, semblait-il, être exécuté au mois de novembre 1916. En tout cas, c'est alors que le général Alexéief, recevant à la Stavka un émissaire de Lvof, lui dit, en arrachant jusqu'au 30 novembre les feuillets d'un calendrier accroché au mur : « Dites au prince Lvof que tout sera fait selon ses désirs. »

Les « désirs » de Lvof devaient être exécutés, d'après certains dires, par le général Krymof, qui pouvait s'appuyer sur certaines unités de l'armée. On disait aussi que le détachement de l'équipage des marins de la garde, qui formait à la Stavka la garde du corps de l'empereur, était prêt à aider les conspirateurs à détrôner Nicolas II.

Quoi qu'il en soit, le plan d'une révolution de Palais échoua avant même d'être mis à exécution, par le simple

chard Manouïlof-Manassévitch. « A deux heures du matin, Raspoutine me téléphona et me dit : « Viens immédiatement chez moi, j'ai une nouvelle à t'annoncer. » Et quand j'arrivai chez lui il me dit : « On a décidé de ne plus laisser papa seul à la Stavka. Papa a fait des bêtises, c'est pourquoi maman doit s'y rendre incessamment, et il est probable qu'elle y vivra dorénavant. »

fait que l'état de santé du général Alexéief l'obligea à se démettre de ses hautes fonctions de chef de l'Etat-major général et à aller se soigner en Crimée. Donc, le 11 novembre 1916, Alexéief quittait la Stavka et était remplacé par le général Gourko (6).

Mais était-il vraiment certain que le général Alexéief aurait exécuté les « désirs » du prince Lvof, si même il n'avait pas été obligé de quitter le Grand Quartier Général? On peut en douter. Le général Broussilof écrit dans ses mémoires :

Je n'ai jamais cru au bruit qui me parvenait d'une révolution de Palais, à cause du rôle qu'on attribuait au général Alexéief qui devait, soi-disant, arrêter Nicolas II et son épouse; connaissant le caractère d'Alexéief, j'étais persuadé qu'il n'en ferait rien.

Le général Broussilof semble avoir vu juste. Car, arrivé en Crimée, le général Alexéief ne voulut à aucun prix y recevoir le prince Lvof et ce dernier dut complètement abandonner son projet de faire une révolution de Palais en s'appuyant sur le Grand Quartier Général.

Cependant, malgré l'échec subi à la Stavka, le prince Lvof ne s'avoua pas vaincu. Il s'aboucha avec le maire de Tiflis, Khatissof, qui était *persona grata* auprès du grand-duc Nicolas, commandant en chef l'armée du Caucase, et le chargea de proposer à l'ancien généralissime des armées du tsar de prendre dans ses mains les rênes du gouvernement en faisant auparavant arrêter le couple impérial et en l'envoyant en exil. Le coup d'Etat devait être exécuté par certaines unités de la garde commandées par des grands-ducs.

(6) A ce propos, l'impératrice écrivait le 4 décembre à son époux : « N'oublie pas de défendre à Gourko de bavarder et de se mêler à la politique. Cela a nui à Nikolacha (le grand-duc Nicolas Nikolaïévitch) et à Alexéief. C'est Dieu lui-même qui a envoyé cette maladie à ce dernier pour le préserver d'un homme qui a quitté le bon chemin et qui a fait beaucoup de mal en écoutant les paroles et les écrits de gens mal intentionnés. »

La popularité de Nicolas Nikolaïévitch avant la guerre, et même au temps où il fut généralissime, était nulle ou presque. Les fautes qui furent commises par son entourage immédiat (Yanouchkévitch), aussi bien sur les champs de bataille que lors de l'occupation de la Galicie, ne pouvaient évidemment lui rallier les sympathies des spécialistes militaires et des milieux libéraux. Et cependant, presque immédiatement après qu'il fut privé du commandement suprême et envoyé au Caucase, il devint, en quelque sorte, le porte-drapeau des revendications des milieux les plus avancés de la société russe.

Un des biographes du grand-duc Nicolas (le général Danilof) affirme que ce dernier n'a jamais donné aucun semblant de prétexte aux politiciens, qui rêvaient d'un changement en haut lieu, de s'appuyer sur lui. Mais cette affirmation est à reviser. Et en tous cas si, personnellement, le grand-duc n'a jamais rien fait ouvertement pour saper le prestige du tsar, il laissa ses familiers agir en ce sens, et avant tout sa femme, la grande-duchesse Anastasie Nikolaïévna. Cette dernière, d'après ce qu'écrivait au tsar le grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch, au mois d'avril 1916, travaillait sans relâche par tous les moyens qui étaient à sa disposition, brochures, calendriers, tracts et portrait du grand-duc, répandus par centaines de milliers sur le front et à l'arrière, à faire naître et fortifier la popularité de son époux. Elle y réussit à tel point que la société et le peuple lui-même lui pardonnèrent l'abandon de la Galicie et de la Pologne.

Mais la popularité de l'ancien généralissime s'accrut encore davantage du fait que s'était l'impératrice qui avait exigé de Nicolas II sa destitution. On oubliait volontiers toutes les fautes militaires et autres commises par le grand-duc, rien que pour pouvoir opposer quelqu'un au couple impérial dont on ne voulait plus. C'est ce qui explique que son nom devint bientôt le point de ralliement de tous les mécontents, et que le prince Lvof crut

bien faire de présenter leurs desiderata à celui qui, dans la pensée de la société russe, pouvait seul prétendre, moralement tout au moins, à succéder à Nicolas II sur le trône des tsars moscovites.

Donc, Khatissof, nanti des instructions du prince Lvof, s'en fut à Tiflis et présenta au grand-duc, au cours d'une audience, les propositions de ce dernier. Nicolas Nikolaïévitch ne les écarta pas, mais fit seulement quelques objections : il se demandait si le peuple ne serait pas froissé dans ses sentiments monarchiques au cas où on obligerait par la force Nicolas II d'abdiquer. Il voulait aussi savoir quelle serait l'attitude de l'armée dans toute cette affaire. En fin de compte, il demanda à Khatissof deux jours pour réfléchir, après quoi, ayant consulté son chef d'Etat-major et son âme damnée, l'inséparable général Yanouchkévitch, il déclina l'offre de Khatissof et de Lvof sous le prétexte que l'armée était toute dévouée à l'empereur et ne désirait aucun changement dynastique.

## III

A l'encontre du prince Lvof, A. I. Goutchkof estimait qu'il était plus prudent de procéder à une révolution de Palais en dehors de la Stavka et même à l'insu de Tsarskoïé-Sélo. Son projet à lui consistait à arrêter dans ses déplacements le train impérial et à exiger de l'empereur son abdication. Mais ce plan ne pouvait être réalisé que si on pouvait rallier à la cause plusieurs régiments de la garde, de même que les unités militaires de réserve qui étaient préposées à la garde de la voie ferrée sur laquelle circulait constamment le train impérial. C'est donc à quoi A. I. Goutchkof s'appliqua dès la fin de 1916 avec l'aide du prince D. Viasemsky, qui fut tué d'une balle perdue au début de la révolution de mars 1917.

Sciemment ou non, M. Goutchkof travaillait dans l'esprit et selon les desiderata des loges maçonniques. La

franc-maçonnerie russe, qui avait fait sa réapparition officielle au début de ce siècle, avait été « liquidée » par la police en 1911 et on n'en entendit plus parler jusqu'en 1915, quand fut inaugurée à Kiev une loge à tendances purement politiques et dont firent partie un certain nombre de membres libéraux et radicaux de la Douma d'Empire, tels que Nékrassof, le prince Lvof, A. I. Goutchkof, Khatissof, Efrémof, Kérensky, Térechtchenko, etc.

A la différence de Lvof, A. I. Goutchkof s'appuyait sur une force plus décidée et plus remuante que celle sur laquelle pouvait compter le président des organisations urbaines et provinciales. Néanmoins, la préparation de son projet avançait lentement. La garnison de Pétrograd (soldats et officiers compris) était très peu sûre au point de vue dynastique. Goutchkof et ses amis pouvaient donc compter sur elle. Aussi semble-t-il qu'ils firent fausse route quand ils s'appliquèrent par tous les moyens qui étaient en leur pouvoir à faire revenir du front dans la capitale certains régiments de cavalerie de la garde. Mais les chefs de ces régiments demandèrent à l'empereur comme une grâce de ne point les déplacer et l'empereur ne consentit, en fin de compte, qu'au retour à Pétrograd de l'équipage des marins de la garde, qui prit effectivement une part active à la révolution... mais non point du tout dans le sens que Goutchkof voulait lui donner.

## IV

Il nous reste à décrire les tentatives d'une révolution de Palais qui furent esquissées par certains grands-ducs et leurs familiers, tentatives dont le grotesque ne cédait bien souvent le pas qu'à l'odieux.

Le mécontentement des grands-ducs se manifesta d'une façon précise après le meurtre de Raspoutine et

fut surtout alimenté et soutenu par des considérations personnelles et des buts égoïstes. L'exil d'un des leurs, le grand-duc Dimitri Pavlovitch, qui avait pris une part active à la fin tragique du « staretz », mit le feu aux poudres. Dans le *Journal* d'André Vladimirovitch, nous trouvons les lignes suivantes :

Le 24 décembre à 2 heures et demie, maman (la grande-duchesse Maria Pavlovna) reçut en ma présence et celle de mon frère Cyrille la visite de Rodzianko, président de la Douma l'Empire. Rodzianko était de l'avis qu'il ne pouvait pas nous aider directement dans nos démarches ayant en vue d'amener l'empereur à ne point exiler Dimitri, mais que moralement il était avec nous et que la Douma réagirait énergiquement contre cet acte du tsar.

Mais voici comment Rodzianko raconte lui-même la chose. Ce jour-là il fut invité par la grande-duchesse Maria Pavlovna à venir déjeuner chez elle. Le déjeuner, auquel prenaient part ses trois fils, Cyrille, Boris et André, se passa fort gaiement et ce n'est qu'au moment de quitter la table que le grand-duc Cyrille, s'adressant à sa mère, lui dit : « Eh bien, pourquoi ne dites-vous pas ce que vous vouliez dire? » Alors Maria Pavlovna commença à parler de la situation politique intérieure et de « l'influence funeste de l'impératrice grâce à laquelle se crée un danger pour l'empereur et toute la famille impériale ». Une situation pareille « ne pouvait se prolonger, il fallait trouver une issue, faire un geste décisif et même supprimer ». « Supprimer qui? » demanda Rodzianko. « L'Impératrice », répondit la grande-duchesse Maria Pavlovna. A cela, le président de la Douma répondit : « Permettez-moi, Altesse Impériale, de considérer que cette conversation entre nous n'a pas eu lieu. Car si vous vous adressez à moi en tant que président de la Douma d'Empire, je devrais aller trouver immédiatement l'empereur et lui faire part que la grande-du-

chesse Maria Pavlovna m'a dit qu'il fallait supprimer l'impératrice. »

Cependant les « réunions » au palais de Maria Pavlovna ne cessèrent pas pour cela. Tout au contraire elles se multiplièrent, et M. Melgounof affirme qu'il y en eut une, en particulier, au cours de laquelle il fut question de tuer l'impératrice. De son côté, M. Paléologue, qui fut un familier du salon de Maria Pavlovna, raconte dans son ouvrage *La Russie des tsars pendant la grande guerre* que les grands-ducs, dont les trois fils de Maria Pavlovna, se préparaient à cerner une nuit Tsarskoié-Sélo avec quatre régiments de la garde et à exiger du tsar qu'il abdiquât en faveur de son fils sous la régence du grand-duc Nicolas. Quant à l'impératrice, on devait l'interner dans un monastère.

De même, c'est encore M. Paléologue qui nous fait assister à un dîner qui eut lieu un jour chez la maîtresse du prince Gabriel Constantinovitch et auquel avaient pris part le grand-duc Boris, cousin de l'empereur, le prince Igor Constantinovitch, Poutilof, président du conseil de la banque Russo-Asiatique et quelques officiers de la garde. De quoi avait-on parlé durant ces agapes princières, devant les domestiques et les tziganes conviés à égayer les convives? Rien d'autres que de complot, de l'arrestation du couple impérial et des unités de l'armée sur lesquelles on pouvait compter pour procéder à un coup d'Etat.

Mais de tous ces complots princiers et bourgeois, rien ne sortit de concret ni de décisif. Ils ne firent que faciliter la tâche de ceux qui se proposaient depuis longtemps déjà, non pas de régénérer le pouvoir impérial, mais de le supprimer radicalement et définitivement par une révolution d'en bas et selon les méthodes chères au peuple russe.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

# PAUL FOUCHER ET MÉLANIE WALDOR

—

Aux environs du centenaire d'*Antony* (3 mai 1931), il n'est peut-être pas sans intérêt d'évoquer un instant la figure de Mélanie Waldor, qui fut l'inspiratrice de ce drame. Compatriote et contemporaine à quelques années près d'Élisa Mercœur, elle naissait à Nantes le 29 juin 1796, de Mathieu-Guillaume-Thérèse Villenave (1) et de Jeanne-Marianne Tasset. A 25 ans, elle épousait à Nantes, le 29 mai 1822, un lieutenant du 13e régiment d'infanterie de ligne en garnison dans la même ville, du nom de François-Joseph Waldor, né à Namur (Belgique), le 30 mars 1789 et naturalisé Français le 12 mars 1817. Je ne crois pas que ce mariage ait été commandé par un amour mutuel. Toute l'existence militaire du mari se passa dans les fonctions d'officier payeur ou d'habillement. Il ignorait avoir donné à sa femme un nom sonore, retentissant, de belle allure romantique, qui aiderait à sa renommée. Mélanie avait des ambitions littéraires; son mari, de médiocre intelligence, semble-t-il, ne demandait qu'à être bien noté et à satisfaire ses chefs, tandis que sa turbulente compagne s'émancipait chaque jour davantage. Elle s'émancipa tellement qu'Alexandre Dumas lui ayant été présenté en mai ou juin 1827, elle devenait sa maîtresse le 12 septembre de la même année (2).

(1) Villenave fut un fécond écrivain qu'on ne lit plus. On trouvera l'indication de ses œuvres avec une notice dans la *France littéraire* de Quérard (Firmin-Didot 1839), la *Littérature Française Contemporaine* (Delaroque 1859). Cf. l'excellente et utile notice de la *Biographie Universelle Michaud* et la *Nouvelle Biographie Générale* (Firmin-Didot 1866).

(2) Je n'ai pas avancé cette date sans avoir pris mes informations. Un certain nombre de lettres de Dumas père à Mélanie avaient été prêtées par

Alexandre, qui se lassera vite de cette liaison dont Mélanie au contraire gardera longtemps le souvenir brûlant, tenait déjà le sujet d'*Antony* (3) : « Un homme qui, surpris par le mari de sa maîtresse, la tuerait en disant qu'elle lui résistait, et qui mourrait sur l'échafaud à la suite de son meurtre, sauverait l'honneur de cette femme et expierait son crime. » Mais ceci est une autre histoire, alors que notre propos est de présenter Paul Foucher et Mélanie Waldor valsant sous les yeux d'Alfred de Musset.

L'an 1832 a vu paraître le premier ouvrage de Mélanie: *L'écuyer Dauberon ou l'Oratoire du Bon-Secours*, roman historique avec vignettes de Tony Johannot et de Gigoux. Sa vie littéraire et mondaine ne s'achèvera qu'avec les dernières années du Second Empire. Elle est présentée à Chateaubriand, à Lamartine; Théophile Gautier fait son portrait au crayon (4); elle a ses petites et grandes entrées chez Virginie Ancelot, écrivain comme son mari, qui s'est plu à décrire dans un livre fort curieux (5) les diverses

le fils à M. Hippolyte Parigot qui examina scrupuleusement, à la loupe, cette correspondance enflammée où parfois la décence est mise à mal. De ces notes prises sur le vif, si l'on peut ainsi parler, de ce choix judicieux de citations reliées par des commentaires pleins d'humour et parfois assaisonnés de la plus délectable ironie, naquit ce remarquable essai qui nous fait les témoins de *la Genèse d'Antony* et qui paraissait dans la *Revue de Paris* du 15 août 1898. Nous y apprenons que le 12 septembre 1827, Mélanie Waldor connut la défaite.

(3) Le rôle d'Adèle d'Hervey était tenu, comme chacun sait, par Marie Dorval. Or, personne, à ma connaissance, n'a fait remarquer la fort singulière rencontre de ces deux noms : Waldor, Dorval...

(4) Ce portrait n'est pas inscrit au catalogue que dressait Emile Bergerat des dessins et peintures de son beau-père dans *Théophile Gautier, Entretiens, Souvenirs et Correspondance* (Charpentier 1879). Mais nous avons quelques renseignements précieux donnés par M. Olivier de Gourcuff. qui publiait en 1887 dans un des numéros de la *Revue Littéraire de Nantes* (qui en compta neuf) un article bien intéressant : *l'Herbier de Mélanie Waldor*, où nous lisons : « Il nous reste une précieuse épave de cette époque lointaine, un portrait au crayon de Mélanie dans sa fleur, signé Théophile Gautier, 1830, et qui a échappé aux recherches de M. Emile Bergerat, l'iconographe du Maître. Ce dessin, d'une grâce mignarde et raffinée, décore un manuscrit de romances que le gendre de Mme Waldor vendit en 1885 à un libraire parisien. » Si les romances avaient peu de prix, que ne donnerait-on pas pour retrouver le dessin?

(5) *Un Salon de Paris*, 1824-1864, Paris, Dentu 1866. Lire aussi de la même *Les Salons de Paris*, Paris, Tardieu 1858. Au cours de ses souvenirs réunis en 1879, sous ce titre, *Trente ans de Paris* (Paris, Fayard, s. d.),

physionomies que prenait son extraordinaire salon selon les époques et la qualité de ses hôtes; elle se lie intimement avec la duchesse d'Abrantès, dont les « lundis » voient défiler « un mélange singulier de célébrités de tous les genres et de tous les régimes (6) ». Mais c'est surtout à l'Arsenal qu'on l'aperçoit et dans l'atelier d'Achille Devéria, ce « foyer du Romantisme ». Dans le salon où préside Nodier et que Ballanche, sur son déclin, comparait à un « dême d'Athènes », elle rencontre Sainte-Beuve, retrouve Alexandre Dumas, cause sans doute avec Félix Arvers, que l'assemblage heureux de quatorze vers fera passer à la postérité, prend à part la tendre et douloureuse Marceline Desbordes-Valmore pour lui faire ses confidences, bavarde avec Mme Amable Tastu, coudoie les frères Deschamps sans se douter que l'un d'eux, Antony, a du génie, aperçoit « nonchalamment étendu... un jeune homme à la chevelure flottante », Alfred de Musset, suit d'un regard attentif « un jeune homme de vingt-six ans, au teint mat, aux yeux brillants, mince et d'allures élégantes », Antoine Fontaney (7), qui rôde auprès de Marie Nodier pour laquelle il éprouve une « passion profonde », mais « chaste et contenue ». Un autre jour, elle se rencontre avec Paul Foucher, qui est

Alphonse Daudet remémore plaisamment la rivalité entre les salons voisins de Mmes Ancelot et Waldor, l'un rue Saint-Guillaume et l'autre rue du Cherche-Midi. Mme Ancelot avait « un peu lancé » Mélanie, sa cadette, Mais celle-ci, voyant grandir l'importance et la qualité des réunions de sa doyenne, rompit avec elle. « C'était entre les deux une guerre à mort. Mme Waldor avait exprès choisi le même jour et, sur les onze heures, quand on voulait s'esquiver pour sauter en face, de froids regards vous clouaient à la porte. Il fallait rester, jouer de la langue, blasonner le père Ancelot, s'exercer à de petites anecdotes scandaleuses. En face, on se rattrapait en racontant sur l'influence politique de Mme Waldor mille légendes mystérieuses. » Il est exact que le pouvoir, sous le Second Empire, lui confia des missions secrètes...

(6) C'est dans ce salon qu'elle rencontra, vers 1835, Camille de Cavour. Ils s'aimèrent. Ce fut bref, mais une longue amitié amoureuse succéda à cette liaison assez enveloppée de mystère.

(7) Le *Journal Intime* d'Antoine Fontaney publié par M. René Jazinski dans la « Bibliothèque Romantique », nous montre Mme Waldor en octobre 1831 à la première représentation de *Charles VII*, en robe rouge, effrayante (*sic*), à côté des Devéria. Une autre fois, à l'Arsenal, Mme Waldor « met un sujet sur la gorge de Tony Johannot; le pauvre Tony sort

le beau-frère de l'écrivain le plus célèbre de la nouvelle génération et, pour cela, un peu mélancolique, un peu désabusé, sans toutefois nourrir contre Victor aucune jalousie. C'était l'époque des « valses enivrantes » dans les bras des jeunes hommes, dit Champfleury (8). Paul Foucher, très myope, très crépu, très bizarre, était de ces valseurs. « Point de réunion où l'on danse, où l'on chante, où l'on dise des vers, dans laquelle n'émerge de quelque groupe cette fine tête aux cheveux bouclés, tête d'adolescent, presque d'enfant, modelée en un médaillon charmant par David d'Angers (9). » Comme il était le proche parent d'un homme illustre, on le remarquait tout particulièrement. Tandis que Champfleury le présente comme « un beau jeune homme », le croquis à la sépia de Tony Johannot dans *Les Vignettes* en fait un personnage plutôt assez laid. Mais il n'était point de femme spirituelle ou jolie à qui il ne fît la cour. Et c'est ainsi que Mélanie fut dans l'enchantement de valser avec lui. Ce serait pour la postérité un tour de valse sans importance si Alfred de Musset ne s'était chargé de décrire cette « danse inoubliable » en des vers terribles qui firent scandale à l'époque, cependant que les cénacles s'en égayaient. Où vit-il ce spectacle? Dans l'atelier d'Achille Devéria.

Cet atelier se trouvait dans un pavillon à deux entrées situé 81, rue Notre-Dame-des-Champs et 66, rue de l'Ouest et, par conséquent, voisin du 90 de la rue de Vaugirard, où demeurait le jeune ménage Hugo. La rue de l'Ouest voyait arriver chaque dimanche les Jeune-France, c'est-à-dire à peu près la clientèle de l'Arsenal : Louis

de la lutte tout en sueur ». Fontaney arrive à l'Arsenal : « On avait commencé à dîner, les huîtres étaient mangées » et tout à coup éclate — sans que Fontaney nous en apprenne le motif — « un rire inextinguible à l'occasion de Mme Waldor ». Le 20 décembre 1831, il note : « Fouinet toujours décroché (*sic*), Drouineau, autre Djinn. Gigoux à la belle barbe rousse. Mme Waldor dansant avec la barbe et Fouinet successivement ». Un autre soir « Mme Waldor a dansé le galop ».

(8) *Les Vignettes romantiques*, Paris, Dentu, 1883.

(9) Voir le portrait charmant de Paul Foucher dans *Médaillons Romantiques* par André Pavie, Paris, Emile Paul, 1909.

Boulanger, Paul de Musset, l'orientaliste Ernest Fouinet, Antoine Fontaney, la « bonne et aimable » Mme Amable Tastu, Alfred Tattet, David d'Angers, Gustave Drouineau, Alfred de Vigny, Anaïs Ségalas, Paul Foucher, Eugène Devéria, Mme Waldor, Eugène Delacroix, etc...

§

Esquissons maintenant la curieuse histoire de ce poème dont *l'original qui n'avait pas de titre* comprenait six strophes de quatre vers se composant d'alexandrins et d'octosyllabes, mêlés un peu au hasard. Deux ans avant la mort de leur auteur en paraissait, dans *Figaro* du 4 novembre 1855, un texte incomplet sous ce titre : *Vers à une Muse,* et avec ce « chapeau » de M. Victor Cochinat :

Nous avons retrouvé au fond de notre tiroir une pièce de vers qui est devenue presque une actualité (*sic*) (1). Elle a été inspirée à M. Alfred de Musset par une de nos Muses qu'il voyait valser :

*Quand Madame W... à son danseur s'accroche.*

Et M. Victor Cochinat, qui a eu la délicatesse de ne pas dévoiler les personnages, ne trouve rien de mieux, pour terminer, que ceci :

Après ces vers, il ne nous reste qu'à tirer notre chapeau (encore un!) au poète.

En 1866, dans le *Parnasse Satyrique du XIX$^e$ siècle* qu'éditait à Bruxelles Poulet-Malassis, on en lisait une version encore amputée. Puis *La Curiosité littéraire et bibliographique* (Paris, Isidore Liseux, 1880) croyait donner le « morceau complet tel qu'il a été copié, nous assure-t-on, sur l'autographe du poète qui était en la possession d'un critique célèbre et qu'un héritier littéraire

(10) A la question que je lui posais de savoir à la suite de quelles circonstances ce poème pouvait « presque » redevenir une actualité, M. Léon Treich m'a gentiment répondu : « Je ne vois guère d'explication valable pour la petite énigme que vous me proposez ».

de ce dernier conserve encadré sous verre dans son cabinet ». (Sainte-Beuve et son dernier secrétaire et exécuteur testamentaire, Jules Troubat.) La pièce, qui portait un titre assez heureux, *Une valseuse dans le cénacle romantique,* était signée Vidocq.

La rédaction, pleine de scrupules, n'avait pas inséré les deux noms propres.

Quoique le danseur et la valseuse romantiques, mis en scène sous des couleurs si ridicules, soient morts tous deux, nous avons jugé convenable de supprimer leurs noms, que le lecteur rétablira, si bon lui semble.

Mais le fâcheux était que la note doutait que les vers fussent d'Alfred de Musset. Ce qui remua fort la bile de Jules Troubat et l'incita à riposter aussitôt dans le même organe.

La *Gazette Anecdotique* du 15 septembre 1880 (Paris, librairie des Bibliophiles) reproduisait intégralement le poème et l'avant-propos parus dans la *Curiosité*... en ajoutant « Sainte-Beuve » à « critique célèbre » et maintenant derechef la signature Vidocq. Toutefois le titre était modifié : *Vers oubliés de Musset.* Et le rédacteur de la *Gazette* donnait des extraits de la réponse de Troubat :

Je suis tombé des nues, je vous l'avoue, quand j'ai lu le doute (*sic*) émis par vous à propos de ces vers de Musset... C'est la première fois que j'entends contester leur origine. Toute une génération a su cette pièce de vers par cœur... Sainte-Beuve les récitait de mémoire. Mme Colet également, M. Noël Parfait relisait un jour ces vers devant moi chez Michel-Lévy. Demandez-le à Paul de Saint-Victor et à tous ceux qui ont reçu la tradition directe, si ces vers sont de Musset! La copie de ces vers que j'ai fait encadrer peut être ((11) de la main d'un

(11) Ce « peut être » est très embarrassant. Troubat n'ose affirmer. Plus loin il dira que le document est « peut-être de la main d'Alfred Tattet ». Evidemment le dernier secrétaire de Sainte-Beuve tenait tout cela de son patron, mais en 1880 il n'avait plus sans doute des souvenirs précis. Il en est de même pour la question des uates; ni Régnier, ni Troubat n'en assignent aux événements et faits qu'ils relatent. Ainsi la tâche de l'exégète devient bien compliquée.

autre : mais à coup sûr, ils sont d'Alfred de Musset. Sainte-Beuve dont on ne contestera pas l'écriture avait écrit entre parenthèses (*Alfred de Musset*) à côté de la signature *Vidocq* qu'avait adoptée Musset pour ces vers célèbres. Et enfin, comme l'écriture est presque illisible, Sainte-Beuve avait pris la peine de les transcrire à côté. J'ai fait encadrer le tout et je le conserve précieusement, en effet, dans mon cabinet.

Mais il arriva que la rédaction de la *Gazette* fut informée que la version donnée par elle, conforme à celle que détenait Troubat, « était au moins incomplète et qu'en plus l'original de cette curieuse pièce de vers, écrite de la main même de son auteur », appartenait à M. Régnier, « ancien éminent sociétaire de la Comédie-Française ».

Sur l'invitation de la *Gazette,* Régnier adressait à son directeur une copie complète avec ce billet qui paraissaient dans le numéro du 15 septembre 1881 :

Cette pièce, tout entière écrite de la main de Musset, m'a été donnée par lui. C'est chez notre ami commun Achille Devéria qu'elle lui fut inspirée par un tour de valse des deux héros, Paul Foucher et Mme W... La pièce n'a jamais été, je crois, imprimée de son vivant (12) et, dans tous les cas n'a pu l'être sans son consentement. Paul Foucher était son ami, et quoique celui-ci connût ces vers, — nous en avons parlé et ri ensemble, — il n'aurait pas voulu leur donner une publicité qui peut-être l'aurait blessé. [Et l'outragée?] La pièce n'a pas de titre. *Une valseuse dans le cénacle romantique* et la signature *Vidocq* me paraissent des choses indignes du goût de Musset.

C'est ce texte que nous reproduisons ici (13).

*Quand Madame Waldor à Paul Foucher s'accroche* (14)
*Montrant le tartre de ses dents,*

(12) Régnier ignorait donc l'insertion dans *Figaro?*

(13) La quatrième strophe est celle qui manquait. Le même texte a été donné par M. Maurice Allem dans *Œuvres complémentaires d'Alfred de Musset* (*Mercure de France,* 1910).

(14) On lit dans *Trente ans de Paris* par Alphonse Daudet : « Alfred de Musset, dans un jour de cruelle humeur, a fait sur elle des vers ter-

*Et dans la valse en feu, comme l'huître à la roche,*
*S'incruste à ses muscles ardents;*

*Quand de ses longs cheveux flagellant sa pommette,*
*De son épine osseuse elle crispe les nœuds,*
*Coudoyant les valseurs ainsi qu'une comète*
*Heurte les astres dans les cieux;*

*Quand, d'un sourire affreux glaçant la contredanse,*
*Suspendue au collet du hanneton têtu*
*Comme un squelette à la potence,*
*Elle agite son corps pointu;*

*Quand la molle sueur qui de son sein ruisselle*
*Comme l'huile d'un vieux quinquet,*
*Sur ses pieds avachis tombant de son aisselle*
*Fait des dessins sur le parquet;*

*Et quand, brisée enfin par la valse rapide,*
*Nonchalante et fermant les yeux,*
*Elle laisse flotter sa mamelle livide*
*Et darde un regard fauve au Werther pustuleux,*

*Alors le ciel pâlit, la chouette siffle et crie,*
*Les morts dans leurs tombeaux se retournent d'horreur,*
*La lune disparaît, la rivière charrie*
*Et Drouineau devient rêveur.*

La *Gazette Anecdotique* du 15 octobre 1881 insérait une longue et importante réponse de Troubat à Régnier. Je vais tâcher de la résumer. Pour lui, Troubat, la signature Vidocq n'est pas indigne du goût de Musset. Sainte-Beuve l'a reproduite « au bas des vers copiés par lui et que j'ai fait encadrer en regard de l'original ». Sur cet « original » il s'explique :

Rien ne prouve, en effet, comme je l'ai déjà dit, que ce document soit de la main même de Musset; il est *peut-être de la main d'Alfred Tattet.* L'écriture est presque illisible et c'est pour cela que Sainte-Beuve avait pris la peine de transcrire ces vers.

ribles et superbes, mélange pimenté d'Arétin et de Juvénal, qui porteront à défaut de mieux le nom de la Muse à la postérité sur les ailes des publications clandestines. Qu'avait fait Mme Waldor à l'enfant terrible? »

Notez bien que Troubat ne conteste pas que le véritable original n'appartienne à Régnier, puisqu'il consent à écrire ce passage que je souligne :

*Je me réjouis pour mon compte de la nouvelle strophe ajoutée par l'auteur en faisant hommage de ses vers à l'éminent sociétaire de la Comédie-Française aujourd'hui en retraite. Alfred de Musset crachait parfois des perles en riant... Il a oublié cette fois l'ancienne signature de Vidocq. Nous y avons peu perdu, mais gagné quatre vers qu'il eût été dommage de perdre.*

Quatre vers! Le quatrain féroce qui manquait avant l'entrée en scène de Régnier.

Mais où et quand Sainte-Beuve a-t-il fait cette copie à laquelle manquait le fameux quatrain? Est-ce séance tenante chez Devéria que Musset écrivit ses vers, ou ce fut-il à tête reposée? Toutes les suppositions sont autorisées, et il faut se résoudre à imaginer une scène dans ce genre : *Vidocq* lit sa satire devant Sainte-Beuve, Alfred Tattet et d'autres personnages qu'il nous faut nous résigner à ignorer toujours. Joseph Delorme, qui n'est pas le moins enthousiaste, demande sur-le-champ une copie du poème. Ce à quoi se prête Alfred de Musset, qui griffonne avec une telle précipitation que l'autre Alfred lui arrache la plume et achève la copie, mais en sautant la strophe la plus cruelle... Et l'auteur de *Volupté* transcrit ensuite le poème...

En résumé, de ces trois manuscrits, un seul est véritablement original et autographe : celui que possédait Régnier, et c'est le seul qui nous intéresse.

II

C'est entre les années 1833 et 1836 que l'on peut situer la réunion chez Achille Devéria, où Alfred de Musset, costumé en page, se délectant à voir valser avec extravagance l'archer Paul Foucher et Mélanie Waldor, con-

çut ou improvisa ces vers que Louise Colet déclamait avec de si malsaines délices! J'entends une question : où est l'original? Avant d'y répondre, je dirai que M. Charavay m'a fait obligeamment savoir qu'il n'avait jamais eu l'original entre les mains, mais qu'il en avait vendu une transcription faite par Alexandre Dumas fils, *qui était précisément le gendre de Régnier*. M. Hippolyte Parigot, qui a beaucoup écrit sur les deux Dumas, ne connaissait pas les vers, mais se rappelait vaguement avoir entendu l'auteur de *Francillon* lui en parler. Mme Alexandre Dumas fils, à qui en avait été présentée une copie, s'est souvenue aussitôt que son père lui récitait souvent ces vers-là de mémoire. Et voici l'autre fruit de mes recherches personnelles : le véritable autographe n'est ni à la Comédie-Française ni à la Bibliothèque Nationale, ni à celle de l'Institut, ni à Chantilly, ni partout ailleurs où il pourrait être catalogué. Il est à peu près certain que Dumas fils l'aura donné à un ami ou à un amateur d'autographes. Le remords de posséder ce document inestimable aura pour effet d'inciter son détenteur passager à le restituer immédiatement à la Maison de Molière et de Musset.

Tout de même, ce poème outrageait odieusement une femme sans défense. Ces sanglantes invectives, où Paul, Alfred, Régnier et même Troubat ne voyaient qu'une plaisanterie, méritaient une réponse de la même plume et de la même encre. Qu'en pensa la victime? Seules des lettres à Marceline nous éclaireraient. Il est possible qu'elles aient été brûlées. Et le mari, car il y avait un mari... Depuis sa promotion à quatre galons, le 18 mai 1833, Waldor était passé au 14e régiment d'infanterie de ligne à La Rochelle (15), en qualité de major chargé de la comptabilité et de l'habillement. A-t-il connu l'insulte infligée à celle qui, malgré ses fautes, restait sa femme et la mère de leur enfant? Il n'est pas douteux

(15) En 1836 son régiment était à Tours, en 1837 à Phalsbourg et en 1839 à Paris.

que, dès avant la révélation de *Figaro,* des copies clandestines du poème devaient circuler dans le monde des lettres, peu charitable de nature, et il apparaît comme fort possible et même fort probable que l'une d'elles ait été envoyée au commandant Waldor, qui, bien qu'officier non combattant, portait cependant une épée...

Quant à Gustave Drouineau, il y avait, pour que Musset le citât à la fin du poème, de secrètes raisons que nous continuerons d'ignorer. Je n'aurai pas la mauvaise grâce de parler plus avant sur cet auteur, dont les petits-neveux ont confié des papiers inédits au parfait homme de lettres et comédien fameux qu'est M. Jules Truffier. D'où cette vivante étude sous cet aimable titre : *Un Romantique libre, Gustave Drouineau,* que publiait le *Mercure* dans son numéro du 1er décembre 1930. Et comme on se retrouve! En des temps très anciens, le comédien Régnier eut Truffier pour élève...

ÉDOUARD BEAUFILS.

# LES
# FOURRIERS DE LÉNINE[1]

—

Dès ses premiers pas dans la capitale, Liapounof fut frappé par les transformations qui avaient bouleversé les aspects de la ville. Partout régnait, foisonnant et obsédant, le drapeau rouge, arboré à toutes les fenêtres, pavoisant les frontons, les perrons, les dômes, éclaboussant tous les édifices de ses notes sanglantes. Une foule innombrable encombrait les artères, comblant trottoirs et chaussées, agitée de remous, de chocs, d'ondulations, gonflée de bouillonnements, tordue de courants et de contre-courants, en un flux intarissable et perpétuel. Partout, à tous les carrefours, à tous les angles des rues, se tenaient des meetings où, malgré le froid, des milliers d'auditeurs écoutaient bouche bée des orateurs improvisés. L'œil avait peine à distinguer dans cette masse compacte et mouvante l'apparence particulière des individus qui la composaient. Quand, s'arrachant à la vision hypnotisante de l'ensemble, il se fixait plus précisément sur un groupe, un être, un visage, il discernait des faces barbues et extatiques de moujiks, des trognes violentes et minables d'ouvriers, des élégances râpées de petits bourgeois, des robes de popes, des accoutrements multicolores de paysannes, d'employées, de servantes, de filles publiques, des peaux de mouton, des fourrures, des bonnets, des casquettes, tout cela tacheté d'une multitude de petits points rouges qui étaient autant de nœuds,

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 800.

de rubans, de cocardes, de brassards, fleurs ardentes de la révolution.

Aucune police. Tout ce qui était police avait été massacré, arrêté ou s'était prudemment évanoui. Elle était remplacée fort imparfaitement par une « milice de ville », composée pour la plus grande part d'étudiants qui, dans leur uniforme universitaire noir à pattes bleues et portant un brassard avec les lettres GM peintes en rouge sur fond blanc, s'essayaient à maintenir un ordre relatif dans la circulation ou pénétraient dans les maisons pour en arracher quelque tchinovnik d'ancien régime, qu'ils conduisaient tout flageolant et revolver sur la tempe au prochain poste, au milieu des huées ou des lazzis de la populace.

Mais l'élément qui dominait dans cette foule immense, c'étaient les soldats. Toute la garnison de Pétrograd et des environs s'était répandue turbulemment dans les rues, braillant, sacrant, invectivant le tsar, la tsarine, le général Khabalof, gesticulant, menaçant, zigzaguant, titubant. On avait peine à y reconnaître, tant ils étaient désordonnément mélangés, les hommes des diverses unités, Préobrajenskis, Pavlostsis, Siméonovtsis, Ismaïlovtsis, Volyntsis, et où seuls les cosaques, que l'on était quelque peu surpris de voir sans leurs chevaux, mettaient la note spéciale de leurs papakhas. La plupart de ces soldats errants n'avaient pas d'armes, promeneurs en débauche, stupides manifestants comme les civils; ceux qui en avaient portaient négligemment leur fusil en bandoulière, un oripeau rouge piqué à la baïonnette. Des officiers même étaient mêlés à ce grossier carnaval, sans épée, sans épaulettes, sans galons, mais exagérément chamarrés de rouge. Il y avait aussi une quantité invraisemblable de marins. Tout Cronstadt paraissait s'être déversé dans la capitale. On apercevait un peu partout leurs petits bérets blancs flottant dans le grand grouille-

ment terne. C'étaient d'ailleurs ceux qui faisaient le plus de tapage et qui étaient le plus saouls. On disait qu'ils avaient tué une partie de leurs officiers. Aussi les considérait-on avec un certain respect.

Cet ahurissant spectacle était plus pénible encore à contempler qu'il n'était répugnant. Liapounof n'en revenait pas. Arriver du front, où un ordre relatif régnait toujours et où le sursaut patriotique des premiers jours de la révolution durait encore, pour tomber dans ce désordre et cet avilissement de Pétrograd! L'impression était saisissante, presque effrayante.

— Ah! te voilà! s'écria Kornilof en apercevant son aide de camp. Quel rapport as-tu à me faire sur l'état de la ville?

Liapounof donna le détail de sa promenade et formula ses impressions.

— C'est de l'anarchie! grommelait le général, de la pure anarchie!...

Dans le bureau du gouverneur se trouvait son ami, le général Krymof, commandant la division de cavalerie de l'Oussouri, que le ministre de la Guerre Goutchkof avait fait venir pour lui offrir un poste élevé auprès du gouvernement. Peu sensible à ce choix flatteur, Krymof avait refusé :

— Rien à faire à Pétrograd, expliquait-il. Ces gens-là ont tous trop peur du Soviet, de la canaille et de la soldatesque de la capitale. Je leur ai proposé de nettoyer Pétrograd en deux jours, avec une seule division... non sans effusion de sang, naturellement... Ah! mon ami, quel scandale! Goutchkof lui-même s'effarait; Lvof levait les bras au ciel... Quant à Kérensky : « Vous n'y pensez pas! Ce serait abominable! » Tant pis pour eux. Ils verront ce que leur coûtera leur faux humanitarisme. Demain, mon cher, je repars : l'important est de ne pas perdre contact avec les troupes du front. Jusqu'à présent

ma division est dans un ordre parfait; j'espère fermement la maintenir dans cet état.

— Je préférerais aussi retourner à mon corps d'armée, fit Kornilof; car ici, c'est bien vrai, l'atmosphère est irrespirable pour des soldats comme nous. Mais je ne puis me dérober au devoir qui m'incombe. Je viens d'avoir une conférence avec Goutchkof. Le gouvernement voit le danger; seulement il ne se sent pas assez fort pour le conjurer. C'est justement pour cela qu'il m'a appelé. Je suis, selon lui, un des rares généraux capables, par leur seul ascendant et sans recourir aux moyens violents, d'en imposer à la garnison de Pétrograd et de restaurer l'ordre dans la capitale.

— Tu ne réussiras pas, Lavre Georgiévitch... Ma méthode seule est bonne, disait Krymof. Je leur ai parlé d'une division... Une division suffirait aujourd'hui... Mais demain?... Vont-ils attendre que la situation soit devenue tout à fait impossible, et, dans deux ou trois mois, faudra-t-il trois ou quatre corps du front pour prendre Pétrograd d'assaut?...

— Si d'ici là l'armée du front n'est pas elle-même contaminée! bourdonna Kornilof.

Le péril toutefois n'était pas imminent. On était animé, au gouvernement, des meilleures intentions. Goutchkof s'efforçait de rénover le haut commandement. Il avait dû céder, il est vrai, sur la question du grand-duc Nicolas, qui, nommé, le 15 mars, généralissime par le tsar, avait été destitué quelques jours plus tard par le Gouvernement provisoire, aucun membre de la famille Romanof ne pouvant plus désormais occuper de poste officiel. Mais il avait été remplacé, aussi heureusement que possible, par le général Alexéief, auquel on avait adjoint, comme chef d'Etat-major, l'excellent général Denikine, commandant antérieurement le VIII[e] corps sur le front roumain. Goutchkof avait en vue toute une série de muta-

tions ou de destitutions de généraux, mesures des plus louables en principe, destinées qu'elles étaient à relever le moral ainsi que la force combative de l'armée, et dont la principale était le remplacement du général Ewert, sur le front Ouest, par le général Gourko.

— Avec Alexéief et Denikine au Grand Quartier, Rousky, Gourko, Broussilof sur les fronts, et moi ici, disait Kornilof, il est permis d'envisager l'avenir avec une certaine confiance.

Seulement, dans toutes ces décisions ou projets du nouveau gouvernement, il n'était, bien entendu, pas question de toucher à la garnison sacro-sainte de Pétrograd.

On s'occupait en revanche de régler la situation de l'ex-tsar et de l'ex-impératrice. Nicolas II se trouvait à la Stavka, où il s'était rendu de Pskof, après son abdication, pour prendre congé de son ancien Etat-major. Quatre députés de la Douma reçurent le mandat de partir pour Mohilef, d'arrêter l'empereur déchu et de le ramener à Tsarskoïé-Sélo. En même temps, le général Kornilof se voyait chargé de la mission d'aller à Tsarskoïé procéder à l'arrestation d'Alexandra Féodorovna et d'organiser le régime de détention des ci-devant souverains dans le palais Alexandre.

Accompagné de Liapounof, le général se rendit donc à Tsarskoïé. Il avait donné rendez-vous à la gare au colonel Kobylinsky, désigné par lui pour prendre le commandement de la garnison de Tsarskoïé-Sélo. Le capitaine Kotzebue, déjà sur les lieux, devait être nommé commandant du Palais, sous les ordres de Kobylinsky, à la place de l'ancien commandant, le général Grotten, arrêté depuis plusieurs jours, transféré à Pétrograd et incarcéré à la forteresse.

Dans le vestibule du bâtiment, le général et ses compagnons furent reçus par le comte de Benckendorff, grand-maréchal de la Cour, en uniforme d'aide de camp général.

Les deux hommes se saluèrent sans se tendre la main.

— Monsieur, dit Kornilof, je vous prierai de vouloir bien prévenir Alexandra Féodorovna que le général Kornilof, gouverneur militaire de Pétrograd, désire la voir pour lui communiquer une décision du Gouvernement provisoire.

— Sa Majesté l'Impératrice? fit Benckendorff d'une voix étranglée.

— Oui, monsieur : l'ex-impératrice.

— Bien, monsieur le général.

— Je vous demanderai aussi de faire savoir à toutes les personnes habitant le palais qu'elles aient à se réunir dans cette pièce pour recevoir mes instructions.

— Bien, monsieur le général.

Le grand-maréchal envoya aussitôt un valet de pied transmettre cet ordre, tandis que lui-même allait prévenir l'impératrice. Quelques instants plus tard il revenait en annonçant que Sa Majesté daignait donner audience à Son Excellence le général Kornilof.

On franchit des portes, on traversa des salles, on foula des tapis, sous la conduite du grand-maréchal, puis le groupe fut introduit dans le salon privé de l'impératrice, dont l'ornement principal était le magnifique gobelin donné par la France, représentant la reine Marie-Antoinette et ses enfants.

Cinq minutes s'écoulèrent. Puis une porte s'ouvrit et la tsarine parut, suivie de son secrétaire des commandements, le comte Apraxine. Elle était vêtue d'une robe de tulle noir, portant peut-être le deuil de Raspoutine, à moins que ce ne fût celui de l'Empire, avec une coiffe d'infirmière sur les cheveux. Elle avait les yeux fiévreux, le teint très pâle, le visage ravagé.

Tout le monde s'inclina.

— J'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté Son

Excellence le général Kornilof, prononça avec une solennité un peu ridicule le comte de Benckendorff.

Alexandra Féodorovna fit quelques pas chancelants, tendit une main blanche, diaphane.

— Je suis heureuse, bégaya-t-elle en faisant effort pour montrer une dignité de souveraine, je suis heureuse de voir devant moi l'illustre général Kornilof... le héros de tant de combats... l'une des plus pures gloires de notre vaillante armée...

Kornilof s'inclina de nouveau, prit la main qui lui était tendue, mais ne la baisa pas.

— Je viens, Madame, dit-il, remplir auprès de vous une mission dont j'ai été chargé par le Gouvernement.

A ces mots, un spasme de colère crispa les traits de l'impératrice.

— Quel gouvernement? grinça-t-elle. La horde de révolutionnaires qui, à la faveur de l'émeute et de la trahison, se sont emparés momentanément du pouvoir?... Je regrette de voir le général Kornilof se faire le mandataire de ces gens-là!... Enfin, je préfère que ce soit vous qui vous présentiez ici, plutôt que cet horrible Goutchkof ou cet abominable Kérensky...

— Madame, interrompit sévèrement Kornilof, je ne permettrai pas que vous vous exprimiez en pareils termes à l'égard d'un gouvernement qui est aujourd'hui le gouvernement légal du pays. Messieurs Goutchkof et Kérensky font partie de ce gouvernement, l'un comme ministre de la Guerre, l'autre en qualité de ministre de la Justice. Vous leur devez respect et obéissance, comme moi-même.

Alexandra Féodorovna se mordit les lèvres, puis jeta :

— Seriez-vous républicain?

— Je suis Russe, répondit simplement Kornilof.

Un instant de gêne flotta. L'impératrice reprit sourdement :

— Soit. Accomplissez votre mission, monsieur.

— Je vais vous donner lecture de la résolution qui a été prise par le Gouvernement à votre sujet et à celui du colonel Romanof.

— Vous dites?... le colonel Romanof... Qui appelez-vous le colonel Romanof?

— L'ex-tsar.

L'impératrice se contint.

— Je vous écoute.

Le général déplia un papier et commença à lire :

— « *1. Que le ci-devant empereur Nicolas II et sa femme...* »

— « Sa femme! » murmura scandalisée Alexandra Féodorovna, tandis que le grand-maréchal de la Cour ne pouvait retenir une exclamation indignée.

« *...et sa femme,* poursuivit imperturbablement Kornilof, *soient privés de leur liberté et que le premier soit conduit à Tsarskoïé-Sélo; 2. Que les députés Boublikof, Verchinine, Gribounine et Kalinine soient délégués à Mohilef pour demander au général Alexéief de mettre à leur disposition une garde devant servir d'escorte au ci-devant empereur; 3. Que les membres de la Douma délégués à Mohilef pour ramener le ci-devant empereur à Tsarskoïé-Sélo rendent compte par écrit de la mission à eux confiée; et 4. Que cet ordre soit publié partout.* »

Un long silence régna. Un frémissement faisait palpiter les narines de l'impératrice. Le comte de Benckendorff battait nerveusement les décorations de son uniforme.

— Vous aurez désormais affaire, Madame, reprit le général Kornilof, à deux des oficiers qui m'accompagnent. Permettez-moi de vous les présenter. Le colonel Kobylinsky, le nouveau commandant de la ville de Tsarskoïé-Sélo; le capitaine de cavalerie Kotzebue, nommé commandant du Palais. Vous aurez à vous conformer à leurs ordres.

Les deux officiers portèrent la main à leur casquette et se figèrent dans une immobilité de statues.

Liapounof contemplait cette scène avec un étrange sentiment de malaise. C'était la première fois qu'il se trouvait en présence de celle qui, huit jours auparavant, était encore l'Impératrice de toutes les Russies. Il avait souvent ambitionné jadis la faveur de lui être présenté, à l'occasion de quelque cérémonie militaire, et d'être admis à l'honneur insigne de lui baiser la main. Mais ce vœu ne s'était pas réalisé. Il n'avait même pu la voir, fût-ce de loin, au Grand Quartier, du temps du grand-duc Nicolas, pendant la première année de la guerre, car elle n'accompagnait jamais le tsar lors des rares visites de celui-ci à la Stavka. D'ailleurs, humble lieutenant à l'époque, comment eût-il pu considérer son désir de l'approcher autrement que comme un rêve, un rêve inaccessible? Et maintenant voilà qu'il était là devant elle, dans son palais, dans son salon particulier, à la tenir sous son regard... qu'il était son égal, son supérieur même, puisqu'il était le collaborateur immédiat de celui dont elle était la prisonnière... Quel renversement du sort! quelle ironie du destin!...

Mais ces réflexions avaient eu à peine le temps de traverser son esprit qu'il tressaillit. Le général Kornilof le présentait à son tour :

— Le lieutenant-colonel Liapounof, mon aide de camp.

A l'ouïe de ce nom, Alexandra Féodorovna sursauta :

— Liapounof!... Etiez-vous capitaine il y a trois mois?

— Oui, Madame.

— Alors c'est vous... c'est bien vous qui avez participé... Oh! horrible! horrible!... Saint Grigory, protège-moi!...

Elle recula comme devant une vision tragique, agita follement les mains, traça en l'air un signe de croix, poussa un cri de bête et se fût peut-être écroulée, si le

comte Apraxine, qui se trouvait à quelques pas derrière elle, ne s'était élancé pour la soutenir.

Kornilof comprit-il ce qui s'était passé et voulut-il mettre un terme à ce pénible incident? Quoi qu'il en fût, il ordonna brusquement :

— Et maintenant, messieurs, retirez-vous. J'ai encore quelques mots à dire en particulier à l'ex-impératrice. Veuillez nous laisser.

— Dois-je sortir aussi? demanda le comte de Benckendorff.

— Oui, monsieur... et ce monsieur également, ajouta-t-il en désignant Apraxine. Colonel Kobylinsky, mettez-vous en faction de l'autre côté de la porte.

Demeuré seul avec l'impératrice, Kornilof se découvrit et, la casquette à la main, prononça d'une voix adoucie :

— Excusez-moi, Madame, d'avoir dû accomplir mon devoir dans les douloureuses circonstances où vous vous trouvez. Je sais que vos enfants sont malades... de la rougeole, je crois...

— De la rougeole.

— Sont-ils tous atteints?

— Oui, tous, mes quatre filles et le Tsarévitch... je veux dire Alexis Nicolaïévitch.

— Ne manquent-ils de rien comme soins médicaux?

— De rien. Les docteurs Botkine et Dérévenko sont au palais.

— Avez-vous quelque chose à me demander?

— Des nouvelles de l'Empereur. Depuis plus d'une semaine je ne sais rien de lui, puisque toute correspondance entre nous est interdite.

— Le colonel Romanof a été arrêté ce matin à Mohilef. Il sera ici demain.

— Je vais donc le revoir! s'écria Alexandra Féodorovna très émue.

— Oui, Madame. Votre mari sera prisonnier ici comme

vous; mais aucune entrave ne sera mise à votre vie de famille. Les personnes de votre entourage qui accepteront de partager votre captivité seront en outre autorisées à demeurer auprès de vous. Le Gouvernement ne veut être ni votre persécuteur, ni votre bourreau. C'est même pour assurer votre protection qu'il a cru devoir procéder à votre double arrestation. La populace, Madame, est en effet terriblement déchaînée contre vous. Elle réclame votre incarcération à la forteresse, votre mise en jugement, que sais-je encore?... C'est pour vous soustraire à ses fureurs possibles que le Gouvernement a pris cette mesure à la fois généreuse et sage, qui, en donnant partiellement satisfaction à l'opinion publique, vous mettra en même temps à l'abri de représailles brutales dont vous auriez beaucoup plus à souffrir et qui pourraient être sanglantes. Je puis vous dire au surplus que le Gouvernement ne s'opposera pas à votre départ pour l'étranger. Notre ministre des Affaires Etrangères, M. Milioukof, a même pris déjà l'initiative d'une démarche auprès de l'ambassadeur de Grande-Bretagne, en vue de votre transfert en Angleterre. Si, ce qui ne fait aucun doute, le roi George consent à vous accorder son hospitalité, votre voyage pour la côte Mourmane pourra s'effectuer dès que vos enfants seront rétablis. On prendra soin d'obtenir de l'Allemagne, par l'intermédiaire d'un pays neutre, que le croiseur anglais qui viendra vous chercher à Port-Romanof soit garanti contre tout risque de torpillage par les sous-marins. Le Gouvernement est enfin disposé à vous allouer une pension largement suffisante pour permettre à l'ancien souverain de la Russie et à sa famille de vivre dignement en exil. Voilà, Madame, ce dont je tenais à vous faire part, tant pour vous rassurer sur votre sort que pour atténuer ce que pouvait avoir de rigoureux l'ordre que j'étais chargé d'exécuter. Si, durant votre détention, vous avez quelque requête à m'adresser, quelque plainte légitime à formuler, vous n'aurez qu'à me

la faire parvenir par l'entremise du commandant du Palais, le capitaine Kotzebue. Adieu, Madame.

— Je vous remercie, monsieur, dit faiblement l'impératrice.

Puis, le général sorti, l'ex-tsarine Alexandra Féodorovna, se sentant défaillir, pressa fébrilement le bouton d'une sonnette, avant d'aller s'effondrer sur un sopha, sous le gobelin de Marie-Antoinette, tandis qu'une femme de chambre accourait.



Durant les premiers jours, Liapounof avait été si occupé qu'il n'avait pu trouver un moment pour aller voir son vieil ami, le conseiller privé Pierre Pétrovitch Pétrof. Il lui avait cependant téléphoné pour lui apprendre son retour. Il put enfin, un soir, se rendre à la Fontanka. Il se retrouva avec plaisir et non sans émotion dans le pittoresque appartement, plein de livres et d'estampes, où, trois mois auparavant, il avait connu, de la bouche de Pierre Pétrovitch, l'infâme attentat dont la petite princesse avait été l'objet, et d'où il était sorti, ivre de fureur, pour aller comploter, dans le train de Pourichkévitch, la mort du starets.

— Oui, hélas, mon cher André, disait le vieux conseiller privé, le régime était plus pourri encore que nous ne le supposions. Il ne pouvait que s'effondrer. Est-ce un mal, est-ce un bien, l'avenir seul nous l'apprendra... Enfin, et quoi qu'il en soit, nous vivons des heures bien intéressantes!...

Liapounof dut raconter tout ce qui lui était survenu ou dont il avait été le témoin depuis le début des troubles, la façon dont la révolution avait été accueillie à l'armée, comment on y avait appris l'abdication du tsar et l'avènement du Gouvernement provisoire, ce que disaient les officiers, les soldats, puis le coup de théâtre de la nomina-

tion de Kornilof, le voyage rapide à travers la Russie, l'arrivée à Pétrograd, les premiers contacts du général avec les nouveaux ministres... Pierre Pétrovitch questionnait, réclamait des détails, voulait tout savoir, lui-même ne se faisant pas faute de narrer abondamment à son tour les journées révolutionnaires ou du moins ce qu'il en avait vu. Et, selon son habitude, il ne se privait pas de parsemer les récits de l'officier ou les siens propres des plus mordantes réflexions. Quand Liapounof en fut venu à la scène de l'arrestation de l'impératrice, il s'écria :

— Ah! la gueuse, elle ne l'a pas volé! C'est cette hystérique qui a mis la Russie à deux doigts de sa perte. Combien j'avais raison de dire à Pourichkévitch que c'était la tsarine qu'il fallait supprimer plutôt que le starets, qui, sans elle, fût retombé instantanément dans son néant.

— Oui, nous le voyons bien maintenant... Mais à ce moment on pouvait espérer... Pourichkévitch croyait...

— Pourichkévitch croyait... Pourichkévitch croyait... Eh bien, Pourichkévitch s'est trompé!... Le prophète mort, l'envoûtée n'en a continué que de plus belle le cours de ses folies... jusqu'à l'explosoin finale. Comprend-elle aujourd'hui qu'elle est la principale responsable de ce qui est arrivé?

— Je n'ai pas eu l'impression qu'elle ait rien compris à quoi que ce soit.

— Et il se trouvera encore des gens pour la plaindre!...

Mais Liapounof avait hâte d'aborder avec Pierre Pétrovitch un sujet qui lui tenait plus à cœur.

— Je suis un peu inquiet, dit-il, de Nadiejda Ivanovna. Avez-vous de ses nouvelles?

— Moi? Mais il me semble, mon cher André, que si quelqu'un doit avoir des nouvelles de notre petite princesse, c'est vous. J'allais précisément vous en demander.

— Eh bien, je n'en ai pas. La dernière lettre que j'ai reçue de Nadia datait du 6 mars nouveau style. Cette

lettre, partie de Marachechti,en Moldavie, m'est parvenue le 12 à Rovno. Depuis, plus rien.

— Vous êtes encore plus favorisé que moi. Sa dernière lettre à mon adresse était des tous premiers jours du mois, du 2 ou du 3, je crois, également de Marachechti.

— Qu'est-ce que cela signifie? Pourquoi n'écrit-elle plus?

— Vous ne comprenez pas? Mais elle écrit, elle écrit certainement. Seulement ses lettres n'arrivent pas. Depuis la révolution, ces messieurs des postes ont autre chose à faire qu'à s'occuper de transmettre des lettres. Ils tiennent des meetings, ils lisent les journaux, ils discutent, ils palabrent, ils forment peut-être des soviets. Le service est complètement désorganisé. La liberté, mon cher, c'est très beau; mais la liberté, du moins chez nous en Russie, consiste essentiellement dans celle de ne rien faire qui ressemble à du travail.

— Ce doit être ça, en effet, fit Liapounof. Vous me rassurez. Cependant il y a le télégraphe...

— Même chose pour le télégraphe. Ce qui reste des possibilités télégraphiques est d'ailleurs entièrement accaparé par les autorités gouvernementales, militaires et, ajoutons, soviétiques. Pas de place le long des fils pour les dépêches d'ordre privé.

— Je suis sûr qu'elle ne sait même pas que je suis à Pétrograd!...

— Evidemment. Comment le saurait-elle?

— Je lui ai pourtant télégraphié à mon départ de Rovno.

— Oui, mais... Et à supposer qu'elle ait reçu votre dépêche ou qu'elle-même ait voulu vous télégraphier, en quoi sommes-nous plus avancés?... J'ai cependant des nouvelles de notre voyageuse un peu plus récentes que les vôtres... en fait, plus récentes de neuf jours... par Pourichkévitch.

— Par Pourichkévitch?

— Oui. Pourichkévitch est à Pétrograd. Au premier bruit du changement de régime, il est rentré précipitamment. Sans doute jugeait-il qu'il avait un rôle à jouer dans le branle-bas des événements. En quoi notre bon Vladimir Mitrofanovitch continue à se tromper. Il n'a aucune chance. Il est bien trop à droite. Quand je pense que Goutchkof et Milioukof, qui sont beaucoup moins à droite que lui, sont déjà suspects!... Enfin, j'ai vu Pourichkévitch. Il avait quitté la Roumanie le 15 mars. Je l'ai naturellement interrogé sur ce qui nous intéresse. J'ai su par lui qu'à ce moment tout allait bien à bord...

— A bord?

— Dans son train... que Nadia se portait comme un charme et était rayonnante de joie.

— Eh bien, nous pourrions peut-être par Pourichkévitch... Il doit être en communication avec son train.

— Pas du tout. Pourichkévitch ne reçoit pas de nouvelles de son train et n'a aucun moyen d'en recevoir.

— Il faut donc procéder autrement. Je vais passer une dépêche par le ministère de la Guerre... ou peut-être par le Grand Quartier...

— Par le Grand Quartier, c'est plus sûr. En votre qualité d'adjoint du général Kornilof, vous obtiendrez ce que vous voudrez. Télégraphiez donc à Nadia par l'intermédiaire du Grand Quartier et recommandez-lui de vous répondre par la même voie. Que lui direz-vous?

— De venir me rejoindre le plus tôt possible à Pétrograd, où nous nous marierons.

— Parfait. La révolution aura du moins servi à faire deux heureux!

— Oh! nous nous serions bien mariés quand même, sans la révolution, car le principal obstacle avait disparu.

— La pauvre enfant!...

Pierre Pétrovitch resta quelques instants songeur, puis il ajouta, non toutefois sans une certaine hésitation :

— Quand vous aurez reçu de ses nouvelles, mon cher André, vous voudrez bien me faire un plaisir?

— Lequel?

— Celui d'aller les communiquer à sa mère, la princesse Ossinine, qui se consume d'inquiétude, s'abîme dans le désespoir, la contrition, l'horreur de ce qu'elle a fait...

— Comment, vous voulez que...

— Je vous en prie. Vous accomplirez une bonne action. La malheureuse, bouleversée par les incroyables événements que nous traversons et complètement revenue de ses égarements, ne rêve que de revoir sa fille, de se réconcilier avec elle...

— Cette femme qui a mené son enfant chez Raspoutine, qui a été la cause de tout ce que Nadia et moi avons souffert pendant deux ans...

— Sa conduite fut affreuse, il est vrai. Mais peut-on la tenir pour responsable de ses actes insensés? Elle croyait à l'imposteur comme en Dieu; dans l'état d'ensorcellement où elle se trouvait, rien de ce qui provenait de cet être surnaturel ne pouvait la troubler dans sa foi; elle était elle-même victime, comme tant d'autres, de la terrible hypnose. Il faut lui pardonner.

— Jamais.

— Moi-même j'étais comme vous, reprit Pierre Pétrovitch avec une persuasive insistance. Quand elle a commis son acte abominable, mon indignation a été sans bornes, et je l'ai détestée autant qu'autrefois je l'avais aimée. Car, je ne vous le cache pas, je l'avais aimée. Et cette indignation, croyez-le bien, cher André, a été aussi forte, aussi douloureuse que la vôtre. Elle a même été bien plus longue, puisque j'ai connu le forfait tout de suite, tandis que vous ne l'avez appris que bien plus tard et que vous avez eu en outre la satisfaction d'en tirer presque aussitôt la plus absolue vengeance. Je n'avais donc pas remis le pied à l'hôtel de la rue Karavannaïa et je pensais bien ne l'y remettre jamais, quand elle m'a

appelé. Son appel était si désolé que je n'ai pas cru devoir m'y soustraire. Et lorsque j'ai retrouvé cette femme vieillie, presque blanchissante, terrorisée par la révolution, pleurante, affolée et demandant secours, ma foi, je me suis laissé toucher et la pitié l'a emporté chez moi sur le ressentiment. Ah! ce n'est plus la brillante et folâtre princesse de jadis; ce n'est plus même l'insupportable dévoyée qu'elle était devenue dans ces dernières années; ce n'est maintenant qu'une pauvre créature effondrée, qui ne cherche plus que l'oubli de ses extravagances et la rémission de ses péchés.

— De ses crimes, voulez-vous dire.

— De son crime...... car, en somme, elle n'en a commis qu'un... et dont elle a déjà été bien punie.

— Vous êtes charitable. Mais à supposer, Pierre Pétrovitch, que, sans lui pardonner, poussé comme vous par un sentiment de pitié, je me décide à vous écouter et à reparaître chez elle, ne fût-ce que pour la rassurer sur son sort... car, quoi que vous en disiez, je ne crois guère à la conversion de la princesse, et je parierais bien que la cause de la surprenante transformation que vous me signalez n'est autre que la peur que lui inspire la révolution...

— Il est possible que la peur y soit pour quelque chose.

— Pour beaucoup, sinon pour tout... A supposer, dis-je, que je me représente à la Karavannaïa, pensez-vous que Nadia en serait satisfaite et qu'elle consentirait, elle, à pardonner?

— J'en suis sûr. C'est sa mère. Et dans sa joie actuelle, elle n'aura aucune peine à jeter le voile d'un généreux pardon sur les torts du passé. Allez donc à la Karavannaïa, mon cher enfant, allez-y sans hésitation et sans scrupule. Vous êtes le fiancé, bientôt le mari de Nadia. C'est votre famille, doublement votre famille d'ailleurs, puisque le prince Ossinine est votre oncle...

— C'est juste. Mais comment va-t-il, mon pauvre oncle? demanda Liapounof légèrement ému à cette évocation.

— Mal, toujours mal; il baisse, ce cher Ivan Pavlovitch, il sombre de plus en plus. Je crains que nous n'ayons plus longtemps à le voir parmi nous. Raison de plus, mon cher André, pour...

— Un brave homme... le seul être sympathique de la maison... Combien il a dû souffrir de ce qui est arrivé!... Il adorait Nadia... Je retournerai peut-être à la Karavannaïa... pour mon oncle.

— Et pour elle... pour elle aussi...

Liapounof eut une nouvelle résistance :

— Mais comment me recevra-t-elle? Vous, elle vous a appelé... mais moi...? L'autre jour, à Tsarskoïé, quand le général Kornilof m'a présenté à l'impératrice, celle-ci, en entendant prononcer mon nom, a eu un sursaut d'effroi et a failli s'évanouir de saisissement... Mon apparition ne va-t-elle pas produire le même effet sur ma tante?

Le conseiller privé ne put s'empêcher de rire.

— Ne le craignez pas, fit-il. Rien de pareil ne se passera avec la princesse.

— Mais enfin qu'a-t-elle dit en apprenant le meurtre de Raspoutine et lorsqu'elle a su que j'en étais?

— Au premier bruit de l'escamotage du bon père, elle a été suffoquée, sans vouloir, bien entendu, y croire. Elle était du nombre des fidèles ouailles qui se sont précipitées à la Gorochovaïa pour avoir des nouvelles. Quand la mort eut été confirmée et que le cadavre eut été retrouvé sous la glace de la Néva, sa fureur, son désespoir, son exaltation dépassèrent tout ce qu'on peut imaginer. Toute la maison retentissait de ses cris et les domestiques effarés ne savaient plus où se fourrer. Elle a fini par se mettre au lit, où on n'eut raison d'elle qu'en lui administrant de fortes doses de narcotiques. Lorsque, quelques jours plus tard et les circonstances du drame commençant à se pré-

ciser, elle eut appris que vous étiez parmi les conjurés, elle vous a naturellement maudit, elle a appelé sur votre tête tous les châtiments du ciel. Elle attendait un miracle, quelque chose d'effroyable venant broyer les assassins, que sais-je même, une résurrection du prophète, reparaissant à la vue de tous, flamboyant et vengeur. Rien n'est arrivé. Je dois dire à sa louange qu'elle n'a jamais donné dans la fantasmagorie de l'ombre de Raspoutine, comme la tsarine. Elle voulait revoir le starets en chair et en os. Si Grigory était vraiment le Christ, il se devait de se montrer de nouveau à ses fidèles, comme Jésus l'avait fait après son supplice. Grigory n'est pas revenu. Au bout de quelques semaines de vaine attente, la princesse a perdu patience et le doute s'est mis à envahir son âme. Puis, au lieu de la résurrection de Gricha, c'est la révolution qui s'est produite. Ce fut alors la perturbation la plus complète dans le faible cerveau de la malheureuse. Les fusillades dans les rues, sous ses fenêtres, les fuites éperdues de la foule, les mutineries de soldats, les égorgements de policiers, l'arrestation de nombre des personnes qui fréquentaient son salon, de femmes même, à commencer par la générale Soukhomlinof, tout cela l'a troublée à tel point que, perdant jusqu'au souvenir de ses lubies antérieures et se croyant en danger, elle n'a plus qu'une préoccupation en tête : sa sécurité. La peur, oui, comme vous le disiez, la peur doit former le fond de son état d'esprit. L'arrestation des souverains a dû être pour elle un coup terrible. Je n'ose penser ce qu'elle éprouvera quand elle apprendra celle, imminente, de sa meilleure amie, la Vyroubova.

— Anna Vyroubova a été arrêtée ce matin et conduite à la forteresse Pierre-et-Paul.

— Patatras!...

Le conseiller privé cessa de rire, et, malgré le comique que dégageaient, tels qu'il pouvait se les représenter, les

émois de la princesse, il reprit gravement et avec une nouvelle insistance :

— Allez la voir, cher André. Allez-y, je vous en supplie, et le plus tôt que vous pourrez. Elle vous recevra comme le sauveur. Et si par surcroît vous lui ramenez sa fille, elle vous bénira autant qu'elle vous avait maudit.

— Qu'est devenue Irina Ivanovna? demanda Liapounof.

— La générale Iaziga? Eh bien, elle vit chez ses parents. La coquine en a tant fait qu'elle est maintenant complètement ruinée. La dot, le mari, les amants, tout y a passé, ainsi que les importantes avances qu'elle s'était fait allouer à diverses reprises sur sa part d'héritage. Je ne doute pas qu'elle ne profite de l'absence de sa sœur pour tenter de s'assurer de nouveaux avantages. Songez-y, cher André. Voilà aussi qui est très sérieux. Nadia est aujourd'hui la principale héritière de cette immense fortune. Votre devoir est de veiller à ce qu'elle ne soit pas dépouillée.

Liapounof ne sourcilla pas.

— Et Pronsky? fit-il seulement. Ce drôle a-t-il reparu?

— Ma foi, non, on ne l'a pas revu. Il doit être mort.

— C'est peu probable. Cet embusqué n'a jamais été au feu.

— Il est peut-être en prison.

— C'est plus vraisemblable. Bref, vous n'avez aucune nouvelle de lui?

— Aucune, et la princesse pas davantage.

— Qui voit-on maintenant chez elle?

— Mon Dieu, à peu près plus personne. Tout le monde s'est dispersé. L'orage des journées de mars a fait fuir toute cette bande de salonnards et de parasites comme une nuée d'étourneaux. Il y en a même qui, appréhendant le pire, sont déjà partis pour l'étranger.

— Bien, bien, j'irai, dit Liapounof. Je vous le promets.



Familier avec la troupe qui voyait en lui un père en même temps qu'un chef, Kornilof ne désespérait pas de parvenir à reprendre en main l'indocile garnison de Pétrograd et à assurer sa fidélité au Gouvernement provisoire. Sans perdre son temps à discuter les décrets qui avaient été pris avant son arrivée, il acceptait les faits accomplis et s'efforçait d'en tirer le meilleur parti. Il allait chaque jour dans les casernes causer avec les soldats. Il admettait le droit que ceux-ci s'étaient arrogé de choisir leurs officiers; et un compromis était intervenu : les soldats désignaient les officiers qui leur convenaient et Kornilof les nommait. Cette façon de procéder ne donnait pas trop de mécomptes, et Kornilof n'était pas loin de reconnaître que ces promotions par en bas d'officiers inspirant confiance à leurs hommes valaient après tout, dès qu'il ne s'agissait pas de chefs supérieurs, celles faites par en haut. Au reste, l'important, aux yeux de Kornilof, c'était la restauration dans la garnison de l'esprit militaire et du sentiment patriotique. Il s'appliquait à cette rééducation de toute son énergie, et les résultats qu'il obtenait déjà étaient réconfortants. C'est ainsi que dans les innombrables cortèges qui sillonnaient quotidiennement les rues de la capitale, on voyait maintenant se mêler aux pancartes révolutionnaires des écriteaux portant des inscriptions de ce genre : « Soyons unis! » « Au travail pour la défense nationale! » « N'oublions pas nos frères dans les tranchées! » « Les ouvriers aux usines, les soldats sur le front! »

Toute flamme de patriotisme n'était donc pas éteinte en Russie et si l'idéologie révolutionnaire était foncièrement pacifiste, si l'enthousiasme suscité par l'effondrement d'un régime exécré, fauteur de guerres et de désastres, faisait volontiers croire aux masses que les autres

pays, entraînés par l'exemple de la Russie, allaient se débarrasser de leurs gouvernements réactionnaires et impérialistes, jeter bas les armes et instaurer un nouvel ordre de choses fondé sur une juste paix, il ne s'en suivait nullement que cette paix dût être acquise à tout prix et singulièrement par l'abaissement de la Russie libre devant les sbires de Guillaume. La Révolution de mars avait sa fierté : pacifistes, oui; défaitistes, non pas! Aussi Kornilof, qui participait jusqu'à un certain point de cet état d'esprit, sans toutefois s'en dissimuler les dangers, était-il disposé à faire confiance à la révolution, dont le patriotisme latent lui paraissait le plus sûr gage de salut. Le Soviet lui-même, qui en était l'élément le plus excessif, ne l'inquiétait pas trop. Kornilof croyait qu'on pouvait causer avec le Soviet, discuter utilement ses vues, le mettre en présence des réalités de l'heure et lui faire entendre raison. Loin de l'ignorer ou de le heurter de front, il préférait le ménager, quitte à composer avec lui, à céder même à certaines de ses exigences, pour mieux maintenir les positions principales d'où dépendait le sort du pays, comprenant qu'il fallait avant tout éviter d'entrer en conflit brutal, irréductible avec ce pouvoir redoutable.

La faute, la très grande faute de la Douma et du Gouvernement provisoire avait été de laisser se constituer cette institution parasite, qui tendait à accaparer les commandes de la puissance publique et à se substituer peu à peu au gouvernement. Il était maintenant trop tard. Du moment qu'on n'était pas intervenu dès le début, qu'on ne l'avait pas tout de suite dissoute par la force, comme l'aurait voulu le général Krymof, il n'y avait plus qu'à s'en arranger pour le moins mal, qu'à limiter les dégâts de son dogmatisme humanitaire et socialisant, faire la part du feu, sinon même tenter, par la tactique ou la conciliation, de transformer cette assemblée illégale en auxiliaire du gouvernement légal. C'est à quoi

s'employait ou se résignait, plein de bonne volonté, le gouverneur militaire de Pétrograd.

Composé de quarante-quatre membres, qui s'accrurent plus tard jusqu'à quatre-vingts, le Comité exécutif du Soviet était d'opinion fort avancée. Alors que le Gouvernement provisoire ne comptait qu'un seul socialiste Kérensky, le Comité appartenait tout entier aux différentes fractions de cette couleur politique. Unifié dans le reste de l'Europe, le socialisme, en Russie, se divisait en deux grands partis : les socialistes-révolutionnaires et les social-démocrates. Les socialistes-révolutionnaires avaient pour devise : « Terre et Liberté », c'est-à-dire suffrage universel et remise de toutes les terres aux paysans. C'étaient eux qui, sous le tsarisme, perpétraient des attentats terroristes. Les social-démocrates se réclamaient de la doctrine marxiste. Groupés d'abord sous la direction unique de Plékhanof, ils s'étaient scindés en deux branches lors du second congrès du parti, tenu à Londres en 1903 : les menchéviks, ou minimalistes, et les bolchéviks, ou maximalistes. Les menchéviks avaient pour chef Martof et les bolchéviks Vladimir Oulianof, dit Lénine. La guerre et surtout la révolution de mars avaient accentué leurs dissensions. Les menchéviks comme les socialistes-révolutionnaires, tout partisans qu'ils fussent des plus grandes libertés pour l'armée, étaient pour la défense nationale contre l'impérialisme germanique et s'opposaient à toute idée de paix séparée. Les bolchéviks, par contre, considérant que la guerre était l'œuvre de la bourgeoisie capitaliste de tous les pays et qu'elle n'intéressait aucunement le prolétariat, voulaient la chambarder par tous les moyens et imposer le plus promptement possible une paix séparée, à n'importe quelles conditions et quelles qu'en pussent être les conséquences provisoires pour la Russie, persuadés que la fin de la guerre, laissant enfin les peuples prendre connaissance des ruines qu'elle aurait accumulées, tant dans les pays momentanément

vainqueurs que chez les prétendus vaincus, serait le signal de la révolution universelle. Les bolchéviks étaient des défaitistes, des *porajentsy,* dans le sens le plus complet du mot.

Ils n'étaient qu'en petit nombre au Soviet, et, leurs leaders résidant à l'étranger, ils ne se trouvaient représentés en Russie que par des hommes de second plan, dont l'influence était des plus réduite. Il n'y en avait que sept ou huit au Comité exécutif. Le président, Tchkheidzé, était menchévik; les deux vice-présidents, Skobélef et Kérensky, étaient le premier menchévik, le second socialiste-révolutionnaire; le reste se partageait par parties à peu près égales entre socialistes-révolutionnaires et menchéviks.

La grande fonction du Soviet de Pétrograd était de s'immiscer dans les conseils du gouvernement et de soumettre celui-ci à ses directives. Son homme, pour cette besogne, était naturellement Kérensky. Pris entre ses tyranniques coreligionnaires politiques et ses collègues plus ou moins « réactionnaires » du cabinet, l'incertain Kérensky, malgré sa faconde toujours magnifique, était parfois dans l'embarras. Sitôt qu'il paraissait faiblir, le Comité lui dépêchait des émissaires chargés de le remettre en forme. C'étaient le plus souvent les Juifs Lieber, Dan et Gotz, les deux premiers menchéviks, le troisième socialiste-révolutionnaire. A la moindre alerte, ils apparaissaient au ministère de la Justice, graves, impérieux, dogmatiques, semblables, par l'allure, le ton, le geste, aux trois anabaptistes du *Prophète,* chapitraient à fond leur Kérensky, le sermonnaient, le remontaient comme un ressort et l'envoyaient plaider devant le Conseil des ministres, avec une ardeur renouvelée et une éloquence tendue à bloc, les causes chères à la démagogie débridée du Soviet.

C'est ainsi que Kérensky fit décider par le gouvernement, contre l'avis de Goutchkof, deux mesures des plus

grosses de conséquences : l'abolition de la peine de mort et la suppression des tribunaux militaires. C'est ainsi encore que, des discussions interminables ayant eu lieu au Comité sur la question des buts de guerre et l'accord s'étant fait sur cette formule : « la paix sans annexions ni contributions », Kérensky fut requis d'obtenir du gouvernement une déclaration officielle dans ce sens. La lutte fut vive. Milioukof, ministre des Affaires Etrangères, résistait tant qu'il pouvait. Il disait que les buts de guerre de la Russie démocratique étaient en somme les mêmes que ceux de la Russie impérialiste, qu'elle avait beau être libre, la Russie était toujours la Russie, et qu'elle ne pouvait en particulier renoncer à la possession de Constantinople, qui lui avait été promise par les Alliés. L'avocat du Soviet l'emporta. Et, le 9 avril, paraissait une proclamation du Gouvernement provisoire, signée du président du Conseil, prince Lvof, où, entre quelques paragraphes patriotiques, on pouvait lire :

Laissant à la volonté du peuple, en étroite union avec nos Alliés, le soin de décider définitivement toutes les questions ayant trait à la guerre mondiale et à son achèvement, le Gouvernement provisoire croit de son droit et de son devoir de déclarer dès à présent que la Russie libre n'a pas pour but de dominer les autres peuples, de leur enlever leur patrimoine national et d'occuper de force des territoires étrangers, mais d'établir une paix solide sur la base du droit des peuples à disposer de leur sort.

Le peuple russe ne convoite pas le renforcement de sa puissance extérieure aux dépens d'autres peuples et n'a pas pour but de subjuguer ou de rabaisser qui que ce soit. Mais il n'admettra pas davantage que sa patrie sorte de cette grande lutte diminuée et ébranlée dans ses forces vitales. Ces principes constitueront la base de la politique extérieure du Gouvernement provisoire, qui exécute strictement la volonté populaire et sauvegarde les droits de notre patrie, tout en observant les engagements pris envers nos Alliés.

Ces engagements, le Soviet, non moins que le Gouvernement provisoire, était disposé à les tenir; mais il n'entendait pas que ce fût au détriment des libertés reconnues au peuple et notamment à l'armée. Il s'imaginait d'ailleurs, aussi sincèrement qu'ingénument, que la libération de toute discipline imposée, la nomination des officiers par leurs troupes, la formation des comités de soldats et toutes les dispositions émancipatrices du prikase n° 1, parachevées par l'abolition de la peine de mort et la suppression des tribunaux militaires, loin d'affaiblir l'armée, augmenterait sa force défensive par la pleine conscience qu'elle allait désormais prendre de sa responsabilité civique et par le puissant stimulant du sentiment national.

Peu s'en fallait même que le Soviet ne se crût plus patriote encore que le gouvernement. Si, poursuivant sa chimère, il avait adressé au « prolétariat du monde » un appel pour l'engager « à secouer, à l'exemple de la Russie, le joug de ses autocrates, à renoncer à servir d'instrument d'oppression entre les mains des rois, des capitalistes et des banquiers, et à mettre fin au terrible carnage épuisant l'humanité », et s'il avait créé à Stockholm une agence de « relations internationales », chargée en particulier d'entrer en contact avec les ouvriers allemands, il justifiait son initiative par cette proclamation claironnante :

Nous défendrons jusqu'au bout notre liberté contre les attaques intérieures et extérieures. La révolution russe ne reculera pas devant les baïonnettes des conquérants. Elle ne se laissera pas abattre par une puissance militaire étrangère.

Notre projet n'est pas un leurre, car, en nous adressant aux Allemands, nous avons nos armes à la main. Si les Allemands ne tiennent pas compte de notre appel, nous combattrons pour notre liberté jusqu'à la dernière goutte de notre sang. Nous avons fait notre proposition sous la protection de nos canons. Notre appel ne signifie nullement que nous sommes affaiblis ou que nous exigeons la paix.

Le mot d'ordre de notre proclamation est : « A bas Guillaume! »

Les rares bolchéviks du Soviet n'en menaient pas large.

C'était assurément par patriotisme encore, mais un patriotisme d'une autre sorte, que le Soviet — et c'était une nouvelle victoire remportée par lui sur le gouvernement — s'était opposé au départ pour l'étranger du tsar et de la famille impériale.

Il ne voulait pas que la famille ci-devant régnante pût, une fois en exil et à l'abri sur le sol étranger, se livrer à de perfides manœuvres ou devenir le centre de complots contre le nouveau régime. Sans réclamer son incarcération à la forteresse, il tenait à la garder prisonnière et à l'avoir sous la main pour servir d'otage à la liberté. Son innocence d'ailleurs dans les événements désastreux de la guerre n'était pas établie. Une enquête était en cours. Un procès pouvait être envisagé. Le tsar et surtout l'impératrice, l'Allemande, fortement soupçonnée d'avoir trahi, devaient rester à la disposition de la justice du peuple. Plein de méfiance et pour mieux assurer ce qu'il considérait comme une des sauvegardes de la révolution, le Comité exécutif avait nommé un commissaire chargé de contrôler la détention de la famille impériale, il avait fait doubler la garde du palais, installer des postes pour surveiller les routes et déboulonner sur une demi-verste les rails de la ligne de Tsarskoïé-Sélo. Devant cette hostilité du Soviet, le projet de départ avait dû être abandonné.

En revanche et pendant qu'on retenait en Russie les souverains détrônés, on voyait rentrer en foule à Pétrograd les exilés, déportés, évadés et proscrits du tsarisme. Il en arrivait tous les jours, par les trains et par les bateaux, de Sibérie, du Turkestan, des bagnes de la mer Blanche, des lieux de relégation de l'Oural, de l'étranger. C'étaient Tsérételli et les députés social-démocrates de

la première Douma, la vieille socialiste-révolutionnaire Brechko-Brechkovskaïa, surnommée la grand'mère de la Révolution, le patriote finlandais Svinhufvuds, revenu de Sibérie par Helsingfors, l'ancien leader du parti social-démocrate, Georges Plékhanof, accouru de Genève en passant par l'Angleterre; c'étaient Savinkof, Tchernof, Deutsch, Bounakof, Avksentief, Lebedef, Onipko, Schrœder, mille autres. On les recevait triomphalement, avec cortèges, fanfares, drapeaux rouges, on les conduisait en pompe au palais de Tauride, on les produisait, au milieu des acclamations populaires, dans les meetings ou sur les scènes des théâtres.

Parmi les nombreux retours de condamnés de l'ancien régime et d'émigrés politiques, celui du chef bolchévik Lénine et de vingt-neuf de ses compagnons ne fut pas un des moins triomphalement accueillis. Ce qu'il y avait de particulier dans ce retour et qui se voyait pour la première fois, c'est qu'il s'était effectué par l'Allemagne. Si cette façon de rentrer en Russie offusquait certaines personnes, voire des révolutionnaires du meilleur aloi, la foule, elle, comme d'ailleurs la plus grande partie du Soviet, n'en était nullement choquée. Que ces braves bolchéviks, venant de Suisse, eussent choisi la route la plus directe pour regagner leur pays, il n'y avait rien là que de très naturel, et il n'y avait pas plus lieu de leur en faire grief que de leur tenir rigueur, en ces jours de liesse et de liberté pour tous, au sujet des idées plus ou moins extrêmes qu'ils pouvaient professer. Au gouvernement même, nul ne songeait à s'en formaliser. Kérensky se félicitait hautement de ce bel exemple de libéralisme. Il n'était pas jusqu'à la *Retch*, l'organe de Milioukof et des constitutionnels-démocrates, qui ne se piquât d'une généreuse émulation en déclarant magnanimement :

Un chef socialiste aussi universellement connu que Lénine doit être aujourd'hui dans l'arène, et nous ne pouvons que

saluer son arrivée en Russie, quelle que soit notre opinion sûr ses doctrines politiques.

C'est qu'on ne savait pas à la suite de quelles négociations secrètes menées à Berne entre Lénine et la légation allemande ce voyage avait été organisé. C'est qu'on ne se disait pas que pour avoir autorisé ce transit par son territoire, l'Allemagne devait y trouver son intérêt et qu'elle n'eût sans doute pas accordé la même faveur à des Russes qui n'eussent pas été bolchéviks. C'est qu'on ignorait qu'à leur passage à Stockholm les sinistres voyageurs avaient été abondamment approvisionnés d'or par la Nya Bank, filiale juive de la Deutsche Bank, et que des crédits illimités leur avaient été ouverts pour le financement de leur œuvre dissolvante en Russie.

Au reste, Lénine qui, dès le début de la guerre, n'avait cessé de clamer son défaitisme et d'insulter dans les termes les plus violents les partisans de la défense nationale, Lénine qui, au lendemain de la révolution, n'avait pas eu assez d'invectives contre le gouvernement « impérialiste » issu de la Douma d'Etat, Lénine qui, peu de jours auparavant, dans sa lettre d'adieu aux ouvriers suisses, avait déclaré que « les Russes devaient renverser leurs Goutchkof, Lvof, Milioukof, Kérensky et Cie, trompeurs du peuple, mainteneurs des traités de rapine conclus par le tsarisme avec les capitalismes français et anglais », Lénine, qui revenait en Russie en ennemi juré du nouveau pouvoir et du libéralisme politique, ne pouvait se dissimuler le sort probable qui l'attendait et qu'il était décidé à braver. Quel que fût, en effet, son mépris pour le Gouvernement provisoire, ainsi que pour les socialistes-révolutionnaires et les menchéviks du Soviet, il ne les croyait pas assez simples, assez stupides pour le laisser, lui, l'irréconciliable perturbateur de l'ordre social, l'apôtre farouche de la dictature du prolétariat, exercer librement son action et préparer les voies au bouleversement

catastrophique du pays. Il pensait bien être arrêté, sitôt la frontière passée.

Mais la glace de la Tornéa franchie et les premiers soldats russes apparus, rien ne se produisit, aucune difficulté. Les soldats étaient souriants, baguenaudeurs, fraternels. Les heures s'écoulèrent dans les interminables chemins de fer finlandais, un jour, une nuit, une demi-journée encore. A Biélo-Ostrof, deux camarades vinrent à la rencontre des rapatriés. C'étaient Kamenef et Staline, arrivés récemment de Sibérie.

— Eh bien, leur demanda Lénine, qu'attend cette canaille de Kérensky? Est-ce à Pétrograd qu'il entend nous coffrer?

— Vous verrez, répondirent énigmatiquement les camarades, l'œil hilare et le ton joyeux.

C'était le soir. On approchait. Les premières masures des faubourgs ouvriers s'estompaient. Des rues sales, mal éclairées, se devinaient. La caserne du régiment de Moscou étalait sa masse sombre. Puis, soudain, c'était la gare de Finlande, flambante sous la clarté crue des projecteurs, toute pavoisée de drapeaux rouges, de banderoles à inscriptions dorées et grouillante d'une foule transportée d'allégresse, ivre d'enthousiasme. Une ovation délirante accueillait le train qui entrait dans le hall. Les cuivres ronflaient, la *Marseillaise* éclatait, puis l'*Internationale*. Il y avait là, mêlées à la cohue populaire, des délégations de tous les régiments de la garnison et des équipages de la flotte. Marins, soldats et ouvriers rivalisaient d'exubérance. Lénine et ses compagnons de voyage étaient happés par mille mains frénétiques, tirés de leurs compartiments, étreints, embrassés. On voyait alors sortir des wagons et émerger des flots tumultueux de la foule des faces à l'aspect étrangement peu slave, des pommettes mongoloïdes, des mufles khazars, des nez sémites, des tignasses frisées débordant de bonnets d'astrakan râpé, tout l'état-major bolchévik, Zinovief, Radek,

Sverdlof, Krassny, Voïkof, Safarof, Golochtchëkine, vingt autres, dont les trois quarts étaient Juifs. Mais ce n'étaient pas des bolchéviks qu'on acclamait : c'étaient de chers et nobles exilés politiques qui rentraient dans leur patrie libérée, de vaillantes victimes de l'abominable régime tsariste qui avaient souffert pour la Russie et dont la Russie reconnaissante fêtait le retour. On criait de toutes parts : « Lénine! Lénine! » On s'emparait du grand homme, on l'enlevait sur des épaules, on le portait en triomphe. On l'emmenait dans ce qui était naguère le salon réservé du tsar. Là, il se trouvait en présence d'une députation du Soviet ayant à sa tête son président, Tchkheidzé, qui haranguait théâtralement l'illustre proscrit.

Après la première surprise de cette réception grandiose, à laquelle il était d'autant moins préparé qu'il s'attendait à être appréhendé à sa descente du train par la milice de Kérensky, Lénine avait vite repris son assurance, et, conscient de sa force, de son autorité, de son prestige, un orgueil insensé flambait dans son crâne bosselé. Il sentait qu'il n'avait plus rien à craindre, plus rien à ménager, qu'il pouvait tout risquer. L'allocution du président du Soviet ne lui plaisait guère. On lui parlait d'union, quand il apportait la discorde. On évoquait des dangers du dehors, alors qu'il ne voulait connaître que des ennemis de l'intérieur. Il était venu pour faire la guerre, la guerre civile, et pas du tout pour associer ses efforts à ceux de coquins qui, sous prétexte de défendre la révolution, n'étaient en réalité que d'infâmes social-patriotes, complices de la bourgeoisie et du capitalisme. Tournant délibérément le dos à Tchkheidzé et s'adressant à la foule idolâtre qui s'était engouffrée avec lui dans le salon du tsar, il s'écria, tandis qu'une jeune femme, après lui avoir baisé les genoux, lui mettait dans les mains un bouquet de roses :

— Soldats, marins, ouvriers, c'est vous que je salue!...

Je ne sais si vous croyez à toutes les belles promesses du Gouvernement provisoire, mais, moi, je viens vous dire qu'on vous trompe, comme on trompe tout le peuple russe... Ce qu'il faut au peuple, c'est la paix, du pain et la terre. Voilà ce qu'il demande, ce qu'il exige, et tant qu'il ne l'aura pas la révolution ne sera pas faite... Camarades, cette guerre de pirates, où des bandits couronnés, des ministres vendus, des généraux assassins et des banquiers suceurs de sang ont jeté les peuples les uns contre les autres, va se transformer partout en guerre civile. Déjà l'Allemagne est en ébullition. La France et l'Angleterre frémissent. Demain ce sera peut-être l'effondrement, dans le plus formidable des cataclysmes, de la tyrannie capitaliste européenne tout entière... Chers camarades, je vois en vous l'avant-garde de l'armée prolétarienne mondiale. Nous devons vaincre. Debout contre tous les impérialismes!... Vivé la révolution sociale universelle!...

Une tempête de hourras retentit. Certes, plus que les paroles, dont le sens réel lui échappait, c'était la voix puissante, rude, cinglante, l'attitude énergique, le geste dur qui subjuguaient la foule. Cela seul, avec le coup de fouet des grands mots sonores, suffisait à l'électriser. « Lénine! Vive Lénine! *Da zdrastvouïet Lenine!* » hurlait-on en rafale. Une multitude immense couvrait la place de la gare. L'apparition du tribun souleva une grande vague de jubilation. Toutes les poitrines s'époumonnèrent; des milliers de casquettes volèrent dans la lumière des projecteurs. On hissa l'agitateur sur la toiture d'une automobile blindée, d'où il expectora un nouveau discours. Puis la voiture, hérissée de marins en armes et escortée d'une tourbe vociférante d'ouvriers, se mit lentement en marche à travers les rues vibrantes. A chaque carrefour elle stoppait quelques instants et Lénine rugissait dans le vacarme des phrases chaotiques, d'où jaillissaient uniformément des : « Révolution sociale... guerre infâme... capitalisme... voleurs du peuple... bour-

reaux... » On mit deux heures pour aller de la gare de Finlande à l'hôtel de Kchéchinskaïa, que les bolchéviks avaient envahi pour en faire leur centre de ralliement. C'est dans cette somptueuse demeure, symbole trop parlant du faste et de la corruption de l'ancien régime, que Vladimir Ilytch Lénine, après l'extraordinaire réception dont il venait d'être l'objet, se voyait triomphalement conduit. C'est là qu'il allait prendre en main la direction de son parti, le réorganiser, le renforcer, le galvaniser et le préparer, par les moyens de contrainte et d'intransigeance qui caractérisaient sa méthode, à la lutte opiniâtre contre le Gouvernement provisoire, puis à la conquête du pouvoir.

C'était le 16 avril 1917.

Il faut dire que, privés jusqu'ici de leur chef et de leurs meilleurs cadres, les bolchéviks de Pétrograd, malgré l'enlèvement de l'hôtel de la Kchéchinskaïa, qui était leur plus bel exploit, n'avaient encore joué qu'un rôle assez piètre. Ils manquaient de cette hardiesse qui fait la force des minorités, et leur solidité dans leurs principes, dont le programme leur venait de l'étranger, était assez instable. Kaménef même, à son retour de Sibérie, avait été impuissant à se soustraire à l'ambiance patriotique du premier mois de la révolution, et l'on pouvait lire dans la *Pravda*, l'organe du parti, des phrases de ce ton, signées de lui :

> Le soldat révolutionnaire et l'officier qui a secoué le joug du tsarisme resteront fermement dans les tranchées, face à l'ennemi, rendant balle pour balle, obus pour obus.

Lénine avait à faire pour remonter ce courant conciliateur! Cette sorte d' « union sacrée », englobant jusqu'aux bolchéviks, le remplissait d'une rage sombre, lui semblait, de la part de ses propres troupes, le comble de la trahison. Il s'en expliqua, dès la nuit même, dans le hall pillé de la Kchéchinskaïa, avec ses principaux partisans. Hors de lui, furieux des propos qu'il entendait de-

puis quelques heures et des numéros de la *Pravda* qu'il avait hâtivement parcourus, il leur tint des discours si violents qu'ils en demeurèrent confondus. Ils connaissaient pourtant la doctrine, mais le chef la commentait, l'interprétait, en tirait les conséquences avec une rigueur si inflexible et en exigeait l'application stricte avec une âpreté si terrible que les disciples étaient pris de frayeur à écouter le maître. Si l'on n'usait pas d'une certaine prudence, si l'on bravait ainsi l'opinion, n'allait-on pas courir aux pires catastrophes? Devant des manifestations actives d'un ordre aussi subversif que le voulait Lénine, le gouvernement, quelle que fût sa mansuétude, ne se verrait-il pas forcé de sévir? Et les disciples, pleins d'hésitation, se voyaient déjà poursuivis, arrêtés, obligés de rentrer sous terre ou de prendre la fuite, avec pour tout résultat de leur témérité la dislocation de leurs sections et le parti décimé. Mais à toutes leurs représentations Lénine haussait les épaules, criait, s'emportait, faisait rudement valoir qu'on n'obtenait rien que par l'audace, qu'il fallait risquer pour réussir, que ce n'était que par la violence qu'on pouvait remuer les masses, et traitait de lâcheté, de défection et, ce qui était pour lui la suprême injure, de menchévisme toute tactique de compromission à l'égard des événements.

— La révolution n'en est qu'à son début, proférait-il, nous devons la mener hardiment jusqu'au bout. Le prolétariat n'attend que notre mot d'ordre pour nous suivre.

— Mais l'argent manque, objecta encore Kaménef. Pour opérer avec quelque chance de succès, il faut de l'argent. La caisse du parti est vide.

Lénine eut un rire strident :

— L'argent ne manque pas, répliqua-t-il péremptoirement. Nous pouvons dépenser sans compter.

Dès le lendemain il se présentait au Soviet. Dans la salle Blanche du palais de Tauride, contenant sept cents places, quinze cents délégués se pressaient, assis ou de-

bout. Bien que l'auditoire fût composé presque exclusivement de menchéviks et de socialistes-révolutionnaires, l'entrée du leader bolchévik fut accueillie par une manifestation de curiosité sympathique. Mais lorsque vint son tour de parler, dédaignant tout opportunisme et se refusant à toute concession à l'esprit du Soviet, il gravit autoritairement la tribune et, la voix métallique, la mâchoire brutale, il lança :

— Camarades! Quand nous avons atteint la frontière, mes amis et moi, nous nous attendions à être emmenés directement de la gare à la prison. Il n'en a rien été, et le peuple prolétaire de la capitale nous a fait une réception qui nous a profondément réjouis. Mais le gouvernement de bandits qui a succédé au tsarisme et qui ne vaut pas mieux que lui ne voit pas sans inquiétude notre retour en Russie. Il sait que nous ne le ménagerons pas, que nous dénoncerons sa fourberie, que nous ameuterons contre lui les masses ouvrières qu'il flagorne et qu'il trompe, que nous soulèverons contre sa folie impérialiste les millions de malheureux soldats qu'il envoie au massacre. Il a fait la révolution, la belle affaire! Quelle espèce de révolution est-ce là, qui permet aux capitalistes de diriger le pays et qui maintient secret le texte des traités honteux qui nous lient aux puissances de proie? Est-on en démocratie, lorsque la richesse et la misère se coudoient cruellement et scandaleusement dans nos rues? Est-on en liberté, quand toutes les presses d'imprimerie sont entre les mains scélérates de la bourgeoisie et de la finance? Nous sommes les ennemis du gouvernement, et le gouvernement s'en rend compte. S'il ne nous a pas encore arrêtés, il ne tardera pas à le faire. Pour moi, j'attends avec espoir un si heureux sort. Le tsarisme m'a déporté en Sibérie : je suis sorti de Sibérie. L'oligarchie des Lvof, Milioukof, Kérensky me jettera dans ses geôles : le peuple m'en délivrera. Mais pour le moment, camarades, nul ne

m'empêchera de parler, de vous donner sans réserve toute ma pensée, de vous dire ce que j'entends, moi, par la révolution, qui est non pas la révolution bourgeoise et capitaliste que vous avez sous les yeux, mais la véritable révolution, la révolution sociale, la révolution sociale universelle!...

Sur cet exorde, Lénine énumérait et développait les thèses de son programme. Elles étaient au nombre de dix, dont trois fondamentales, qui étaient : 1° Tout le pouvoir aux Soviets; 2° Toute la terre aux paysans; 3° Cessation immédiate de la guerre.

*Tout le pouvoir aux Soviets.* Eux seuls, élus directement par le peuple, dans ses trois classes, ouvriers, soldats et paysans, qui en fait n'en formaient qu'une, le prolétariat, représentaient réellement le peuple. Le gouvernement, issu d'une Douma pour la plus grande partie bourgeoise, capitaliste et réactionnaire, n'avait aucune qualité pour représenter le peuple, dont il ne comprenait ni les aspirations, ni les besoins. Il devait être renversé. A sa place, les Soviets devaient prendre le pouvoir. Comment? C'est ce que l'avenir et l'expérience de la lutte antigouvernementale décideraient. Cette lutte, par l'émeute, la grève, le refus d'obéir, le vol, la résistance armée, devait être engagée sans le moindre délai. Une fois le gouvernement renversé, transformation complète du système gouvernemental, renversement de toutes les valeurs jusqu'ici reconnues et respectées tant en Russie occidentalisée que dans les autres pays de l'Europe. Plus d'autorités recrutées dans une prétendue élite de la nation, plus de détenteurs de la puissance publique nommés par en haut. Pas davantage de république parlementaire. Mais quelque chose d'absolument nouveau et de spécifiquement russe. Une république de soviets de délégués des ouvriers, des travailleurs agricoles et, provisoirement, des soldats, tant qu'il y avait encore des soldats. Les soviets, ainsi édifiés de bas en haut, devaient

devenir tout puissants et instaurer la dictature du prolétariat, avec écrasement total et impitoyable de l'ancienne noblesse, de la bourgeoisie, des classes dites intellectuelles, des marchands, affameurs du peuple, et du clergé, empoisonneur des cerveaux. Telle était la révolution politique.

*Toute la terre aux paysans.* Ici, Lénine, qui, en tacticien consommé, se rendait bien compte que la question agraire, en Russie, était le nœud vital de la révolution et sa solution par les mesures les plus radicales le meilleur moyen de se concilier les immenses masses rurales, sacrifiait sans vergogne la doctrine marxiste, qui conférait toute la terre à l'Etat, pour s'approprier effrontément le programme socialiste-révolutionnaire, qui répartissait entre les moujiks les domaines de la couronne et ceux des grands propriétaires fonciers, de façon à assurer à chaque cultivateur son lot et à généraliser, sur un pied d'égalité et à titre gratuit, la création de la petite propriété paysanne. Mais alors que les socialistes,révolutionnaires voulaient différer l'élaboration de cette grande réforme jusqu'à la réunion de l'Assemblée constituante et ne concevaient sa réalisation qu'entourée de tout un appareil législatif et administratif, le chef bolchévik, tablant sur l'impatience des campagnards, réclamait la confiscation sommaire, par simple décret et sans attendre les délibérations d'une future Constituante, dont la convocation pouvait tarder beaucoup, de toutes les terres à distribuer et de s'en remettre pour leur partage à l'initiative des Soviets locaux. Les terres devaient être livrées sur-le-champ aux paysans, ou, si les paysans étaient las des atermoiements, qu'on leur faisait depuis trop longtemps subir, ils n'avaient qu'à les prendre d'office, sans se soucier de ce qui se disait ou se discutait à Pétrograd. Et c'était, avec la nationalisation des usines, celle des banques et celle du commerce, un des éléments de la révolution sociale.

*Cessation immédiate de la guerre.* Œuvre du capitalisme mondial, de l'infamie bourgeoise, de l'aberration patriotique et de l'exécrable orgueil tsariste, la guerre ne concernait en rien le peuple russe. Quel intérêt les millions de travailleurs qu'on avait criminellement arrachés à leurs champs ou à leurs usines pour les déporter aux frontières avaient-ils à mourir pour des causes qui leur étaient étrangères et pour des gens qui étaient leurs pires oppresseurs? Le devoir militaire? Odieuse invention de tyrans voulant plier hypocritement sous leur joug inhumain des légions d'esclaves. La patrie? Mot vide de sens, mot cruellement ironique pour les parias de l'existence qu'un sort perfide avait fait naître dans un pays dont ils n'étaient pas les vrais maîtres et pour qui cette prétendue patrie n'était en réalité qu'une infecte marâtre. Pour quoi, pour qui se battaient-ils? Ils ne le savaient pas, ou plutôt ils ne le savaient que trop. Leurs ennemis, ce n'étaient pas ceux contre lesquels ils se battaient, mais ceux pour lesquels ils se battaient. Et c'était cette guerre, cette guerre absurde autant qu'abominable, que le Gouvernement provisoire, héritier fieffé du tsarisme, malgré ses prétentions démocratiques, s'obstinait traîtreusement à poursuivre. Honte! mensonge! forfaiture! Les soldats devaient se refuser à continuer plus longtemps l'affreux carnage. La paix, que le gouvernement et les états-majors ne voulaient pas conclure, ils devaient la proclamer eux-mêmes, cesser le feu, fraterniser avec le soi-disant adversaire, quitter les tranchées, rentrer dans leurs villages, tournant leurs armes contre ceux, généraux, officiers, gendarmes, politiciens, banquiers, magnats d'industrie, prêtres, propriétaires, qui voudraient s'opposer à leur déclaration effective de paix, réservant leurs balles aux bergers maudits qui se flattaient de les mener à la mort comme des moutons à l'abattoir. Qu'avait-on à craindre? Les troupes allemandes? Stupidité! nouveau mensonge! Trop heu-

reuses de mettre fin elles aussi à la guerre, les troupes allemandes ne bougeraient pas. Bien mieux, à l'exemple de la révolte du soldat russe, les Allemands, puis avec eux les Français, les Anglais, toutes les armées en guerre, épuisées de souffrances, gorgées de dégoût, vidées de sang, enflammées de colère, se révolteraient à leur tour contre leurs bourreaux, pendraient leurs kaisers et leurs rois, guillotineraient leurs présidents, fusilleraient leurs chefs militaires... Et ce serait l'aube de la révolution universelle. Tel était le dernier point du programme de Lénine.

Pendant cet exposé, la salle, qui d'abord avait écouté attentivement l'orateur, était peu à peu devenue défiante, hostile, puis tout à fait houleuse. Des murmures, des rumeurs, des protestations s'élevaient à mesure que le bolchévik avançait dans son discours. Quand il eut fini, des huées et des coups de sifflet partirent de tous les côtés. C'est que ce n'était pas la foule ignare et impulsive de la veille, qui comprenait à peine ce qu'on lui disait, se grisait d'éclats de voix et ne pouvait d'ailleurs pas saisir grand'chose, dans le tumulte ambiant, aux lambeaux de phrases dont le son lui parvenait. C'était ici le Soviet, réuni en séance fermée, composé d'hommes connaissant par le menu la distribution des partis et la teneur de leurs programmes, d'acharnés discuteurs, nourris de politique, de querelles, de controverses, et qui, si le niveau de leur intelligence était en général très bas, étaient du moins parfaitement capables d'attacher un sens précis aux thèses qui leur étaient proposées. Or, celles que Lénine venait de leur jeter à la face avec une impudente audace les offusquaient prodigieusement. Elles offensaient à la fois leurs opinions, leurs projets et leurs sentiments. Aussi tous à peu près se trouvaient-ils d'accord pour les réprouver avec énergie et les rejeter avec indignation. Peu s'en fallait qu'ils ne considérassent leur cynique avocat comme un agent provocateur. L'agi-

tation était extrême. Des cris se croisaient : « Vous mentez! » — « C'est assez! » — « Otez-lui la parole! » — « Coquin! » — « Traître! » — « Vendu à l'Allemagne! » — « Si quelqu'un doit être pendu, c'est bien ce chien! » Des poings se tendaient; des crachats volaient. Cramoisis, hors d'eux, des délégués escaladaient la tribune pour répondre au blasphémateur et exprimer furieusement leur tollé. En vain les quelques bolchéviks qui parsemaient l'assemblée essayaient-ils de défendre leur chef; ils ne le défendaient même pas, se bornant à l'excuser, alléguant piteusement qu'arrivé seulement de la veille il n'était pas encore bien renseigné sur l'état des esprits en Russie et rejetant sur la fatigue du voyage sa nervosité et ses exagérations. Bref, c'était l'échec total, la chute, le désastre. La séance dut être levée au milieu d'un charivari effroyable.

Ulcéré, désemparé, profondément songeur et comprenant enfin la faute énorme qu'il avait commise, Lénine rentra la tête basse à l'hôtel de la Kchéchinskaïa.

Le lendemain, Pétrograd exultait, se rassurait, raillait. « Un homme qui débite de pareilles absurdités, exprimait globalement la presse, ne peut pas être dangereux. » L'organe des Cadets, la *Retch*, écrivait :

Il n'y a pas longtemps, Lénine apparaissait, de loin, comme le sphinx; sous les rayons de la lune, sa silhouette pouvait séduire quelques pauvres hallucinés. Maintenant, tout le monde peut le voir en plein jour : sa vraie figure ne trompe plus personne.

Milioukof disait, tout radieux, à l'ambassadeur de France :

— Lénine a complètement échoué, hier, devant le Soviet. Il a plaidé la thèse pacifiste avec une telle outrance, une telle impudeur, une telle maladresse, qu'il a dû se taire et sortir sous les lazzis. Il ne s'en relèvera pas.

Plékhanof déclarait que son ancien élève avait le délire.

Intimidée et d'ailleurs plus ou moins scandalisée elle-même, la bolchévique *Pravda* s'empressait d'expliquer que les thèses soutenues par Lénine lui étaient personnelles et ne correspondaient pas du tout aux idées du parti.

Il n'était pas jusqu'aux marins de Cronstadt, dont une délégation était allée recevoir Lénine à la gare, qui, honteux de la manifestation à laquelle ils avaient pris part, ne crussent devoir voter et communiquer aux journaux la résolution suivante :

Ayant appris que le citoyen Lénine est rentré en Russie grâce à la permission de S. M. l'empereur d'Allemagne et roi de Prusse, nous exprimons notre très grand regret d'avoir participé à la réception solennelle qui lui a été faite à son arrivée à Pétrograd. Si nous avions su par quel chemin il y venait, ce ne sont pas nos applaudissements qu'il aurait entendus, mais notre cri d'indignation : A bas Lénine! Retournez au pays par lequel vous avez passé!

Le Gouvernement provisoire avait la partie belle. Il pouvait cueillir Lénine et sa bande comme il voulait. Tout le monde aurait été enchanté, le Soviet eût applaudi et les bolchéviks eux-mêmes, muselés par leur discrédit, se seraient laissé décapiter sans souffler mot. Si le gouvernement avait compris son devoir, il en eût fini radicalement avec le bolchévisme dès son début. Mais, paralysé par son idéologie humanitaire, son respect mystique pour la liberté de toutes les opinions et son incurable idéalisme, il laissa placidement s'implanter le bolchévisme dans le mouvant sol russe, s'imaginant peut-être — et ce serait sa seule excuse — que la plante vénéneuse s'étiolerait et périrait d'elle-même.

Vaincu, mais ne voulant pas accepter sa défaite, convenant seulement qu'il avait été imprudent, pour avoir

cru le Soviet suffisamment mûr pour supporter son évangile politique et social, Lénine, aux reproches que ne pouvaient s'empêcher de lui adresser certains de ses fidèles, répondit par une attitude plus ferme encore et un nouveau sursaut de sa volonté. Loin d'être perdue, la bataille ne faisait que commencer. Les courages devaient s'endurcir et les énergies se tendre. Les lâches et ceux qui hésiteraient à le suivre jusqu'au bout n'avaient qu'à quitter le parti. Il ne chercherait pas à les retenir. Débarrassé de ses éléments douteux, le parti ne s'en porterait que mieux. La victoire ne pouvait être acquise qu'au prix d'efforts multipliés et d'une obéissance aveugle à ses ordres. Elle viendrait. Si elle ne s'était pas dessinée au premier combat, ce n'était pas une raison pour la laisser échapper. Ce premier combat n'avait été qu'une prise de contact avec l'adversaire, ayant permis d'évaluer ses forces et de reconnaître ses positions. Lénine voyait clair maintenant. Instruit par l'expérience, la tactique à suivre lui apparaissait avec l'évidence d'une équation résolue. Il fallait bolchéviser le Soviet. Bolchéviser le Soviet, c'est-à-dire y obtenir la majorité.

Conquis, dominés, cédant à l'ascendant du maître, éblouis par les fabuleuses perspectives qu'il leur ouvrait, les disciples reprirent confiance et une ardeur inconnue s'empara d'eux. Ils se distribuèrent les rôles, les commandements, pourrait-on dire, car l'hôtel de la Kchéchinskaïa allait désormais fonctionner comme un véritable quartier général; ils créèrent des bureaux, montèrent une organisation, s'occupèrent tout d'abord à recenser leurs troupes, puis à les grouper par quartiers, rues, usines et casernes. Partout, utilisant les petits noyaux communistes qui existaient déjà, ils équipèrent des cellules, réglèrent des dispositifs, établirent des comités, désignèrent des chefs, qui avaient à se tenir en relation permanente avec l'état-major. Un ordre strictement administratif, un plan d'action sévèrement étudié

disciplinèrent le parti et en augmentèrent la force rayonnante. Des escouades d'orateurs, de discoureurs, d'agitateurs, phalange mobile, se répandaient dans la ville, allant de tous côtés prêcher la bonne parole léniniste, convertir les indifférents, réchauffer les tièdes, gagner les sympathies, semer le grain de la révolte, attiser les passions, souffler la haine. Pas une réunion publique, pas un meeting ne se tenait sans qu'on vît surgir un ardent missionnaire maximaliste pour tenir tête aux catéchistes des autres confessions, répondre âprement aux arguments, contester, vitupérer, accuser, jeter le trouble et la bagarre dans l'assistance.

Mais c'était encore au dehors, en plein air que la propagande se faisait le plus provocante. Chaque soir et jusque tard dans la nuit, une foule hétéroclite s'amassait sur la place Troïtsky, devant l'hôtel de la Kchéchinskaïa, pour contempler et entendre les vedettes bolchévistes, notamment Lénine, qui devenait une grande attraction. De la pergola de la danseuse, drapée de rouge et illuminée de cordons de lampes rouges, la troupe communiste battait bruyamment le tréteau et, à grand tintamarre des coups de cymbales de ses outrances, exécutait sans se lasser ses plus retentissantes parades. Les harangues succédaient aux harangues, les éclats de gong aux boums de grosse caisse, les exhibitions aux exhibitions. Quand apparaissait le bateleur en chef, le grand saltimbanque, le maître de la foire, l'hercule, le célèbre camarade Lénine en personne, avec son torse puissant, ses muscles ligneux, son énorme crâne chauve, ses sourcils arqués, ses yeux bridés, son nez camus, son poil hérissé, sa gueule carnassière et féroce, tous les regards s'arrêtaient médusés, les bouches s'ouvraient pour jeter des acclamations ou des injures, les applaudissements et les sifflets se mêlaient, puis un grand silence s'établissait pour recueillir les boniments violents de l'homme-phénomène. Le buste penché en avant, s'arc-boutant d'un bras

à la balustrade, tandis que l'autre gesticulait comme à coups de bâton, le mufle s'ébrasant en porte-voix, Lénine déversait alors sur la foule stupide les hurlements rauques de ses anathèmes contre la société. Sans ordre, sans suite, mais avec le martellement continu, l'entêtement des mêmes formules simples et brutales obstinément répétées, comme pour les faire pénétrer de force et par chocs successifs dans les cervelles obtuses de la populace qui formait la majeure partie de ses auditeurs, il n'essayait pas de raisonner, comme devant le Soviet, de développer ses arguments, il les assénait, sachant bien que c'était ainsi qu'on pouvait les imposer à la masse abrutie. Déchaîné et fort de son impunité, il excitait ouvertement à l'insurrection, couvrait d'insultes et de boue le gouvernement, prônait la violation des lois, le pillage, l'assassinat, parlait de barricades, de bombes, de coq rouge, demandait la tête des cent capitalistes les plus huppés de Pétrograd pour faire un exemple et inspirer une sainte terreur à tous les riches, réclamait la destruction des châteaux, la reprise des terres et des usines, l'abandon du front, disait aux paysans : « Volez ce qui a été volé! » aux ouvriers : « Emparez-vous des moyens de production! » aux soldats : « Désertez! » C'était un spectacle effarant et grotesque. A chaque truculence sanguinaire ou particulièrement séditieuse du terrible charlatan, la foule hurlait d'ivresse, de plaisir ou d'horreur. Il y avait là des ouvriers en casquettes fripées, des ouvrières en fichus de couleur, des capotes kaki de soldats, des vareuses bleues de matelots, des miliciens municipaux, des mutilés de guerre, des touloupes de moujiks, de marchands de bazars, de dvorniks, des étudiants et des étudiantes, des petits employés aux figures minables et sournoises, des domestiques, des garçons de restaurants ou de maisons de thé, des soutanes de popes, des lévites de juifs, des Chinois, des Kalmouks, des mines patibulaires de délinquants libérés des prisons, des mendiants, des

vagabonds, des filles publiques et une abondante marmaille. Les bourgeois allant aux Iles ou en revenant, dans leurs voitures de maîtres ou leurs traîneaux de louage, s'arrêtaient volontiers au passage, pour écouter quelques instants, avec de grands éclats de rire ou une perverse jouissance, ces diatribes forcenées où il n'était question que de leur mort. L'air était printanier. Les tilleuls du parc Alexandre répandaient par bouffées l'odeur de leurs bourgeons qui poussaient. Sur le ciel violet on voyait luire doucement le minaret blanc de la mosquée tatare et le bulbe doré de la vieille église de la Trinité, édifiée par Pierre le Grand. Lénine parlait. Et comme ponctuant comminatoirement son discours, on entendait entre ses imprécations fulminantes les coups de tonnerre de la Néva voisine, qui entre-choquait et charriait vers la mer ses glaces en débâcle.

— A bas le Gouvernement provisoire!... Tout le pouvoir aux Soviets!... La terre à ceux qui la cultivent!... Cessez la guerre!... Que l'armée jette le fusil et l'épée pour prendre la faucille et le marteau!...

Et le Gouvernement provisoire laissait faire. Et non seulement le Gouvernement provisoire n'intervenait pas, mais il poussait la longanimité jusqu'à autoriser l'éclairage intensif de la place, où se conjurait publiquement sa ruine, par les projecteurs de la citadelle Pierre-et-Paul, sise à proximité.

Au bout d'un mois de cette propagande enragée, que pas plus au Soviet qu'au Gouvernement nul ne songeait à contrebattre autrement que par les vaines armes de l'éloquence, les résultats « encourageants » qu'avait prévus Lénine se faisaient déjà sentir. Par la pression exercée sur les délégués ouvriers et soldats les plus avancés, ainsi que par le jeu des élections supplémentaires, qui toutes tournaient en faveur des bolchéviks, le tiers du Soviet était devenu léniniste. Ce parti,qui n'était rien

avant l'arrivée des trente voyageurs du train plombé, était maintenant quelque chose et tendait à être tout. On le voyait mieux encore aux élections pour les comités de quartiers et pour les congrès ouvriers, où les progrès des bolchéviks étaient surprenants.

Certes, et quels que fussent leur aveuglement, leur déraison, leur aboulie, le Gouvernement et la majorité encore saine du Soviet ne voyaient pas sans inquiétude le déploiement de cette activité bolchéviste. Mais s'ils n'épargnaient pas les discours, les articles de presse, non plus que les belles proclamations pour la combattre, leur néfaste idéologie leur défendait de passer des paroles aux actes. L'emploi de la force à l'égard de ces adversaires sans scrupules leur eût paru un monstrueux abus de pouvoir, et l'illégalité même de leurs procédés ne les décidait pas à leur appliquer la simple sanction des lois. « Je ne veux pas être le Marat de la Révolution russe! » avait un jour noblement déclaré Kérensky, s'opposant aux projets de représailles sanglantes contre Nicolas II et les ministres tsaristes. Il ne voulait pas davantage en être le Tallien. Le tsar et ses ministres avaient du moins été arrêtés. Lénine et ses suppôts agissaient, conspiraient, contrevenaient aux lois, trahissaient en toute liberté. C'est qu'un principe, un principe imprescriptible dominait toute la mystique démocratique et révolutionnaire, et ce principe était : Pas d'ennemis à gauche. Pas d'ennemis à gauche! proclamaient dogmatiquement les menchéviks du Soviet. Pas d'ennemis à gauche! professait non moins doctrinairement Kérensky, d'ailleurs tenu de près par ses trois mentors juifs, Lieber, Dan et Gotz. Pas d'ennemis à gauche! répétaient, de mauvaise grâce, mais sans résistance, les modérés du gouvernement, les Lvof, les Goutchkof, les Milioukof. Et comme il n'y avait pas d'ennemis à gauche, les bolchéviks bénéficiaient, dans leurs pires excès, dans leurs plus noirs desseins, dans leurs attentats délibérés contre la patrie, de la magnifique indulgence

dont la Révolution jugeait devoir couvrir tous ceux qui se réclamaient d'elle, fût-ce pour la saper.

Devant ce surcroît d'audace, d'une part, et, de l'autre, cette inconcevable tolérance, la position du gouverneur militaire de Pétrograd commençait à devenir scabreuse. En vain Kornilof demandait-il au gouvernement de le soutenir, au Soviet de lui faciliter sa tâche : il se heurtait des deux côtés au désarroi, à la pusillanimité, à de déconcertants, à d'irritants scrupules. Il aurait voulu désarmer les ouvriers, qui disposaient de trente mille fusils, produit du pillage de l'Arsenal et des remises d'armes par les soldats pendant les journées révolutionnaires de mars. On lui répondait :

— Impossible! Comment voulez-vous que nous enlevions leurs armes aux ouvriers? D'abord, ils ne se laisseraient pas faire; ensuite, les ouvriers sont le rempart de la révolution, qu'ils ont faite et qu'ils ont le droit de sauvegarder.

— Vous ne craignez donc pas de maintenir ce foyer latent d'insurrection, où se recrute la garde rouge de Lénine?

— *Nitchévo!* La garde rouge n'est pas encore bien redoutable, et les ouvriers, dont une faible partie seule est bolchéviste, n'ont d'autre intention que de défendre leur Soviet et, consécutivement, le Gouvernement provisoire contre les entreprises éventuelles de la réaction.

En attendant, les régiments de la garnison ne paraissaient plus aussi sûrs. Si certains, comme celui de Volhynie, demeuraient fermes et se refusaient à recevoir les agitateurs léninistes, d'autres, comme les Pavlovtsy ou le 180e, cédaient au plus mauvais esprit et tournaient visiblement au bolchévisme. La popularité de Kornilof, il est vrai, était telle que les ferments d'insubordination qui couvaient ne semblaient pas porter tort à son prestige. Ses ordres étaient ponctuellement obéis et ses visites d'inspection dans les casernes se voyaient régulièrement

acclamées. Mais sitôt qu'il avait le dos tourné, les émissaires communistes reprenaient leur besogne et la funeste propagande poursuivait ses ravages. Kornilof le savait. Il l'apercevait à mille signes. Aussi, quels que fussent le respect qui l'entourait et l'ascendant qu'il exerçait, se rendait-il bien compte qu'à lui seul et privé des moyens d'action que le gouvernement et le Soviet persistaient à lui refuser, il ne parviendrait pas à soustraire les régiments de Pétrograd à la désagrégation qui les menaçait.

Ecœuré et tourmenté, Kornilof confiait à Liapounof :

— Je voudrais bien m'en aller. Je sens que chaque jour mon autorité décline. Je n'ai plus rien à faire ici.

— Lavre Georgiévitch, restez, répondait Liapounof. Si vous partez, il ne restera personne à Pétrograd pour empêcher une catastrophe.

— Catastrophe que je pressens si probable, répliquait Kornilof, que, préférant ne pas en partager la responsabilité avec ceux dont la faiblesse ou l'aberration l'auront bientôt rendue inévitable, je ne demande qu'à résigner des fonctions désormais sans objet. Qu'on me rende mon corps d'armée! Là-bas, loin de Kérensky et hors des atteintes du Soviet, il y aura peut-être encore moyen de lutter. Ici, c'est fini!...



Liapounof n'avait pas encore tenu la promesse qu'il avait faite à Pierre Pétrovitch de renouer avec sa tante, la princesse Ossinine. C'était moins par mauvaise volonté, ressentiment ou par un reste d'orgueil mal placé que parce qu'il ne voulait pas se représenter à l'hôtel de la rue Karavannaïa sans être porteur de nouvelles de Nadia. Or, il était resté longtemps sans savoir où était, ni ce qu'était devenue sa fiancée. Les dépêches qu'il avait essayé de lui faire passer en Roumanie par l'intermédiaire

du Grand Quartier étaient demeurées sans réponse. Son anxiété s'en était accrue, car si le télégraphe pouvait ne pas fonctionner pour les particuliers, il était inadmissible que les transmissions par voie militaire ne fussent pas effectuées. Enfin, à son grand soulagement, il avait reçu un message de la jeune fille, parti et daté de Kief. Nadia racontait que son train sanitaire avait été pillé par les soldats, que le personnel infirmier ayant fait mine de s'opposer au saccage avait été maltraité, menacé de mort, qu'elle-même et ses compagnons n'avaient dû leur salut qu'à l'intervention de soldats roumains, qu'elle avait pu se réfugier à Iassy, puis qu'elle avait réussi à gagner Kief, non sans grandes difficultés, les trains étant pris d'assaut par les déserteurs, qui bondaient les compartiments, encombraient les couloirs, pendaient en grappes aux portières, s'entassaient jusque sur les toitures et jetaient à bas des wagons les malheureux voyageurs assez audacieux pour vouloir y occuper des places. Une fois retrouvée, ce n'avait plus été de la part de l'aide de camp du général Kornilof qu'un ordre à donner pour la faire diriger sur Mohilef. La jeune fille y était arrivée sans autre incident et n'allait pas tarder à rejoindre Pétrograd.

Plus rien ne retenait donc l'officier d'opérer sa rentrée à la Karavannaïa. Il la fit, un des premiers après-midi de mai, en compagnie de Pierre Pétrovitch.

— Le voici, je vous l'amène! cria celui-ci dès le seuil du salon où se tenait la princesse.

La réception fut émue, larmoyante, comme il convenait. L'uniforme, les étoiles du lieutenant-colonel faisaient la plus grande impression.

— Ah! cher André Serguéiévitch, que je suis heureuse de vous revoir!... Par ces tristes temps dont le Seigneur nous inflige l'épreuve en expiation de nos iniquités, il est doux de renouer plus étroitement que jamais les liens de la famille!...

La princesse Ossinine avait prononcé ces mots avec

une touchante conviction et dans l'oubli complet, semblait-il, de ce qu'elle avait fait elle-même pour rompre ces précieux liens. Liapounof la trouvait vieillie, moins cependant que le lui avait laissé présumer Pierre Pétrovitch. Elle portait toujours beau, dans sa robe de taffetas turquoise, d'une coupe, il est vrai, un peu démodée, sous ses cheveux encore bronzés, que parcouraient pourtant quelques ondes grisonnantes, et parée de nombreux bijoux. Le visage était agréablement fardé, avec une discrétion de bon goût qui se défendait de combler les petites rides qui rayonnaient aux commissures des paupières et de la bouche. Les lèvres passées au rouge s'ouvraient d'un sourire névropathique sur une double rangée de jolies fausses dents qui brillaient de tout leur émail factice. L'œil, d'un vert éteint, s'avivait par instants d'une flamme bizarre.

— Comme vous avez raison, ma tante! répliqua courtoisement Liapounof. Il est bien vrai que le malheur rapproche... et le bonheur aussi, ajouta-t-il, car vous pensez bien que je ne suis pas venu sans vous apporter des nouvelles de Nadiejda Ivanovna.

— Je m'en doutais, cher André Serguéiévitch, et, devinant que ces nouvelles sont bonnes, vous m'en voyez profondément heureuse. Je sais par Pierre Pétrovitch tout ce que vous avez fait pour mon enfant adorée et je vous en suis infiniment reconnaissante... Quand aurai-je la joie de la revoir, ma Nadia, et de la presser de nouveau sur mon cœur maternel?...

— Bientôt, très bientôt, j'espère... Mais il ne faudra pas lui en vouloir, si vous ne la retrouvez pas tout à fait telle qu'autrefois. Elle a tant souffert!...

— Pauvre petite!... Souffert... *Gospodi Bojé moi!* nous avons tous souffert... et moi plus qu'elle encore, croyez-le, cher André Serguéiévitch!...

La princesse tamponnait d'un petit mouchoir de soie ses yeux aux cils noircis.

— Tout est bien qui finit bien, conclut Pierre Pétrovitch. Ma chère amie, maintenant que vous voici tranquillisée sur le compte de votre fille, il ne restera plus qu'à marier ces jeunes gens le plus tôt possible. Ils ne l'auront pas volé!

La princesse acquiesça avec un empressement marqué.

— Dieu... Dieu soit lou... loué! bégaya le vieux prince Ossinine, qui assistait à l'entretien, si décati, si tremblotant, si chenu, que Liapounof avait peine à reconnaître son bon oncle dans ce lamentable podagre.

Il y avait encore dans le salon Irina Ivanovna, la sœur aînée de Nadia, veuve du général Iaziga, mort peu de semaines auparavant dans un asile d'aliénés et dont elle portait le deuil avec une joyeuse extravagance, et l'ancienne gouvernante des deux jeunes princesses, la vieille Maricha, devenue à peu près idiote et qui ne prenait part à la conversation que par des hochements de tête mécaniques et de petits signes de croix effarouchés.

Ce n'était plus la vie et l'animation d'autrefois dans ce bel hôtel de la Karavannaïa, avec le va-et-vient incessant des visiteurs et des visiteuses, remplissant les riches salons de leur volettement capricieux, papotant, jabotant, pépiant, colportant les mille bruits de la ville et de la cour, se pavanant, se rengorgeant, dressant la crête et baisant des mains, tandis qu'une table opulemment servie offrait en permanence le thé, le champagne, les zakouskis et les gâteaux. Tout ce noble monde, brillant, léger, vaniteux, perfide et dévoyé, avait disparu. C'était la solitude, le vide, l'abandon. Il ne restait plus que les domestiques, et encore plusieurs, comme le chauffeur Vassili Nikiforovitch et le valet de pied Timoféï, avaient-ils été enlevés par la guerre. Il y avait encore là l'indispensable Stépane, avec son même facies inquiétant, ses gestes sournois, ses petits yeux bigles, le nain Ilioucha et les femmes, plus deux ou trois jeunes chenapans, aux allures louches, nouvellement engagés par Stépane. Toute

cette valetaille était peu respectueuse, n'en faisant qu'à sa guise et paraissant considérer le service comme une corvée indigne et d'ailleurs parfaitement négligeable. Si Stépane manifestait encore quelque hypocrite condescendance dans l'exercice de ses fonctions de majordome, Ilioucha était devenu tout à fait insupportable et les femmes de chambre se croyaient tenues de rivaliser d'insolence. Les termes de « Votre Excellence », « Votre Honneur », « Votre Noblesse » ne faisaient plus partie de leur vocabulaire, et les gens ne s'adressaient plus à leurs maîtres qu'en les nommant par leurs prénoms et patronymes. N'étaient-ils pas maintenant des citoyens et des citoyennes comme les barines?

— Je vous prie de m'appeler « monsieur le lieutenant-colonel! » intima Liapounof, agacé de s'entendre traiter cavalièrement par Stépane d'André Serguéiévitch.

Le larbin s'inclina cauteleusement, en décochant à l'officier un regard mauvais.

Liapounof se rappela soudain l'avoir aperçu un jour qui sortait du bâtiment de l'Okhrana. Pour le compte de qui ce drôle espionnait-il à présent et quelles pouvaient être ses secrètes visées?

Mais plus que de l'abandon dont elle était l'objet ou des mœurs nouvelles de ses gens, la princesse se plaignait des difficultés de la vie et de l'aléa de sa situation. Si la dispersion de ses relations mondaines l'avait tout d'abord vivement affectée, elle n'avait pas, en effet, été longue à comprendre que, son intérêt, par ces temps troublés, étant de se faire oublier le plus possible, il lui fallait au contraire se féliciter de n'avoir plus à subir le risque de la fréquentation de personnes aussi compromettantes que celles qui, sous le régime déchu, avaient formé sa société habituelle. S'affolant de tout et n'ayant aucune vocation pour le martyre, elle se tenait dans son hôtel, sans oser mettre le nez dehors, se gardant même de chercher à avoir des nouvelles des anciens familiers de sa maison,

dont plusieurs étaient sous les verrous. Elle n'avait pas davantage tenté de faire parvenir à l'impératrice le témoignage de sa fidèle sympathie. L'arrestation de la Vyroubova avait mis le comble à sa terreur, mais, loin de s'en montrer désespérée, comme avait pu le supposer Pierre Pétrovitch, elle en avait plutôt éprouvé une sorte de soulagement, tant elle avait redouté de voir reparaître un jour ou l'autre chez elle la dangereuse amie de Raspoutine et d'Alexandra Féodorovna. Aussi considérait-elle comme une bénédiction la présence de Liapounof, sous la protection de qui elle espérait ne plus rien avoir à craindre désormais de la méchanceté de ces terribles révolutionnaires. Et sous le nom de révolutionnaires elle englobait aussi bien les représentants les plus modérés de la légalité parlementaire, les Rodzianko, les Goutchkof, les Milioukof, un Pourichkévitch lui-même, que les bandes déchaînées dont, blême de peur, cloîtrée dans sa chambre et la tête enfouie sous ses oreillers, elle avait entendu pendant trois jours les cris d'émeute et les coups de fusil retentir sous ses fenêtres.

— Ah! cher André Serguéiévitch, disait-elle, si vous saviez par quelles alarmes j'ai passé! Je m'attendais à tout instant à voir notre demeure envahie et incendiée, comme celle de ce pauvre comte Freedericksz!... Heureusement que vous êtes de nouveau des nôtres, cher André, et que si ces affreux désordres recommençaient, vous sauriez nous faire respecter!

— Soyez tranquille, ma tante, répondait Liapounof en souriant; tant que je serai là, rien de fâcheux ne vous arrivera.

— Dieu soit lou... loué! bavochait le vieux prince.

C'étaient alors les jérémiades habituelles et qu'on entendait à peu près partout sur la cherté de la vie et la pénurie des produits de première nécessité. Dans la bouche de la princesse elles prenaient une acrimonie singulière. Accoutumée au luxe et à l'abondance du temps

du tsarisme, la malheureuse femme ne pouvait se faire au changement brutal que la révolution avait amené dans son train d'existence.

Si l'hôtel recélait encore dans ses caves et dans ses greniers des provisions appréciables de bouteilles, de salaisons, de conserves et de fruits secs, il n'y avait presque plus moyen, sinon à coups d'argent ou par de basses intrigues, d'avoir du poisson, des œufs, des légumes, de la viande fraîche. Impossible non plus de rien faire venir de la campagne, par suite de la crise des transports. Le lait, le pain, le sucre étaient chichement rationnés et ne se délivraient que sur présentation de cartes spéciales. Encore fallait-il pour obtenir ces maigres subsistances aller faire la queue pendant de longues heures aux portes des boulangeries et des dépôts de denrées, seule occupation à peu près à laquelle les domestiques daignassent se livrer, leur entretien en dépendant en même temps que celui de leurs maîtres. La princesse trouvait tout cela intolérable, scandaleux, et sa colère contre les autorités, le gouvernement, les institutions nouvelles y trouvait un intarissable aliment.

— Qui eût pu jamais supposer, gémissait-elle, qu'on manquerait un jour de pain en Russie, ce grenier de l'Europe?

— Si on ne manquait que de pain! renchérissait Irina Ivanovna. Mais vous oubliez, maman, le thé, le caviar... et surtout le tabac! Quand notre stock de cigarettes sera épuisé, que ferons-nous?...

— *Nitchévo!* plaisantait Pierre Pétrovitch. Les Allemands, paraît-il, sont logés à moins bonne enseigne encore que nous.

— Que les Allemands crèvent de faim, maugréa la princesse, ce n'est pas ça qui nous donnera à manger!

— Plaignez-vous, Eudoxie Egorovna! fit le conseiller privé. Quoi que vous en disiez, on peut encore se procurer bien des choses à Pétrograd, à condition, bien entendu,

d'y mettre le prix. Ce n'est pas cela qui peut vous gêner!

— Vous croyez!... De l'argent, oui, je devrais en avoir... mais le fait est que je n'en ai pas...

Une fois sur la question d'argent, la princesse ne déragеait pas. C'est qu'ayant toujours nagé dans l'opulence et n'ayant jamais eu que la peine de passer des ordres aux banquiers de la famille ou de signer des chèques, elle connaissait pour la première fois de sa vie la valeur de l'argent et le souci de compter. Pour être considérable sur le papier, la fortune des Ossinine ne produisait plus, en effet, que des revenus amoindris et qui s'appauvrissaient de jour en jour. Le rouble baissait d'une façon inquiétante. Si les emprunts d'Etat et les obligations détachaient encore leurs coupons, les actions ne distribuaient plus de dividendes, et les banques ne consentaient plus sur ces papiers en voie de dépréciation que des prêts dérisoires. Quant aux terres, les paysans ne payant plus leurs fermages et les frais des exploitations agricoles croissant hors de toute proportion, leur rapport était tombé à zéro.

— Mes intendants m'ont toujours volée, déclarait amèrement la princesse, mais le rendement de nos propriétés était tel que je n'avais pas besoin de m'en apercevoir. Aujourd'hui, ils ne m'envoient plus rien; c'est sans doute qu'ils n'ont plus rien à voler; et ce sont eux maintenant qui me demandent de l'argent.

— C'est inouï! glapissait Irina Ivanovna.

— Affreux! abominable!... Vous voyez, mon pauvre ami, que loin d'être à mon aise, comme vous le supposiez, je n'ai plus même de quoi vivre... je suis littéralement sur la paille!...

Elle agitait éperdument ses mains maigres où scintillaient des brillants.

— Bah! ne vous frappez pas, ma chère, disait Pierre Pétrovitch. Bien d'autres voudraient être à votre place, et la paille de votre hôtel est encore suffisamment confor-

table. D'ailleurs les choses n'en sont pas au point où vous l'imaginez. Il y a une crise, c'est indéniable, et nous en sommes tous plus ou moins les victimes. Mais ce n'est qu'un mauvais moment à passer. Il faut comprendre les difficultés de la situation et ne pas les exagérer.

Sur quoi le conseiller privé se lançait dans un petit cours d'économie politique :

— Le rouble baisse, ce qui est en partie la cause de la vie chère. Le gouvernement, qui ne veut pas employer les moyens de coercition du tsarisme, n'arrive pas à percevoir les impôts. D'autre part, les dépenses se sont singulièrement accrues, moins encore celles que nécessite la guerre que les charges résultant de la nouvelle condition du pays. La démocratie coûte cher. Il faut augmenter les salaires des ouvriers, les émoluments des fonctionnaires, la solde des soldats. Il faut subventionner les entreprises, qui succombent sous le poids de leurs frais, créer sans cesse de nouveaux emplois, de nouvelles places pour satisfaire au déchaînement des appétits. Incapable de résister, le gouvernement accorde tout, cède sur tout. Il veut être populaire, et pour être populaire, il lui faut payer, abreuver, arroser. Le budget est mis au pillage. A lui seul, le Soviet formule de fabuleuses exigences. Il réclame 11 milliards de roubles pour les allocations aux femmes des soldats, 500 millions pour les comités de ravitaillement, 140 pour les comités agraires...

L'ancien tchinovnik du Contrôle de l'Empire alignait des chiffres et des chiffres.

— Alors, continua-t-il, que fait le gouvernement? Eh bien, mon Dieu, il fait ce que font tous les gouvernements en de pareilles circonstances : il tire des billets de banque, il fait ce qu'on appelle de l'inflation.

— Autrement dit, cria la princesse, il fabrique de la fausse monnaie!

— Non, c'est de l'excellente monnaie, seulement il en émet trop. En deux mois d'exercice le Gouvernement pro-

visoire a imprimé autant de papier que le tsarisme durant toute une année. Aussi le rouble n'a-t-il pas tardé à s'en trouver fortement ébranlé. Une baisse progressive s'en est suivie, si bien que notre monnaie a maintenant perdu quelque chose comme 50 % de ce qu'elle valait encore il y a trois mois... Suivez-vous les cours, André?...

— La livre cotait hier 18 roubles, précisa Liapounof.

— Pardon... monsieur le lieutenant-colonel... fit alors une voix pointue et doucereuse.

C'était celle du valet de chambre Stépane, qui était en train de servir un thé d'appréciable qualité agrémenté d'un honorable choix de gâteaux, et qui, non content d'écouter attentivement ce qui se disait, ne se gênait pas, selon les libertés démocratiques prises par la domesticité, pour mêler son mot à la conversation.

— Pardon, monsieur le lieutenant-colonel... la livre était aujourd'hui, à l'ouverture de la Bourse, à 18 roubles 20 kopeks et le franc français à 68 kopeks.

— C'est bien ce que je disais, notre pauvre rouble a baissé de près de moitié, dit Pierre Pétrovitch sans s'étonner autrement de l'intrusion du larbin.

— Vous jouez donc à la baisse du rouble, mon garçon? demanda Liapounof quelque peu ahuri.

— Oui... oui, monsieur le lieutenant-colonel... parfaitement... je joue à la baisse!...

Le drôle soutint insolemment le regard réprobateur de l'officier.

— Je n'ai rien compris à ce que vous nous avez raconté là, mon bon Pierre Pétrovitch, déclara la princesse. Mais je constate que votre révolution, votre belle révolution me ruine.

— Comment, ma révolution... Ce n'est pas ma révolution!... Qu'est-ce que vous me chantez?... Jamais je n'ai désiré la révolution!

— Mais vous l'avez approuvée.

— Aucunement. Je me suis borné à déplorer les funes-

tes erreurs du tsarisme, qui ont rendu la révolution inévitable.

— On m'a dit que vous aviez poussé un grand soupir de soulagement au moment de l'abdication de notre pauvre et vénéré souverain.

— De soulagement peut-être, mais pas de joie.

— Ingrat !... Tout marchait si bien sous le tsar !...

— Pour vous, oui... Mais pas pour la Russie, pour le peuple...

— Le peuple, le peuple... Enfin, si j'en juge par moi-même, je vois bien que tout va mal, de mal en pis, beaucoup plus mal que sous l'affreux régime que vous déploriez !...

— Calmez-vous, Eudoxie Egorovna... La crise économique et la diminution de vos revenus vous font perdre la tête...

— La diminution... dites la suppression !

— Que diable, ne vous affolez pas ainsi. Le rouble baisse, il remontera. Vos revenus sont au ralenti, ils vous reviendront et à coups d'accélérateur. Vous verrez cela à la fin de la guerre. C'est un phénomène d'ordre général, qui s'est maintes fois produit dans l'histoire, dans tous les pays, à toutes les époques. Après les guerres les affaires reprennent et avec une vigueur nouvelle. Aux périodes de surconsommation et d'épuisement succèdent des périodes de surproduction et de grande prospérité. On se croyait ruiné et l'on se trouve plus riche qu'avant. C'est ce qui vous arrivera. Vos titres sont provisoirement improductifs, mais vous en restez propriétaire, ils sont à vous, ils reposent dans les coffres-forts de vos banques, où ils se trouvent en sûreté, en parfaite sûreté... Et vos maisons !... Combien en avez-vous ?... Je vous en connais déjà quatre à Pétrograd...

— Cinq, Pierre Pétro... monsieur le conseiller privé, fifra l'aigre galoubet de Stéphane ; vous oubliez la datcha de Péterhof.

— Cinq à Pétrograd, deux à Moscou, trois ou quatre à Nijny, à Kief, à Kharkof... Elles non plus ne s'envoleront pas... Et vos terres... elles sont toujours là, vos terres, vos vastes propriétés foncières du gouvernement de Voronèje...

— Quatre-vingt mille déciatines, murmura Stépane, l'œil bigle.

— Les terres!... parlons-en, des terres! se récria avec emportement la princesse. Pour combien de temps me resteront-elles?... Ne savez-vous donc rien, Pierre Pétrovitch, des bruits sinistres qui courent?... On dit qu'on va nous les prendre, que le gouvernement, ce beau gouvernement de bandits, songe à nous en dépouiller pour les donner aux paysans!...

— Chère amie...

— Je ne vous parle pas!... Vous ne faites que mentir!... André... cher André Serguéiévitch, vous qui êtes dans le secret des dieux, je veux dire de ces scélérats de ministres, vous devez savoir ce qui se passe, ce qu'on nous prépare, quels sont les projets de ces misérables... Est-il vrai qu'ils veulent faire une loi pour nous déposséder?...

— Mon Dieu, ma tante, répondit Liapounof, tout cela est encore bien vague... Il est exact qu'on s'agite beaucoup autour de ce qu'on appelle la question agraire... Vous savez que la révolution s'est faite en grande partie, au moins dans les masses rurales, au cri de : « Terre et liberté! » Cela signifiait : La terre à ceux qui la cultivent; liberté pour eux de jouir du produit entier de leur travail! C'est le vieux rêve de l'âme paysanne russe. Le moujik ne pense qu'à la terre, dont ses communautés ne détiennent qu'une portion insuffisante. Il est pauvre, paresseux; dépensant au fur et à mesure le peu d'argent qu'il gagne, il ignore l'épargne; il ne peut pas payer la terre, il veut l'avoir pour rien. C'est ce que la révolution lui a promis. Elle doit tenir sa parole, sous peine de voir se déchaîner d'épouvantables et formidables jacqueries.

— Eh bien, dit la princesse, qu'on lui donne les terres de la Couronne.

— Et celles du clergé, ajouta Pierre Pétrovitch.

— C'est ce qu'on fera certainement. Mais cela ne suffira pas. Et puis, ce que convoite surtout le paysan, ce sont les terres seigneuriales, les terres de la noblesse, les terres des grands propriétaires fonciers. Ce sont les plus riches, les plus prospères, celles qu'il connaît le mieux, puisqu'il les cultive de ses propres mains pour le compte de leurs possesseurs, celles qu'il voit sous ses yeux et qu'il tient sous sa main, puisque ces villages leur sont limitrophes ou s'y trouvent enclavés. Ce sont celles-là qu'il veut avant tout partager.

— Les pillards! les Scythes! cria la princesse. Alors, que votre gouvernement nous les achète!...

— Sans doute, mais le gouvernement ne pourrait procéder à une pareille opération qu'en émettant ce que vous appelez de la fausse monnaie, soit par une augmentation hors de toute mesure de la circulation fiduciaire, qui accélérerait encore l'avilissement du rouble.

— Ce qui revient à dire que nous serions payés en monnaie de singe!

— A peu près.

— André, mon cher André, intervint alors moitié riant moitié grondeur Pierre Pétrovitch, vous présentez les choses beaucoup trop en noir... vous effrayez inutilement Eudoxie Egorovna...

— Laissez-le parler, Pierre, jeta la princesse. C'est lui que je crois et non pas vous.

— Au reste, continua Liapounof, le gouvernement ne se livrera à aucune initiative de ce genre. Cela ne le regarde pas. Comme le nom même qu'il a pris l'indique, il n'est là que « provisoirement ». C'est un gouvernement d'attente. Il ne peut rien établir de définitif. Il doit s'en remettre pour toutes ces graves questions à la compétence et à la décision de l'Assemblée constituante.

— L'Assemblée constituante?... Qu'est-ce que c'est encore que cette invention?...

— Eh bien, ma tante, c'est l'assemblée qui, élue au suffrage universel par l'ensemble des citoyens de la Russie, aura à élaborer et à promulguer les nouvelles lois fondamentales de l'Etat russe. Dès le début de la révolution il a été entendu que des élections auraient lieu dans toute la Russie et que l'assemblée issue de ce scrutin serait seule souveraine pour statuer sur le régime et doter notre pays d'une constitution.

— Une peste que cette assemblée!... Est-ce que la Russie a besoin d'une constitution?

Après avoir essuyé ses yeux qui se remplissaient de larmes nerveuses, la princesse reprit :

— Et que va-t-elle décider, cette maudite Constituante?... De qui d'abord se composera-t-elle?

— Les élus des paysans en formeront naturellement l'immense majorité. Ceux-ci seront évidemment, pour la plus grande partie, des socialistes-révolutionnaires. Les modérés, cadets et conservateurs, ne s'y trouveront sans doute qu'en faible minorité. Dans ces conditions, on peut tenir pour assuré qu'en ce qui touche le régime, ce ne sera pas la monarchie, même constitutionnelle, qui sera proclamée, mais la république.

— Infamie!...

— Pour ce qui concerne la réforme agraire, l'Assemblée sera certainement amenée à voter la confiscation sans indemnité de toutes les terres et leur redistribution aux cultivateurs.

— Ah, les brigands! les assassins!... N'y a-t-il donc pas de Dieu au ciel pour empêcher cette abomination?... Que t'avons-nous fait, Père éternel, pour que tu nous châties avec cette cruauté?... N'avons-nous pas déjà suffisamment racheté nos péchés, nos pauvres péchés par les terribles malheurs qui nous sont arrivés, sans qu'il faille nous voir menacés de catastrophes plus épouvan-

tables encore!... Ah! c'est affreux! c'est atroce!... je suis désespérée! je suis morte!...

— Remettez-vous, chère Eudoxie Egorovna, remettez-vous, je vous en supplie, se désolait Pierre Pétrovitch consterné.

— Non, non... J'en sais assez maintenant pour n'avoir plus foi qu'en un miracle de la céleste Providence, quand son injuste courroux se sera apaisé... C'est votre faute aussi à vous tous... la faute à votre stupide révolution... la faute à vos Goutchkof, à vos Milioukof, que cette chère et malheureuse impératrice avait bien raison de vouloir faire pendre... la faute à ce satané Pourichkévitch... que j'ai honte d'avoir reçu chez moi... la faute, l'inexpiable faute de tous ces braillards de la Douma qui ne cessaient de couvrir d'injures la famille impériale et qui, par leurs discours incendiaires, par leurs perpétuelles et criminelles excitations, ont fini par changer ce pays si doux, si docile, si loyal en un effroyable et immense repaire de chacals hurlants, de loups avides et de bêtes féroces!...

— Ah! pardon! s'écria Liapounof qui commençait à perdre patience. A qui la faute, dites-vous, ma chère tante?... Pas à ceux que vous incriminez haineusement et qui n'ont fait que leur devoir de patriotes... Mais bien à vous, à votre société corrompue, frivole, détraquée, à vos tchinovniks prévaricateurs, à vos ministres félons, à vos Soukhomlinof, à vos Stürmer, à vos Protopopof, à votre tsar aboulique et inconstant, à votre impératrice orgueilleuse, butée dans ses idées fixes, extravagante, hystérique, à votre amie Mme Vyroubova, coquine de la pire espèce et devenue l'âme damnée du régime... Voilà ceux qui, par leur incapacité, leur folie ou leur trahison, ont déchaîné la révolution!...

— André... cher André... André Serguéiévitch... tout le monde est coupable... tout le monde... tout le monde... sanglotait la princesse.

— Et Raspoutine!... Raspoutine que j'oubliais... Raspoutine, le plus néfaste de tous!...

— Oh! pas ce nom! s'effara Pierre Pétrovitch. On ne prononce plus ce nom ici, André!

— Raspoutine!... C'est celui-là, ma tante, que vous devriez avoir honte d'avoir reçu chez vous!...

— Des sels! des sels!... je prends mal!...

Le conseiller privé se précipitait pour la soutenir, car elle défaillait réellement, tandis qu'Irina Ivanovna partait en petits éclats de rire stridents.

Quand le calme fut revenu et que, bien tapotée par Pierre Pétrovitch, la princesse Ossinine eut repris ses esprits, elle demanda tout à coup d'une voix hypocrite et doucereuse :

— Vous m'avez parlé d'une Assemblée... Dites-moi, cher André Serguéiévitch, est-ce qu'il y aura des bolchéviks dans cette Assemblée?

Surpris, Liapounof la regarda un instant, comme cherchant à deviner pourquoi elle posait une pareille question. Puis il répondit :

— Des bolchéviks... oui, sans doute, il y en aura... des délégués de la population ouvrière des villes...

A cette évocation des bolchéviks, Stépane, qui assistait le vieux prince dans la déglutition de son thé, eut un mince sourire entre ses lèvres rases et ses petits yeux flambèrent.

— Mais, ajouta Liapounof, ils ne seront sûrement pas bien nombreux.

— C'est dommage! fit la princesse.

— Pourquoi?

— Parce que j'aurais aimé voir cette Assemblée de malheur, qui va se permettre de voter la république et de nous donner une constitution, tomber entre les mains des bolchéviks.

— Vous plaisantez!

— Je ne plaisante pas. Je suis tout ce qu'il y a de plus

sérieuse. J'appelle les bolchéviks de tous mes vœux. Je souhaite qu'ils réussissent. J'espère ardemment qu'ils pourront un jour, un jour aussi prochain que possible, s'emparer du pouvoir et nous débarrasser, d'un coup de balai magistral, de toute cette infecte engeance qui nous gouverne aujourd'hui.

— Eh bien... eh bien, ma tante... fit Liapounof d'abord interloqué, puis prenant le parti de rire, pour un vœu, ça c'est un vœu réussi!... Mais ne voyez-vous pas que si ce vœu arrivait jamais à se réaliser, ce serait la fin de tout, un bouleversement que l'imagination parvient à peine à se représenter, une flibuste et une misère universelles, des arrestations en masse, des tueries, des massacres... qu'avec un particulier comme le camarade Lénine, qui veut instituer la dictature du prolétariat, ce serait une crapuleuse tyrannie dont l'histoire ne fournit pas d'exemple et que vous comme moi n'aurions plus qu'à aller de village en village, d'izba en izba mendier une croûte de pain, à supposer encore qu'on nous fît grâce de la vie?...

— Parfait!... c'est ce que je désire!... Ils en feraient tant, que ça ne pourrait pas durer longtemps et qu'il se trouverait vite un bon général pour venir rétablir l'ordre à coups de knouts et de baïonnettes et réinstaller sur son trône notre bien-aimé tsar Nicolas Alexandrovitch!...

— Ah! vous croyez?... fit Liapounof désarçonné. Vous croyez que cela se passerait comme ça?...

— Oui, je le crois et, à moins du miracle auquel je me raccrochais tout à l'heure, je ne vois que ce moyen-là d'en sortir.

Sur quoi, agressive, comique, frémissante, elle glapit d'une voix aigrelette et furieuse :

— Vive le bolchévisme!

— Vive le bo... le bobo... piailla à son tour le vieux prince en essayant vainement de se dresser sur ses ergots.

Mais il ne put achever. Il avait avalé de travers. Il s'étranglait.

Stépane l'emmena, hoquetant, spasmatique, les bras angoissés, verdâtre.

— Pauvre ami! s'apitoya Pierre Pétrovitch. Il va décidément de mal en pis. J'ai peine à le voir dans ce triste état. Quand je pense aux belles années que nous avons vécues ensemble... Comprend-il encore ce que nous disons?...

— Mais oui, papa comprend tout, répondit Irina Ivanovna. Vous avez entendu : le bobo... le bolchevisme... Seulement il ne peut presque plus parler et on n'arrive que difficilement à le nourrir... Parler, il n'en a pas besoin et tout le monde se passe très bien de ses radotages... Mais il a besoin de manger et peut-être faudra-t-il bientôt le sonder pour l'alimenter, comme on le sonde déjà pour... pour...

Une fusée de rires termina la phrase.

Liapounof et le conseiller privé se regardaient en hochant la tête.

— Oh! ces vieux-là, reprit Irina Ivanovna, ça a la vie plus dure qu'on ne croit. Mon mari, le général Iaziga, qui était complètement gaga et fou par-dessus le marché, a tenu cinq ans après avoir été interné. Papa n'est pas encore enterré!...

— Que dit le docteur Botkine?

— Botkine voulait l'opérer de sa prostate... mais il n'a pas osé, le trouvant trop faible... D'ailleurs on ne voit plus Botkine. Vous savez bien qu'il est prisonnier à Tsarskoïé avec Leurs Majestés.

— Qui le remplace?

— Personne. Stépane soigne papa. Papa ne peut plus se passer de Stépane. C'est Stépane qui l'habille, le nourrit... et qui le sonde.

— Il faudra, dit Pierre Pétrovitch, que je demande au docteur Chapiro...

— Ce Juif, jamais! se récria la jeune femme. Laissez papa en paix.

— Oui, laissez Ivan Pavlovitch tranquille! lança la princesse toujours plus exaspérée. Botkine, Chapiro, personne n'y pourra rien. Il était déjà bien bas. La révolution l'a achevé. Plus vite il s'en ira, mieux cela vaudra pour lui. Il y gagnera tout au moins de ne pas voir les ignominies qui se préparent.

— Cher oncle!... Peut-être, dit Liapounof, le retour de Nadia le sauvera-t-il. On a vu de pareilles résurrections.

— Espérons-le! soupira Pierre Pétrovitch.



Quelques instants après, l'officier et le conseiller privé quittaient l'hôtel Ossinine.

— Vous le voyez, fit Pierre Pétrovitch, ces malheureux sont tout à fait désemparés.

— J'ai peut-être été un peu cruel, dit André.

— Vous pouviez l'être davantage... Quand on pense qu'ils en sont à invoquer le bolchévisme!...

— Ils ne sont sans doute pas les seuls.

— Rien n'est, hélas, plus vrai. C'est lamentable à dire, mais toute la haute société tsariste est animée du même esprit. Aveugles ils étaient sous l'ancien régime, aveugles ils demeurent sous le nouveau. Dans leur folle rage d'avoir été évincés de leurs privilèges, ils ne savent que pratiquer la politique du pire. Par haine des hommes de la Douma, de Milioukof, de Lvof, de Chingaref, de Kérensky, ils en appellent à Lénine. Ils participent à la vaste entreprise de subversion qui menace le pays et ne craignent pas de s'allier, pour assouvir leur vengeance, aux éléments les plus troubles de la population, aux extrémistes du Soviet, à la tourbe des usines, à la pègre des faubourgs, aux matelots émeutiers de Cronstadt, aux déserteurs de l'armée. Et malheureusement le gouvernement, émasculé par ses

utopies démagogiques et humanitaires, est trop faible pour résister comme il conviendrait à cette dangereuse poussée de l'anarchie. Il faudrait un énergique coup de barre. Mais j'ai beau chercher, je ne vois, ni au gouvernement ni ailleurs, qui pourrait le donner. Ce n'est ni Goutchkof, ni le grand-duc Nicolas, ni Alexéief, ni surtout Kérensky. Il n'y a personne...

— Si, répondit André, il y a Kornilof.

LOUIS DUMUR.

*(A suivre.)*

# REVUE DE LA QUINZAINE

—

## *LITTÉRATURE*

Benjamin Crémieux : *Inquiétude et reconstruction. Essai sur la littérature d'après-guerre*, Editions Corrêa. — Edouard Maynial : *L'Epoque réaliste*, Les Œuvres représentatives. — Jean Larnac : *Comtesse de Noailles, sa vie, son œuvre*, Editions du Sagittaire. — Léon Deffoux : *La publication de « l'Assommoir »*, Société Française d'Editions littéraires et techniques. — Lugné-Poe : *Le Sot du Tremplin, souvenirs et impressions de théâtre*, Gallimard.

En vérité la vie regorge d'humour. L'actuel destin de la littérature d'après-guerre nous le prouve à nouveau. Hier, éditeurs, critiques, écrivains, lecteurs étaient d'accord pour convenir que jamais sous la face du ciel, il n'était apparu pareille gerbe de génies. L'axiome de Diderot se vérifiait : le laurier des écrivains plongeait ses racines dans le sang tout frais versé et il était magnifique. Tous les matins nous apportait une nouvelle révélation. Jamais époque littéraire ne vécut dans une telle adoration d'elle-même. C'était un véritable narcissisme. Les bourgeois les plus lourds avaient renié toute défiance. M. Homais vit apparaître les dadaïstes et il dit : Allez-y, rien ne m'effraie. M. Homais vit apparaître les surréalistes et il sourit à leurs manifestes en forme de bombes. La chose la plus difficile en ces dix années était de rencontrer un contradicteur. Si du haut de son âpre rocher, un nouveau saint Jean eût laissé tomber une nouvelle Apocalypse, on eût regardé cela comme on regarde un feu d'artifice ou un film d'aventures, et l'on eût dit : Comme c'est gentil!

Au lendemain de l'année 1918, les esprits connaissaient cette demi-torpeur que laisse un violent coup de matraque sur le crâne. La facilité d'approbation ne traduisait pas un enthousiasme en profondeur, mais une sorte d'indifférence engourdie et d'immense passivité. Personne au fond n'était plus capable d'être scandalisé ou même étonné par quoi que ce soit. A ceux qui avaient vécu quatre ans sous la pluie des obus,

un manifeste brutal faisait l'effet d'un aimable zéphyr. On regarda les tours de force ou d'agilité des nouveaux écrivains comme on regarde des acrobates ou des athlètes dans un cirque et sans y attacher plus d'importance. Il était bel et bien apparu une foule d'écrivains très doués, mais, en dépit de succès retentissants, l'atmosphère de l'époque était propice aux avortements.

Quel changement apporta l'année 1930! La louange générale fit place à une humeur dénigrante! On avait été abusé, on s'était monté la tête, on avait pris certaines allures provocantes pour de la nouveauté en profondeur; ce qu'on avait nommé des mouvements puissants n'avait été que départs sans lendemains; les grandes œuvres qu'on avait promises ne s'étaient pas présentées; de curieux talents sans doute, mais qui tournaient en rond dans quelques procédés; à bien voir les choses, ce qui avait paru une révolution n'ajoutait vraiment rien aux œuvres maîtresses d'avant-guerre; on avait tâtonné en tous sens au lieu de se concentrer; toutes sortes de dons avaient été gaspillés dans des improvisations hâtives; au lieu de tendre vers le meilleur de soi-même, on avait cédé aux goûts d'un public nouveau, mêlé, inculte et tout prêt à se laisser éblouir par le clinquant..., ou bien, on avait cédé à des clans de snobs, ce qui ne valait guère mieux... On pourrait continuer longtemps sur ce ton! Certains esprits sévères vont jusqu'à affirmer que la période 1920-1930 est une sorte d'intermède sans portée dans notre littérature! D'autres disent : période de transition. Quant à moi, mon goût ne me porte guère à juger en bloc toute une tranche de la durée. Ce qui compte à mes yeux, ce sont quelques œuvres où je trouve les paroles dont j'ai soif, et ces œuvres sont nées en des moments et en des lieux très divers d'isolés qui, par le fait même qu'ils étaient des isolés, ont rencontré les questions et les accents qui valent pour moi. Que l'avenir juge comme il le voudra la période qui se clôt! Je sais bien qu'entre 1920 et 1930, il est paru plusieurs livres d'un retentissement discret qui me sont fraternels.

Parmi toutes les discussions sur la littérature d'après-guerre le livre de Benjamin Crémieux (**Inquiétude et Reconstruc-**

tion) est le bienvenu. Approuvons M. Crémieux lorsqu'il dit : « Avant de juger d'ensemble les années 1918-1930, il convient de s'entendre sur ce qu'elles ont été. » Evidemment un travail d'expertise et une révision des valeurs s'impose. En passant, je constate que la littérature dite d'après-guerre n'a pas perdu son prestige sous les coups de la critique, mais qu'elle s'est effritée d'elle-même. Il est curieux de constater que la désaffection du public pour cette littérature coïncide avec un appel spontané aux littératures étrangères, où l'on espère trouver des nourritures plus riches et plus variées.

Je vous recommande de grand cœur le livre de M. Benjamin Crémieux, critique informé, très ouvert à toutes les recherches idéologiques et artistiques de notre époque; très apte à débrouiller une question et qui unit en lui la puissance de sympathie au goût de voir clair. Il considère la littérature d'après-guerre comme un témoignage véridique sur cette curieuse époque et déploie beaucoup d'ingéniosité au service de son dessein. Grâce à lui, nous voyons plus clair dans ce qu'il nomme la « psychose » d'après guerre. La manière dont il rattache les modifications de notre littérature aux modifications apportées dans le monde par la guerre ne manque ni de justesse ni de finesse.

Au cours de ma lecture, je me suis posé quelques questions. La critique d'aujourd'hui n'a-t-elle un peu trop tendance à s'intéresser aux mouvements plus qu'aux œuvres elles-mêmes? N'avons-nous pas tendance à surestimer l'ouvrage qui représente un moment de la vie de notre époque et à trop négliger l'œuvre d'art qui se propose d'autres fins que d'être un document sur la minute qui passe? Je suis un peu inquiet en voyant, dans les ouvrages d'ensemble sur la littérature moderne, de copieux chapitres sur des mouvements qui n'ont à la vérité apporté aucune œuvre qui compte. La sélection des œuvres ne se fait-elle pas d'une manière très différente suivant qu'on se demande : Quelles sont les œuvres qui ont miré les mouvements d'âme de 1920 à 1930, ou au contraire : Quelles sont les œuvres qui pourront encore intéresser dans vingt ans, dans cinquante ans? L'historien littéraire à venir retiendra-t-il certains ouvrages qui ont paru essentiels à

M. Crémieux? Qu'on n'exagère pas la portée de ma remarque; mais je crains que ce soient les œuvres qui ont le mieux reflété nos agitations d'âme de 1920 à 1930 qui passent ensuite au rang d'œuvres secondaires. Ce qui a particulièrement intéressé M. Crémieux, c'est le désarroi d'après-guerre. Il a choisi spontanément comme œuvres significatives celles qui ont exprimé ce désarroi. Mais je suis persuadé que la littérature d'une époque est un miroir fort insuffisant. Croit-on que la littérature de guerre et d'après-guerre permette de se faire une idée totale et exacte de ces périodes? Ce qu'on appelle la littérature d'après-guerre a peint de préférence l'être incapable d'affronter l'étrange moment où il lui fallut vivre. N'y a-t-il pas eu dans le réel, de 1914 à 1930, des types d'homme qui peuvent soutenir la comparaison avec les types d'homme les plus hardis et les plus vigoureux qu'aient enfantés d'autres périodes historiques. Les tout jeunes gens d'aujourd'hui sauront-ils jamais que la guerre et le début de l'après-guerre, en dépit de toutes leurs souffrances, furent une des plus magnifiques fêtes sensuelles que le monde ait connues? Jeune homme de 1931 qui regardes tel homme de trente-cinq à quarante ans comme un de ces hommes quelconques dont on dit : « Il a fait la guerre », il se pourrait que cet ancien et tout ordinaire combattant ait le droit de parler des vies à la Casanova. Et si les femmes voulaient faire des confidences! Songez au blessé arrivant dans une ville de l'arrière. Il apportait une odeur de sang et d'aventure. Dans un mois ou deux, il allait partir à nouveau et probablement mourir. Quelle femme pouvait être dure pour lui?

J'en ai rencontré au cours de l'après-guerre, de ces esprits vigoureux, habitués par la guerre au risque et à l'imprévu, superbement campés dans l'instabilité générale, regardant d'un œil narquois tous les écroulements et affirmant que les temps où nous vivons avaient, par un concours de circonstances qu'on ne voit pas une fois en mille ans, révélé le fin mot de tout et mis bas tous les masques. De tels hommes, à la suite de l'expérience décisive commencée en 1914, considèrent résolument la vie comme une partie de brigandage et de volupté à conduire avec adresse. Certains ont réussi et

sont aussi satisfaits d'eux-mêmes que cet Aymerigot de Froissard qui avait formé sa philosophie dans ces fameuses Grandes Compagnies du XIVᵉ siècle. La littérature d'après-guerre qui a retenu l'attention de M. Crémieux est celle qui peint les vaincus d'après-guerre. Mais je vous assure qu'il y eut d'autres types d'hommes tout différents!

M. Benjamin Crémieux prétend qu'un des caractères de la littérature d'après-guerre, ce fut le refus et même la négation du réel. M. Edouard Maynial, dans un livre fortement documenté, empli de vues ingénieuses et de distinctions marquées de finesse, fait revivre **l'Epoque réaliste** avec Henri Monnier, Henry Murger, Champfleury, Duranty, Flaubert, Feydeau, les Goncourt et Barbey d'Aurevilly. Il nous présente par surcroît une réunion d'extraits caractéristiques qui ont leur prix. Naturellement, l'étiquette de réaliste employée pour des écrivains aussi différents s'applique à chacun d'eux avec une approximation plus ou moins large et, dès qu'il s'agit d'écrivains comme Flaubert et comme Barbey d'Aurevilly, elle paraît un peu arbitraire. La lecture attentive de ce livre très documenté m'incita une fois de plus à méditer sur le peu d'importance des étiquettes dès qu'il s'agit des créateurs de la grande espèce. Un esprit de grande classe, même s'il professe une stricte soumission à l'objet, même s'il peint les choses les plus humbles donne à son livre rêve et poésie. Et un imaginatif, un poète visionnaire comme Balzac, en inventant un monde crée du réel. On voulait voir en Flaubert le plus éminent des réalistes. Il s'en défendait :

J'exècre, écrivait-il à George Sand, ce qu'on est convenu d'appeler le réalisme, bien qu'on m'en fasse un des pontifes.

Il lui écrivait encore :

Je m'abîme le tempérament à tâcher de n'avoir pas d'école! A priori je les repousse toutes. Je regarde comme très secondaire le détail technique, le renseignement local, enfin le côté historique et exact des choses. Je recherche par-dessus tout *la Beauté* dont mes compagnons sont médiocrement en quête.

En lisant dans le livre de M. Maynial le cruel article où Barbey d'Aurevilly « éreinte » le réalisme de Flaubert, je

m'étonnai en constatant que tout le rêve et toute la poésie des romans flaubertiens aient échappé à Barbey. Il reprochait à Flaubert de sacrifier la Beauté à son souci réaliste, alors qu'au fond tous deux étaient d'accord pour honnir une certaine manière plate, vulgaire et médiocre de considérer les choses. Barbey condamne ce qu'il nomme le réalisme de Flaubert dans les termes mêmes qu'aurait pu employer Flaubert :

Mais c'est là l'erreur du réalisme, de cette vile école, que de prendre perpétuellement l'exactitude dans le rendu pour le but de l'art, qui ne doit en avoir qu'un : la Beauté avec tous ses genres de Beauté.

Ces deux ennemis mettent l'un et l'autre un souci de Beauté au-dessus de tout. Et cependant, M. Maynial a raison de les dénommer réalistes. Il suffit de les opposer aux romantiques pour comprendre que l'un et l'autre, en dépit d'eux-mêmes, méritent partiellement le titre de réalistes. Dans l'une de ses admirables études critiques, Baudelaire écrivait d'ailleurs à propos d'*Une vieille maîtresse* et de *l'Ensorcelée* : « Ce culte de la vérité, exprimée avec une effroyable ardeur, ne pouvait que déplaire à la foule. » M. Maynial a raison de citer la phrase de Barbey où il revendique pour le romancier catholique « le droit de tout peindre ». Et j'ai goûté les pages où il montre la difficulté de définir nettement un mot aussi courant et aussi vague que le fameux mot « réalisme ». Dire ce qu'il rejette est plus commode que d'en donner une bonne définition.

On ne s'ennuie pas à lire l'ouvrage que M. Jean Larnac a consacré à **la Comtesse de Noailles.** D'une manière alerte et minutieuse, comme on forme un bouquet, il compose avec ferveur la vie et l'âme de la poétesse, de l'enfance à la maturité, en donnant à l'hérédité et aux milieux divers la part qui leur revient. Un bel arbre généalogique nous montre la moderne inspirée s'épanouissant au terme d'une lignée de noms qui sonnent superbement. Une âme en son fond hellénique, voire orientale. Une enfance et une jeunesse librement épanouies, ce qui est favorable au génie poétique, le contraire pouvant être vrai à l'occasion. Michelet ne prétendait-il pas que sa fougueuse imagination était née des contraintes

étroites que connut son enfance? Admiration précoce pour Victor Hugo! Influence de Schopenhauer et de Montaigne. Emballement pour le génie dionysien de Nietzsche. De fait, il existe chez notre poétesse, par un contraste assez curieux, surtout pour un esprit féminin, une ébriété sacrée de vivre, jointe à une intelligence lucide qui repousse les illusions mystiques et les paradis religieux. Enfant, elle traduisait naïvement son aspiration immense vers la vie en disant : « Je voudrais être cent hommes. » Avec cela, vers l'an 1900, elle accueille ardemment les illusions du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle avouait « l'espérance d'un avenir qui serait un éternel été ». M. Jean Larnac vous fera assister à la naissance d'une gloire qui ne se fit pas prier. Il prend un évident plaisir à montrer son héroïne dans ses divers costumes, ses divers logis, ses diverses attitudes. Et le livre se termine par des jugements sur l'œuvre, où le pour et le contre sont assez judicieusement balancés et auxquels on voudrait cependant quelques pointes un peu plus acérées.

M. Léon Deffoux, qui connaît à fond l'époque naturaliste, était tout à fait qualifié pour nous renseigner sur **la Publication de l'Assommoir.** Le roman, replacé à plein dans l'atmosphère de son époque, orchestré pourrait-on dire de toutes les rumeurs, de tous les applaudissements et de toutes les fureurs qu'il suscita, se trouve prendre une vie plus riche. J'ai relu, il y a peu de temps, le célèbre roman. J'avoue que j'ai été bien étonné à la pensée du scandale qu'il suscita. Au lieu d'une impression de violence, d'outrance, de cynisme provocant, de couleurs forcées, il m'est plutôt resté l'impression d'une immense et un peu monotone grisaille. J'ai un peu souffert du manque de variété et de surprise dans le style, dans les descriptions et dans la psychologie. Je sentais par moments le long devoir très consciencieux, très appliqué et très méthodique. Je souhaitais dans cette lente uniformité quelques coups de tempête, quelques déchirures orageuses. Et cependant cela existe, cela s'impose, cela force l'estime. Mais comparez à Rabelais! L'énorme allégresse créatrice de Rabelais, comme elle est loin! Je crois que maintenant, ce que j'aime le mieux de Zola, c'est son humour.

M. Léon Deffoux vous offre d'ingénieuses remarques sur ce

que Zola demandait réellement à la science. Il fait revivre cette absurde époque de l'Ordre moral et pudibond. Les gens de l' « Ordre moral » ont laissé en province une sorte de crispation révoltée qui n'est pas encore disparue. Ils ont inspiré au Français moyen une curieuse aversion pour le mot Ordre. M. Deffoux vous renseigne minutieusement sur la composition du livre, sur les circonstances de sa publication, sur ce qu'on pourrait nommer la bataille de l'*Assommoir.* C'était le temps des critiques étroites et acerbes, mais du moins on se battait autour des œuvres d'art; peut-être cela valait-il mieux pour elles que la passivité du public et de la critique d'aujourd'hui. Naturellement, critiques de droite, au nom de la morale, et critiques de gauche, au nom de l'idéal, frappèrent à tour de bras sur l'œuvre... Ce qui fut négligé dans ces discussions, ce fut le strict point de vue de la valeur artistique... Je ne veux pas dire que Zola m'exalte à l'extrême, mais ces dernières années on nous a tant donné d'œuvres où une sorte de fantaisie mécanique broyait du vide que le retour à Zola se comprend fort bien. Relire Zola est bien, mais revenir purement et simplement à lui serait une erreur.

J'ai pris un grand plaisir à lire les souvenirs et impressions de théâtre de M. Lugné-Poë (**le Sot du Tremplin**). De la verve, de la bonne humeur, force anecdotes savoureuses, de nombreuses silhouettes curieuses et vivement esquissées. Excellent document psychologique sur le monde de la scène dont M. Lugné-Poë dit : « Aucun métier n'offre une pareille Mystique. » J'attends le deuxième volume, pour vous parler de ces souvenirs intéressants d'une manière plus approfondie...

GABRIEL BRUNET.

## *LES POEMES*

Edmond Brua : *Faubourg de l'Espérance,* « le Bouquet d'Œillets ». — André Bourgue : *La Vie Pure,* « Mercure de Flandre ». — Louis Chaigne : *La Couronne d'Ariane,* « éditions du Pélican ». — Pierre Maillaud : *Onyx,* Figuière. — Adrien Copperie : *Marges des Jours,* « édit. Sagesse ». — Joseph Joset : *Fruits Verts,* « la Jeune Académie ». — André Flament : *La rage au cœur,* « La Courte Paille ». — Maurice Picot : *Le Violon d'Ingres,* Lemerre. — Marcel Béliard : *Des Lueurs sur la Vitre,* Lemerre. — Wsevolod Gebrovsky : *Désordres et Révélations,* Messein.

J'ignore si précédemment M. Edmond Brua a publié un recueil de vers. Je ne le présume pas, parce que dans **Fau-**

**bourg de l'Espérance,** à côté de très beaux poèmes, écrits d'une main subtile et sûre, il en est quelques-uns qui sont moins bien venus et attestent encore une forte gaucherie de débutant.

Dans la redoutable avalanche de livres de vers — ou soi-disant tels — dont je suis submergé, en dépit du nombre décroissant, à ce que l'on dit, des publications — il m'est souvent pénible de m'arrêter à des noms inconnus, j'ai subi des déceptions si fréquentes, que je n'ose presque plus interroger de tels écrits. Je les remets d'une chronique à l'autre, n'ayant fait que de rares exceptions, et dont, assurément, je n'ai pas toujours lieu de me féliciter. Une apparence extérieure m'a attiré, la longueur du délai que j'inflige à l'impatiente curiosité d'un auteur jeune et ingénu, l'incommodité du format de son livre, la sonorité d'un nom propre ou d'un titre, peut-être quelque caprice irréfléchi m'incite à choisir l'un et à délaisser l'autre. Mais j'y reviens toujours. Je renonce à parler de certains, quand je me sens incompétent ou inlassablement désespéré de découvrir en eux plus — ou moins — que de la médiocrité, mais j'en mets également en réserve, à qui je reviendrai quelques jours pour les lire plus à loisir. A la veille des vacances, autant qu'il m'est possible, je « liquide ». La présente chronique, écrite au début du mois de juillet, comme celles déjà, totalement ou en partie, qui précèdent, marquent l'achèvement, pour cette saison, de l'inventaire. Je ne le commence jamais sans terreur ni sans scrupule, je le poursuis souvent dans la gêne : si j'allais négliger un inconnu de mérite? Je sais bien, il y a de fortes chances que je le retrouve dans une occasion prochaine. Si j'allais méconnaître un effort, un labeur, un talent encore embarrassé au milieu d'influences trop maîtrisantes, et manquer à l'encouragement que je dois à quelque valeur qui se cherche? Et puis, dans cet amas de livres, que de fastidieux fatras; le courage est énorme de se déterminer à s'y débattre, on ne peut s'étonner de quelques enlisements et de quelques accès d'humeur chagrine, mais quelle récompense, aussi, comme c'est aujourd'hui le cas, lorsque je découvre un poète que je ne pouvais soupçonner, des œuvres qui soient dignes de louange!

Quoique d'instinct sans doute, de goût assurément, M. Edmond Brua soit porté à répudier toute emphase de sentiment ou de diction, il se garde de dédaigner, à l'instar de ceux qui n'ont pas éprouvé la résistance et la grâce effective de tels instruments, les formes anciennes qu'ont données à leurs poèmes les poètes des âges classiques, y compris ceux du XIX<sup>e</sup> siècle, avant que les aient reprises sciemment les néo-classiques de nos jours. Avec une liberté, ou, du moins, un relâchement de la rime volontaire, et d'une opportunité discutable, M. Brua sait mener à bien les complications de la strophe d'ode, dont, je ne sais pourquoi, on est en général trop enclin à faire honneur exclusivement à Jean-Baptiste Rousseau. Mais le poète recherche également d'autres harmonies, témoin le beau morceau intitulé *La Voix* et nombre d'autres qui l'égalent. Il y a, notamment, à citer parmi les poèmes les plus simples et les plus frappants de ce beau recueil une *Détresse*, une *Insomnie*, qui sont parfaits.

Du joli livret de M. André Bourgue, **la Vie Pure,** je retiens par-dessus tout le goût attentif à l'effet des allitérations, comme dans le poème intitulé *Automne* :

> Les marronniers marrons meurent au bord des mares...
> Les longues floraisons des feuillages s'affalent
> En fabuleux flocons qui s'enflent dans le vent...

et, à la suite de ces trois vers marqués peut-être jusqu'à l'abus, quand il n'y a pas nécessité de rechercher un effet si précis, ce quatrième vers infiniment plus délicat par sa musicalité glissante ou voilée :

> L'or flou des coloris s'évapore en l'espace...

Peut-être d'ailleurs, en des poèmes plus libres : *Je suis allé cueillir le gui, Joie, vous êtes venue un soir...*, le système, moins apparent, plus fondu dans la mélodie générale atteint-il à des effets plus purs et plus sûrs. Les dons de poète de M. Bourgue sont certains, et les poèmes de *la Vie Pure* sont beaux.

L'ambition de M. Louis Chaigne ne manque point de noblesse. Assez bizarrement d'ailleurs, un livre intitulé **la Couronne d'Ariane** s'orne en guise d'épigraphe d'une sentence

de Saint Augustin : « Nous parvinmes à nos âmes, et nous les dépassâmes pour atteindre cette région d'inépuisables délices, où la vie se confond avec la sagesse même », et se termine sur cette parole de Jésus, selon Saint Matthieu : « ...si vous ne vous convertissez, et ne devenez comme les petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux... » etc... Mais, au surplus, le livre est excellent. Toute la première partie se compose d'une suite de huitains graves et savamment construits, en dépit de quelques défaillances dans la tenue du rythme, rares mais d'autant plus désagréables dans cette finale notamment, dernier vers du dernier morceau :

> Je les retrouve encor en la nuit toute nue
> De cette languissante fin de la saison.

En l'avant-propos qui précède les poèmes, brillamment interprétés par de beaux fusains de M. Fernand Maillaud, l'auteur, M. Pierre Maillaud (que nous supposons le fils de ce peintre réputé), donne quelques-uns des préceptes excellents auxquels il se plaît à se conformer : « Je n'ai pas conscience d'une forme définitive. Je ne prétends pas être sûr de moi...» ; il se refuse à supposer « qu'on doive écarter un nouveau venu sur le témoignage de sa seule jeunesse... » Il admet qu'on le juge plutôt sur la diversité de ses poèmes qu'on ne se découragera de n'y rencontrer que des prouesses... Il y a dans les poèmes d'**Onyx** bien souvent mieux que des promesses, des assurances certaines, des propos et des vers extrêmement fermes, et qui évoquent, mais, par contre, aussi des facilités, des chutes dans la redite, la banalité d'expression. Je m'imagine que M. Maillaud travaille trop vite, se satisfait trop tôt, n'apporte pas assez de contention à l'élaboration de ses desseins, qui sont néanmoins d'un vrai lyrique à coup sûr.

M. Adrien Copperie appartient à ce groupe de poètes nouveaux chez qui l'inspiration résulte d'une fusion d'impressions et de sensations dont nous étions accoutumés à séparer les effets en raison de leur nature ou de leur origine diverse; mais ici l'air n'est point distinct du visage qui le respire, la matière est absorbée dans la lumière, et le jour ou l'espace se sont matérialisés aussi bien que la maison se fait fluide.

**Marges des Jours** sont des rêveries vivaces, proches, très sensibles, exprimées, ou mieux suggérées, avec le don le plus délicat de la mesure, avec énormément de réserve dans l'éclat ou dans l'élan.

**Fruits Verts,** petits poèmes faciles, souvent familiers, témoignent chez l'auteur, M. Joseph Joset, un naturel épris de la clarté sensible des jours, beaucoup de bonne humeur, un amour très évident de la musique et de la poésie. Quels maux y résisteraient? L'application de cette sagesse à la méditation du poète est à la source de ces poèmes aimables et souvent charmants.

M. André Flament, au contraire, confesse avoir **la rage au cœur.** Son inspiration est âpre, ses vers rongés d'amertume, non qu'il ait du regret des choses qui lui échappent, un dédain complet bien au contraire, et quelle forte et secrète pitié pour les déchus, les meurtris, les écrasés de l'existence, les révoltés. Cet éternel conflit du rêve, ingénu, non compliqué pourtant, généreux activement, et qui se heurte aux implacables lâchetés, aux égoïsmes écœurants de l'iniquité sociale n'a jamais rencontré d'interprète plus véhément parce qu'il n'est jamais déclamatoire, plus mordant d'être plus discret. Cette plaquette est, dans cette manière, un pamphlet auquel l'émotion humaine ne saurait résister, une œuvre forte et à signaler.

De M. Maurice Picot, **le Violon d'Ingres** prouve qu'un excellent laryngologiste peut fort bien, à ses heures perdues, « taquiner la Muse » ; ses poèmes, de forme parnassienne, sont soigneusement écrits et composés, d'un ton grave et enjoué tour à tour, tantôt hardiment médités ou emplis d'un charme plus aisé.

**Des Lueurs sur la Vitre** M. Marcel Béliard saisit les jeux vifs et alternés selon les heures et les circonstances. Il est savant parfois, il sait être plaisant lorsqu'il lui fait envie, et les deux tons lui conviennent à merveille. D'âme charitable et douce, il ne prend pas la vie au tragique ni l'art avec trop de véhémence. Il accepte, il jouit de tout, philosophe et poète amusé et vibrant.

Les images et les expressions souvent forcées dans les poèmes courts ou les plus longs (à tendances sociales ou métaphysiques) que nous apporte M. Wsevolod Gebrovsky

sous le titre de **Désordres et Révélations** n'empêchent point toujours que ne s'y reconnaisse un vrai talent, un don natif à coup sûr, mais qui aurait besoin de plus de contrôle et de consentir à la simplicité.

ANDRÉ FONTAINAS.

## *LES ROMANS*

Guy Villeroy : *A l'immortelle*, Librairie Gallimard. — Binet-Valmer : *Aujourd'hui, un homme*, E. Flammarion. — George Soulié de Morant : *Saine jeunesse*, E. Flammarion. — Paul Achard : *Mes bonnes*, Les Editions de France. — Camille Marbo : *A bord de « La Croix-du-Sud »*, Albin Michel. — Mémento.

C'est un spectacle bien curieux que celui auquel il nous est donné d'assister par la grâce des écrivains d'aujourd'hui. On ne voit plus, comme autrefois, en effet, le monde littéraire divisé en jeunes et en vieux, en perruques et en romantiques, en romantiques et en parnassiens, en parnassiens et en symbolistes, en symbolistes et en naturalistes. Il se morcèle, comme les partis politiques, et c'est par périodes d'un ou deux lustres, seulement, qu'on en classe les générations. Les représentants de celles-ci se succèdent au rythme des fournées qu'emmenait la charrette révolutionnaire à la guillotine. Ce n'est plus assez de secouer le cocotier auquel quelques vieillards obstinés se cramponnent. On relègue au cabinet des antiques, quand ce n'est pas au cabinet tout court, pour parler comme Alceste, quiconque a pondu la moindre plaquette avant 1914. Et voilà les après-guerre; les après après-guerre; les moins de trente ans; les moins de vingt ans... Quel vertige, imputable, sans doute, à la folie de la vitesse! Il incite à traiter les œuvres des hommes comme les nouveautés des grands magasins, lesquels annoncent les modes d'hiver durant que l'été brille à peine. Une vie humaine est pourtant bien courte... Et que seraient devenus, au train dont vont aujourd'hui les choses, un La Fontaine et un Rousseau qui n'ont donné leurs meilleurs livres qu'une fois passée la quarantaine; un Cervantès qui n'a publié son *Don Quichotte* qu'à soixante-cinq ans?... Mais qu'est-ce, encore une fois, que cette rigueur draconienne de n'accorder qu'un laps de temps limité à un écrivain pour qu'il produise son fruit, sinon la preuve qu'on est pressé, qu'on a hâte de *courir* sa chance, à tour de

rôle? Dans un récent article des *Nouvelles littéraires,* où il m'amputait de la moitié de mon nom (il n'est donc pas exempt de la cruauté de ses contemporains) M. Joseph Delteil, afin d'échapper à la nouvelle loi de la jungle, jurait ses grands dieux qu'il n'avait jamais fait de littérature qu'en amateur, ou pour s'amuser... C'est la bonne façon. En tout cas, puisqu'il en va, à présent, du monde où l'on écrit comme de celui où l'on politicaille, et puisqu'on devient homme de lettres comme on deviendrait député, pour occuper un siège pendant une durée limitée, foin de tout mandat quelconque pour l'honnête homme! Je ne me demanderai donc pas, en fermant le volume de M. Guy Villeroy, **A l'Immortelle,** si cet écrivain a fait son devoir, en le composant; s'il a apporté quelque chose de nouveau; s'il est un guide, ni à quelle école il se rattache ou de quelle esthétique il se réclame... Que M. Villeroy ait un faible pour les romanciers russes ou pour Hoffmann, ou pour Edgar Poe, peu m'importe. Je ne m'ingénierai pas, non plus, à savoir s'il a pratiqué Freud ou s'il a lu Adler, et s'il a été en flirt avec le surréalisme. Je dirai seulement qu'il a du talent, et qu'à la fin près, laquelle est banale, sinon vulgaire (mais, peut-être, volontairement) son roman est très *suggestif.* Un vieux professeur retraité, et que le destin a affligé d'une épouse soûlarde (on ne saurait dire autrement) rencontre, une nuit, sur les berges de la Seine, une danseuse qu'il emmène chez lui et confine dans une chambre, pour pouvoir « cristalliser » auprès d'elle tout à son aise. Il se tue, bientôt, mais laisse à un de ses anciens élèves le journal dans lequel il a consigné ses divagations. L'élève part à la recherche de sa conquête et découvre qu'elle n'est qu'une aventurière... Mystification? Point. M. Galle est un personnage étrange, un peu fou, et que hante l'idée de la mort. Il voudrait aimer une femme qui ne fût point périssable, et comme le héros de *L'Eve future,* rêve d'une créature ou d'une création mécanique. Ce qui compte, ce n'est pas la voleuse que connaîtra son élève, mais l'être énigmatique que son imagination morbide a conçu à travers de troublantes incertitudes... Toute la première partie du récit de M. Guy Villeroy, qui baigne dans le mystère, est de premier ordre. Ecrite dans une langue allusive, à la fois abstraite et sensuelle, elle est, cette première partie,

véritablement hallucinante. On a l'impression de vivre, en la lisant, au centre même de la pensée perverse du professeur Galle, et de partager son inquiétude et ses soupçons délicieux... Elle crée un malaise et suscite une curiosité que la suite déçoit. C'est pour cela que celle-ci me paraît fautive, encore qu'elle puisse se justifier, au nom de la logique ou de la vraisemblance.

Un Faust, mais qui n'a pas vécu dans les livres, puisqu'il n'a guère suivi d'autres cours que ceux de « la maternelle », et qui, dédaigneux de l'essence des choses, mais curieux seulement de leur relativité, ne s'est passionné que pour les mouvements de la vie, tel est Eric William Norfelds, le héros du nouveau roman de M. Binet-Valmer, **Aujourd'hui, un homme.** Norfelds « a fait » de l'argent, plus vite que s'il eût cherché le secret de la pierre philosophale. Devenu le plus grand financier du monde, il se rend compte, à cinquante-neuf ans, en apprenant la mort de son émule ou de son rival, Alfred Lœvenstein, qu'il a fini son œuvre, et que sa puissance ne peut plus rien lui donner, s'il ne sort pas de soi. Il lui faudrait, comme à l'autre, la jeunesse. Mais point de pacte possible avec le Diable pour l'obtenir, puisqu'il a déjà vendu son âme contre la fortune. Il se fera donc, lui-même, tentateur. Rappelez-vous la parole de Satan à Jésus, devant Jérusalem : « Si tu te prosternes devant moi, toute cette puissance te sera remise. » Vis-à-vis d'un jeune homme ambitieux — un certain Maurice Olivier, sorti premier de Polytechnique, s'il vous plaît — Norfelds jouera le rôle du Vautrin de Balzac avec Rubempré. Maurice acceptera d'autant plus volontiers le marché de Norfelds que la jeune épouse de celui-ci lui offrira son amour, en même temps qu'il lui offrira la fortune... Alors, Olivier, direz-vous... Vous n'y êtes pas. Ce qui intéresse M. Binet-Valmer, ce n'est point le cas du tenté, mais celui du tentateur. La victime du Diable ne lui importe pas; mais le Diable lui-même ou son suppléant. D'autres — et notamment Balzac, que je viens de citer — ont montré quels sacrifices celui qui désire la puissance est obligé de consentir. Ici, c'est du désespoir d'un être que la puissance a lassé, et de son désir de la voir exercer par un autre, qu'il est question. Un démiurge; voilà ce que veut être Norfelds, et ce que Lœwens-

tein eût été, s'il ne se fût jeté dans la mer, du haut d'un avion en plein vol. A peine, cependant, Norfelds a-t-il réussi à corrompre Olivier, et à le pousser dans les bras de sa femme, qu'il prend la décision de se faire interner comme fou. On ne peut aller plus loin dans le reniement de soi-même. Quelle dérision, en effet, dans le geste de s'infliger cette honte — dont la pensée, seule, épouvantait Napoléon — quand on vient de s'égaler, sinon à Dieu, du moins au Prince des Ténèbres! J'ai pu tout. Je ne suis plus rien. Moins qu'un sot. Inférieur à la bête. Ai-je besoin, après cela, de dire que le roman de M. Binet-Valmer est âpre? Apre, et d'une ironie qui se révèle jusque dans ses pages les plus bénignes, en apparence, et les plus poétiques, ou les plus suaves. On connaît l'insistance du romancier de *La passion*. La façon de reprendre la pensée et le sentiment exprimés ou de faire sur eux de continuels retours. Ses personnages ont, à cause de cela, quelque chose de forcené, peut-être. Ce sont des victimes de l'idée fixe. Des maniaques. Mais ils hantent l'imagination. Et Norfelds est une des plus tragiques figures de la galerie qu'ils composent.

Qu'on explique, si l'on peut, cette contradiction : la littérature nouvelle qui ne nous présente guère que des anormaux (des schizoïdes et des paranoïaques), et qui est tout entière préoccupée de l'étude de l'inconscient, serait l'œuvre d'une des jeunesses les mieux équilibrées qu'on ait jamais vues... **Saine jeunesse,** intitule son dernier roman M. George Soulié de Morant, en nous présentant en liberté plusieurs échantillons des adolescents, puis des *filles* et des *garçons* (*girls and boys*) d'aujourd'hui. Il a vécu dans leur intimité ou il a surpris le secret de leur intimité, et la franchise de leurs façons a dû beaucoup le changer de la politesse raffinée de la Chine, sa terre d'élection. Prudes? Non, bien sûr! Dévergondés? Non, sans doute... Pervers? Pas le moins du monde! Et Corydon? Et Freud? Et la prisonnière? Et les cocktails? Et la coco? Sornettes que tout cela! Un témoignage en faveur de *L'amour camarade* du si charmant — que dis-je? du si exquis M. Maurice Bedel, voilà ce que serait *Saine jeunesse*... C'est réconfortant. Ça l'est trop. Mon scepticisme se refuse à l'absorption de l'optimisme à trop haute dose; et j'aime mieux

croire M. Soulié de Morant sur parole que de me livrer derrière lui à une enquête. Son livre est spirituel, du reste; et gentil. Oui, gentil pour la jeunesse. A la place de celle-ci, je ne vous cacherai pas que je l'eusse souhaité moins flatteur...

C'est, en quelque sorte, la contre-partie du *Journal d'une femme de chambre* que nous donne M. Paul Achard avec **Mes bonnes.** Un maître, en effet, et qui est l'auteur lui-même, passe, ici, en revue les domestiques qu'il a eues, comme l'héroïne d'Octave Mirbeau faisait défiler les cochons de bourgeois chez lesquels elle avait servi. Même pessimisme ou même parti pris chez l'un que chez l'autre. Aucun des exemples donnés, je pense, qui soit invraisemblable; mais c'est leur rassemblement qui étonne et fait crier à l'impossible. M. Paul Achard a eu, dans son livre, la main malheureuse — ou la main heureuse, puisque sa galerie est pittoresque. Mais on a de la peine à ne pas le soupçonner « d'en avoir remis », pour parler comme ses personnages... Souillons, imbéciles, voleuses, rouleuses ou folles, ses « boniches » sont pires les unes que les autres. Et vous devinez que leur devise est celle de l'âne de La Fontaine : « Notre ennemi, c'est notre maître. » Elles le lui font bien voir. Il se console à sa manière, en les portraiturant. Non tellement pour se venger d'elles que pour s'amuser et nous amuser. Car son livre est drôle. D'une observation vive et fine, d'un style alerte, dans sa bonhomie ou sa familiarité un peu libre. J'aime moins le morceau de bravoure qu'il intitule *Nocturne* et qui décèle un romantisme à trémolos. On y trouve, du reste, en deux pages, les expressions « à regret », « comme à regret », un peu bien fatiguées, n'est-ce pas?...

**A bord de « La Croix-du-Sud »,** durant le voyage de Bordeaux à Buenos-Ayres, un homme dont le passé fut d'un aventurier, mais qui est devenu un grand brasseur d'affaires, s'ingénie à reconquérir sa fille qu'il a abandonnée tout enfant, et qui a grandi sans le connaître... Drame poignant, certes! Mais tout intérieur, et que Mme Camille Marbo a négligé pour ne nous intéresser qu'aux péripéties qui l'accidentent. Son roman, évocateur avec pittoresque, d'un bateau chargé de voyageurs, et qui mêle l'ironie et la fantaisie au pathétique,

est alertement écrit. Il amuse, il émeut, et il nous présente un type de femme vieillissante demeurée romanesque et jeune de cœur, au moins, malgré les compromissions qui l'ont flétrie, dont le réalisme atteste de fort beaux dons de psychologue.

Mémento. — *Les trois crimes de Veules-les-Roses*, de M. Marcel Marc (Librairie Gallimard) est un roman policier, à dessous psychologiques. Une fois admise la donnée de ce récit (la transformation complète de son héros, et qui nécessitait une analyse détaillée) il faut reconnaître qu'il est adroitement conduit et ne lasse pas l'intérêt. M. Marc ménage avec soin son dénouement, et celui-ci surprend d'autant plus qu'il a su, par un artifice subtil, en laisser deviner la moitié. — M. Henry Bordeaux a moins réussi à nous intéresser dans son nouveau roman, *Vallombre* (Librairie Plon) à un père meurtrier de son enfant qu'au Massif de La Grande-Chartreuse. Comme Antée, chaque fois qu'il touchait la terre, M. Bordeaux retrouve de la vigueur quand il prend pied dans sa chère Savoie, et son récit est pathétique. — L'histoire d'un jeune homme qui, doué pour être un conquérant dans la vie, se voit contraint par la maladie à renoncer au destin glorieux qui lui est promis, tel est *Vincent ou la solitude*, de Mme Colette Yver (Calmann-Lévy). Mais ce jeune homme a l'âme bien trempée. Au milieu des tuberculeux où il est confiné, il sait grandir en se dépouillant, et devient par la charité un médecin-apôtre. Mme Colette Yver est un esprit sérieux, passionné pour les grands problèmes, et c'est un livre digne de son généreux talent qu'elle a écrit.

JOHN CHARPENTIER.

## *THÉATRE*

*Le Général Boulanger*, pièce en deux actes de M. Maurice Rostand, à la Porte Saint-Martin.

Ayant consacré il y a une dizaine d'années à M. Maurice Rostand une sorte de petite étude dont je pense bien être le seul à me souvenir aujourd'hui, je cessai délibérément de considérer cet auteur comme un de ceux dont je me dusse préoccuper. Tenant mon compte avec lui pour réglé, satisfaite la curiosité que chacun doit nourrir pour ses contemporains quels qu'ils soient, je me dispensai dès lors de rien lire ou de rien voir de ce qu'il produisit. Je ne prévoyais guère que je reviendrais sur cette abstention le jour où je

viendrais écrire ici. Mais prévoyais-je qu'il m'appartiendrait jamais de tenir cette place où brillèrent jusqu'à ce jour des esprits si originaux, et d'originalités si diverses? Et que le redoutable honneur de leur succéder m'imposerait d'assister à la représentation d'une pièce d'un tel auteur? J'affrontai cette épreuve avec la meilleure volonté du monde. Car enfin, me disais-je, dix ans peuvent modifier un écrivain. M. Maurice Rostand, quand je l'abandonnai, se trouvait assez jeune pour que de sa part on espérât quelque progrès. Peut-être en a-t-il fait. Je vais avoir plaisir à les noter.

Eh bien, je le retrouve exactement tel que je l'ai laissé; c'est toujours le même écrivain dont on ne sait jamais au juste s'il faut ou non le prendre au sérieux et qui fait rire ou qui fâche selon qu'on se range à l'un ou l'autre parti.

Le voici qui entreprend de nous retracer l'existence politique du **général Boulanger.** Le choix de ce sujet plaide en faveur de qui l'a fait. Il est habile. Il relève de ce genre *biographie romancée* dont la vogue décroissante n'est pas encore éteinte. Extérieurement, il prête à une de ces restitutions de choses d'hier que goûte tant le public d'aujourd'hui, tandis qu'intérieurement il pose un certain nombre de problèmes insolubles où l'esprit se concentre volontiers. C'est une matière abondante que l'on aimerait voir mise en œuvre par quelque intelligence lucide et grave en une œuvre qui s'apparenterait à la *Mort du Duc d'Enghien* d'Hennique, au *Roi de Rome* de Pouvillon ou à la *Journée Parlementaire* de Barrès.

M. Maurice Rostand n'a pas en dix ans changé au point de devenir un esprit de cette sorte. Il ne se range pas au nombre de ceux qui grandissent ce qu'ils entreprennent. Faut-il s'en fâcher? Loin d'élargir ses sujets, il les restreint spontanément. Faut-il en rire? Son lyrisme, car il est lyrique en diable, n'est pas intellectuel, mais se manifeste par une sentimentalité qui le conduit à ne voir dans l'aventure boulangiste

Qu'une histoire d'amour, de rêve et d'idéal.

Il y a là certes de quoi rire. Mais on a bien envie de se fâcher si l'on voit qu'il néglige tout ce qui dans cette aventure a pu nourrir en son temps l'idéologie d'un Barrès pour lui inspirer quelques-uns de ses plus mémorables ouvrages.

J'admets cependant qu'on puisse voir petit, tout en voyant clair. Ce n'est point le cas de M. Maurice Rostand. Il voit imperturbablement faux et vraiment on a beau faire, on ne trouve pas toujours cela drôle, car cela agace. On aimerait qu'il lui arrivât parfois de démêler la structure d'un caractère ou d'apercevoir la couleur d'une scène. Sa pièce en compte une, entre autres, qui devrait être saisissante. En effet, il entreprend de nous montrer ce qui se passa chez Durand, le 27 janvier 1889, au soir de l'élection triomphale du Général, quand on attendait un coup d'Etat d'une heure à l'autre. C'est l'instant que Barrès, dans l'*Appel au Soldat*, nomme le *Point culminant.* Citons quelques lignes de ce chapitre.

Au premier étage du restaurant s'achevait dans le plus grand désordre un dîner de vingt-cinq couverts, présidé par Déroulède. Dans la salle du rez-de-chaussée, dans les escaliers et dans les couloirs, c'était une cohue de dévouements bruyants qui, à travers les rues noires d'une foule pressée, avaient couru en se déchirant pour apporter les chiffres de la victoire.

Les ressources de la mise en scène moderne auraient à peu de frais permis de faire sentir tout cela. L'auteur a préféré nous faire assister à l'instant suivant.

Sur l'invitation de Déroulède, de Thiébaut et de Lenglé, le général demanda quelques minutes de solitude. Demeuré avec ses intimes dans un cabinet, il subit leur assaut, leur instante prière de réaliser par un acte le vœu plébiscitaire de la Seine.

Nous sommes donc dans ce cabinet. Boulanger en habit, conformément à l'histoire, rêve sur un canapé. Ces intimes, comédiens excellents que la maladresse de l'auteur réduit à l'état de figurants amorphes, sont groupés près d'une fenêtre. Et voici la question qu'ils se posent :

A quoi peut-il penser? Nostalgie ou chimère?

La fièvre de Barrès se réduit à cette niaiserie. Encore, si c'était un beau vers! Encore, si l'énigme de cette pensée conservait son mystère. Mais M. Maurice Rostand, dans son indiscrétion, ne résiste pas au plaisir de nous surprendre en nous la dévoilant. Boulanger songe à commanditer un maître d'hô-

tel qui veut ouvrir rue Royale, à deux pas, un établissement qui se nommera Maxim. Boulanger cite Shakespeare. Boulanger parle de son amour pour Paris, comme Mistinguett ou comme Joséphine Baker. Il ne dit point : *Paris c'est une blonde,* ni *J'ai deux amours, mon pays et Paris,* mais sa romance est de la même qualité. Sur les instances du chœur des intimes (*A la fenêtre, il faut qu'il apparaisse*), il s'appuie à la fenêtre ouverte. Des bruits de coulisse créent suffisamment une atmosphère de fièvre populaire. « Quel énigmatique suspens entre cet homme et ce peuple qui l'un l'autre s'interrogent », dit Barrès, tandis que M. Maurice Rostand, pour sa part, termine le couplet du général par cette pointe exquise :

On ne résiste pas au désir de Paris.

Il y résiste cependant et renonce au coup d'Etat.

Je leur disais, la chose est là, réalisée,
Que vous iriez coucher ce soir à l'Elysée.

Non, il ne couchera pas à l'Elysée, car Mme de Bonnemains, sa maîtresse, entre en scène et il semble dès lors qu'il doive choisir entre le pouvoir et l'amour. Les comparaisons avec Titus et Bérénice foisonnent. L'exemple antique est rappelé.

Il a conservé Rome et chassé Bérénice.

La jeune femme elle-même laisse comprendre qu'elle se résignerait à son sort.

J'entends crier la foule et ton cheval hennir.

Mais suivant la meilleure tradition romantique, elle se met à cracher du sang dans son mouchoir. Le sort en est jeté, le général renonce à Rome pour conserver Bérénice. Et tandis que minuit sonne au clocher de la Madeleine, les intimes sont envahis de mélancolie.

Je le sais, Boulanger, tu pleures sur toi-même,

dit Déroulède, au lieu de ces mots réalistes que Barrès rapporte : « Mon général, je ne vous demande pas de marcher

sur l'Elysée; les actions de nuit sont dangereuses » ! et Rochefort, oui, Rochefort, conclut en ces termes :

> Nous sommes maintenant
> Les lambeaux désunis d'une ancienne épopée.

On ne saurait être plus à côté, ni plus faux. On ne saurait plus entièrement échouer dans l'entreprise de faire sentir la véritable émotion d'une heure d'histoire.

Cette extravagante naïveté ne s'excuserait qu'en aboutissant à quelque chose qui fût plus vrai que le vrai. La stylisation des faits, leur représentation dénaturée procure parfois une impression de super-authenticité, et c'est le privilège des poètes de la susciter. On leur permet de quitter le réel, on le leur demande même. Mais auparavant, il faut qu'ils aient compris le sens des choses, et c'est ce dont M. Maurice Rostand apparaît entièrement incapable. A tous les coups il perd.

Où son échec semble le plus absolu, c'est quand il entreprend de dessiner des caractères. Certes, dans un ouvrage de la nature de celui que voici, on accepterait volontiers qu'ils fussent simplifiés à l'extrême, que leur complexité n'apparût point, qu'ils n'eussent qu'un trait, de même que les marionnettes ne font qu'un geste. Mais il faudrait alors que ce trait soit distingué avec bonheur, qu'il fût essentiel et si possible plus accentué que nature.

Au lieu de cela, l'auteur choisit celui qui personnalise le moins un héros. Il réduit Boulanger à n'être continuellement qu'un amoureux transi, et Mme de Bonnemains à soupirer comme une midinette. Il y a de quoi rire.

J'admettrais encore que dans la vie de ces deux êtres on s'efforçât à ne mettre en lumière que leur roman. Mais il faudrait alors que l'on en peignît le début, qu'on en marquât le progrès, qu'on fît sentir comment il devient assez fort pour éloigner de la conscience des amants tout ce qui n'est pas lui et que son issue tragique apparût comme sa suprême exaltation. Inutile de dire que M. Maurice Rostand ne sait pas plus montrer la vie d'un sentiment qu'il ne montre la vie d'un homme. Et je ne dirai point qu'il y a là de quoi se fâcher, car, à jalonner de la sorte mon discours par un refrain qui y revient sans cesse et s'y répète, je semblerais à mon tour

atteint d'un tic que M. Maurice Rostand a hérité de son père.

Marchant — mais à quelque distance, il faut en convenir — sur les traces de ce modèle, il n'hésite pas à semer au travers de ses actes des morceaux de bravoure, comme Edmond Rostand en a réussi quelques-uns. On se souvient du discours où Cyrano de Bergerac répète infatigablement : *Non, merci*, et de celui où l'Aiglon constate qu'il n'est *pas prisonnier mais*. C'est d'une éloquence assez élémentaire, mais qui fait effet.

Voici comment M. Maurice Rostand met en œuvre cette recette.

Une des premières scènes de sa pièce se déroule dans le cabinet du général, alors ministre de la guerre, entre Clemenceau et lui. La réunion de ces deux personnages aurait de quoi parler à l'imagination, d'autant que le moment est pathétique, puisque c'est à l'issue de cet entretien que les deux hommes se quitteront définitivement.

Je ne suis pas content de toi, mon général,

dit Clemenceau pour débuter. Puis il donne les raisons de son mécontentement. Elles ne sont pas compliquées :

Tu te laisses griser par l'encens populaire.

Et, pour essayer de ramener son ancien ami vers un meilleur chemin, Clemenceau, réduit au rôle de ténor, y va de son couplet et le ponctue de cet avertissement : *Prends garde*, qui se répète de phrase en phrase, tantôt pressant, tantôt acerbe, tantôt intimidateur et qui finit par être menaçant, quand, pour mettre un frein à tant d'éloquence, il prononce enfin cet ultime avertissement :

Avant qu'il soit trop tard pour te sauver : prends garde.

Ceci dit, il quitte la place sans ajouter un mot, et il faut reconnaître qu'il n'est pas extrêmement commode à un comédien de sortir de scène sur un pareil effet. C'est que M. Maurice Rostand n'est pas un très habile ouvrier en matière théâtrale. Le Général assis à son bureau, face au public, a beau laisser tomber dans sa barbe blonde cette réflexion substantielle :

Quel homme redoutable, au fond, ce Clemenceau !

Il a beau ajouter, ce qui constitue une précieuse indication de mise en scène :

> Il n'a pas dit pourtant, quand il parlait si vite :
> Prends garde au seul danger qui compte, à Marguerite!

L'auditeur attentif éprouve le sentiment d'une sorte de rupture du courant dramatique et se dit que la dramaturgie de M. Maurice Rostand ne vaut pas mieux que sa prosodie.

Je ne sais comment il faut juger la façon dont M. Maurice Rostand versifie, et si l'on doit dire qu'il fait bien de mauvais vers ou qu'il fait mal de bons vers. J'hésite entre ces deux formules. Une chose est certaine, c'est qu'il sait faire les vers et j'aime toujours lui appliquer ces quelques lignes que Sainte-Beuve écrivit à propos de Louis Racine: *Il a hérité de son père le mécanisme et le talent de la versification. Il a l'oreille et le doigté, le métier même.*

Oui, mais sachant faire les vers, il est parfaitement incapable de les écrire correctement. Il torture la langue pour la plier à ses cadences et ne sait jamais faire concorder la syntaxe avec la métrique. Il ne s'en tire qu'à force d'expédients, dont les plus usités sont une incroyable abondance d'explétifs qui viennent combler de leurs chevilles les vides d'une pensée béante. Des *enfin*, des *allons*, des *eh bien*, des *dis-moi*, des *qu'importe*, des *pourtant*, des *j'insiste*, apportent l'appoint de leurs syllabes complaisantes lorsqu'il s'agit de pourvoir un vers de quelques pieds qui lui manquaient.

Ses élégances ne valent pas mieux que ces petites habiletés. De fades antithèses, des parallèles ou des oppositions d'idées sans grandeur, des anacoluthes vulgaires déploient leurs ornements usagés.

> Oh! qu'après tout ce bruit, c'est donc grand, ce silence!
> . . . . . . . . . . . . . . . . . .
> Moi servir un pays que tout veut desservir!
> . . . . . . . . . . . . . . . . . .
> Un grand cœur a toujours besoin d'un grand amour.
> . . . . . . . . . . . . . . . . . .
> Qu'un grand amour tient donc à de petites choses!

Mais parfois il parvient sans effort apparent à une sorte de cocasserie saugrenue, que ferait goûter davantage la certitude

qu'elle est voulue. A un moment donné, par exemple, Mme de Bonnemains tient à son amant ces propos surprenants :

> Car, quand tu viens enfin me rejoindre le soir,
> Tu ne te couches pas avec ton cheval noir.

Ces vers me font rêver, et, cherchant comment un être sensé peut arriver à les écrire, je me donne à moi-même une explication que voici et qui va peut-être nous fournir une clé de M. Maurice Rostand.

Je pense que cet homme, qui n'est dénué — à ce que l'on en rapporte — ni d'intelligence, ni de goût, ni de jugement par rapport à ce qui n'est pas lui, perd brusquement et totalement ces précieuses facultés quand il se considère lui-même. Fait-il des vers, leur cadence qui est heureuse lui voile leur signification. Bercé par un flot verbal qui l'emporte, il ne distingue pas les impuretés qu'il charrie. Il est absolument incapable de mesurer la distance qui sépare ce qu'il conçoit de ce qu'il exécute. Il est persuadé que ces deux réalités coïncident quand un abîme les sépare. Il sent bien, par exemple, que le général Boulanger, un jour, a pu s'interroger avec anxiété, et quand il écrit ce vers tout à fait plat :

> Qu'est-ce que le destin veut au juste de moi?

il pense y enfermer l'entière anxiété qu'il ressent peut-être lui-même par l'effet de cette intime sympathie que tout auteur nourrit pour son héros.

Il sent bien qu'il est pathétique de confronter Boulanger et Clemenceau et, parce qu'il le sent, il croit que leur confrontation qu'il nous montre est pathétique quand elle est dérisoire, quand ce n'est qu'une caricature informe, je ne dirai pas de la réalité, mais de l'idée même qu'il en a eue.

Notons d'ailleurs que, si cette supposition est fondée, il n'y a plus à rire, ni à se fâcher, mais à plaindre et à compatir. On est en présence d'un cas assez émouvant, d'une sorte d'impuissance comparable à celle d'un muet qui tenterait, en vain, de s'exprimer.

Mais ce dernier mot nous engage à douter de ce que nous venons d'avancer. Un muet qui fait tant de bruit ne saurait être bien à plaindre.

PIERRE LIÈVRE.

## *LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE*

Edouard Lamy : *Les Cabinets d'Histoire naturelle en France au XVIII^e siècle et le Cabinet du Roi* (1635-1793), chez l'auteur. — Louis Roule : *Bernardin de Saint-Pierre et l'harmonie de la nature;* l'Histoire de la nature vivante d'après l'Œuvre des grands naturalistes français; E. Flammarion.

Actuellement, on publie assez peu sur l'histoire des sciences. Il y aurait cependant bien des choses intéressantes à dire; pour s'en convaincre, il n'y a qu'à lire par exemple *Foi et Science au Moyen Age,* de Félix Sartiaux.

Au Muséum d'Histoire Naturelle, les conservateurs des collections sont amenés à consulter souvent les ouvrages des savants disparus qui, les premiers, ont décrit les diverses espèces animales et végétales; il y a souvent des questions de priorité qui soulèvent entre spécialistes des discussions passionnées; on fouille les archives, on accumule ainsi des documents pour l'histoire de la zoologie et de la botanique.

M. Lamy et M. Roule, auteurs des ouvrages historiques dont j'entretiens les lecteurs du *Mercure* aujourd'hui sont précisément d'éminents spécialistes du Muséum.

M. Ed. Lamy est sous-directeur du laboratoire de conchyliologie, et en même temps un lettré. Son étude sur les **Cabinets d'Histoire naturelle en France au 18^e siècle** le prouve.

Au XVIII^e siècle le goût de l'histoire naturelle, fait observer l'auteur, s'était répandu dans l'Europe et surtout à Paris. « Les grands personnages et les gens du Monde s'étaient convertis au culte des sciences et les Cabinets où s'amassaient leurs collections se multipliaient. » Louis XV manifestait un penchant réel pour l'étude des plantes; il fit créer un jardin botanique à Trianon; il fréquenta Réaumur, Trembley, Buffon, seconda celui-ci dans ses projets pour le développement du Jardin des Plantes. Dans la famille royale, il y eut pas mal de collectionneurs. Le Duc de Chaulnes, membre de l'Académie des Sciences, esprit curieux, se consacrait volontiers, du matin au soir, en son château près de Péronne, à des expériences de physique et de chimie, et sa collection de coquillages occupait douze tiroirs. Le Duc de Bouillon avait aussi une Collection, mais encore un laboratoire de chimie à

la Villette; la légende veut que sa femme y ait pris le poison dont elle s'est servie pour supprimer Adrienne Lecouvreur, sa rivale dans le cœur du Maréchal de Saxe. Mais c'est le Comte de La Tour d'Auvergne, Maréchal des Camp et Armes du Roi, qui avait la plus belle des collections de coquilles de Paris. Des ministres, des magistrats collectionnaient également. Les militaires s'intéressaient beaucoup à l'histoire naturelle, et le clergé non moins : l'archevêque de Paris, l'évêque d'Uzès, étaient des amis zélés et éclairés des sciences naturelles. Au Havre, l'abbé J.-F. Dicquemare (1733-89) poursuivait de curieuses recherches sur la physiologie des animaux marins et, outre divers mémoires insérés dans les *Philosophical Transactions* et le *Journal de Physique*, il a laissé d'importants manuscrits, accompagnés de dessins gravés, notamment un mémoire sur l'huître avec six planches.

On sait que J.-J. Rousseau s'est passionné pour la botanique. Mais on sait moins que Voltaire s'est occupé de malacologie.

Dans ses lettres, on le voit tantôt se déclarer toujours curieux de savoir comment les huîtres font l'amour, tantôt s'intéresser aux phénomènes de régénération des parties mutilées chez les mollusques et poursuivre, de 1767 à 1774, à Ferney, toute une série d'expériences d'ablation de la tête faites sur des Escargots et des Limaces.

Après les philosophes, voici les artistes :

François Boucher (1704-1770), premier peintre du roi, au Vieux-Louvre ,avait un Cabinet curieux, aussi agréable qu'instructif : les coquillages que ce peintre ingénieux avait placés sur des tables couvertes de glaces attiraient les regards soit par la rareté de l'espèce, soit par leur grandeur, soit enfin par l'éclat et la variété de leurs couleurs, joint à la plus belle conservation.

Chez Mlle Clairon, de la Comédie-Française, on admirait un Cabinet qui fut vendu en 1773 au Baron russe Demidoff.

Ces conchyliologistes du XVIII[e] siècle avaient un livre de chevet, qu'ils employaient pour l'arrangement et la nomenclature de leurs Cabinets : l'*Histoire naturelle éclairée dans deux de ses parties principales : la Lithologie et la Conchyliologie*, par M***, Paris, 1[re] édition 1744; réédition, 1757.

L'auteur, qui avait gardé l'anonymat, était Antoine-Joseph Désallier d'Argenville (1680-1765), « Conseiller du Roi en ses Conseils, Maître ordinaire de sa Chambre des Comptes ». Cet ouvrage est accompagné d'un frontispice dessiné par François Boucher.

Ainsi, au XVIIIe siècle, dans les classes les plus élevées, le développement du goût des collections scientifiques fut prodigieux. Il y eut là certainement un engouement, une question de mode. Mais comme le fait observer M. Lamy, il faut reconnaître que ces grands seigneurs collectionneurs, « ces conservateurs de la nature sous vitrines », n'en furent pas moins des amis de la science, et ont entretenu son culte.

§

Dans une série d'ouvrages, de lecture facile et agréable, M. Roule, professeur au Muséum, a évoqué les figures de Buffon, Daubenton, Cuvier, Lamarck. Le dernier livre paru de la collection est consacré à **Bernardin de Saint-Pierre.** Il contient divers renseignements inédits. Il se termine par un chapitre sur l'harmonie de la nature « telle que la biologie moderne permet de la comprendre ».

La nature vivante a-t-elle une éthique? Sa conduite paraît-elle ordonnée au point de se conformer à des règles qu'elle observerait nécessairement et qui fonderaient une moralité? C'est l'opinion de Bernardin de Saint-Pierre, basée par lui sur l'observation même des objets naturels. Mais cet avis, exprimé à une époque où la science était encore courte, mérite-t-il toujours d'être approuvé par une documentation scientifique plus ample et plus complète, comme celle de maintenant? En quoi consiste réellement cette moralité, si l'on admet qu'elle existe?

Pour Bernardin de Saint-Pierre, non seulement les choses de la nature sont belles, mais elles sont bonnes, et le sont en essence, fondamentalement. Cette illusion tend à se dissiper.

On regarde autour de soi et, même dans les spectacles les plus attrayants et les plus joyeux, on reconnaît les germes de la désolation et de la destruction.

GEORGES BOHN.

## GÉOGRAPHIE

Capitaine de vaisseau F. Marguet : *Histoire générale de la navigation du XVe au XXe siècle.* 1 vol. in-8° de 307 p. croquis et figures. Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1931.

« Les astronomes, les artistes [entendez par là les fabricants de chronomètres], et les navigateurs ont dessiné les contours du monde. » Ainsi s'exprime, avec raison, le capitaine de vaisseau Marguet vers la fin de son **Histoire générale de la navigation du xve au xxe siècle.** C'est assez dire que le sujet de cet ouvrage est capital pour qui veut savoir comment a été dressée la carte générale de la planète, puisque ce sont les lignes des côtes et les étendues relatives des mers qui nous donnent les traits essentiels de la face de la terre. Ignorée encore au xve siècle par les hommes de notre civilisation, à peu près comme elle l'était quinze cents ans plus tôt, au temps de Strabon et de Ptolémée, la carte du monde a été dressée et précisée grâce aux travaux des cinq siècles qui viennent de s'écouler, et en particulier des deux derniers. L'histoire de la navigation est, pour une bonne part, celle de la géographie elle-même.

Il n'est pas inutile d'indiquer que le mot de *navigation* est pris ici avec le sens précis que lui donnent les spécialistes, et non avec le sens étendu du langage courant. Il ne s'agit ni de la construction, ni de la manœuvre, ni de l'utilisation des navires, mais seulement de la détermination de leur route à travers les mers et de la détermination, à tout instant utile, du point où ils se trouvent. La navigation, c'est donc le problème de la route et le problème du point, qui en réalité ne font qu'un.

Le problème ne se posait pas, ou à peine, tant que les marins de la Méditerranée et du nord-ouest de l'Europe, — sauf les audacieux et presque légendaires Vikings de Norvège et d'Islande, — naviguaient presque exclusivement en vue de leurs côtes, dont ils avaient fini par connaître assez bien le gite, les accidents et les contours, comme le montrent les *portulans* du moyen âge. Le problème se posa avec la navigation lointaine, hors de vue des côtes. Il naquit avec les voyages de Colomb, de Gama et de Magellan. Surtout, selon

le commandant Marguet, avec la grande traversée de Gama du Portugal aux Indes.

Faire le point d'un lieu, c'est déterminer sa latitude et sa longitude. Le problème de la latitude présentait peu de difficultés; de tout temps il a été résolu au moyen de la hauteur de l'étoile polaire et des hauteurs méridiennes du soleil; cela se faisait, au xv^e^ siècle, à l'aide de l'astrolabe ou de l'arbalestrille. Bien plus ardu était le problème de la longitude. La longitude est la différence entre l'heure du méridien où l'on se trouve et celle du méridien choisi comme méridien d'origine. On pouvait obtenir, par l'observation de la hauteur du soleil, l'heure du méridien où l'on se trouvait. Comment connaître l'heure simultanée du méridien d'origine? Toute la question était là. Il fallut trois cents ans de science, d'observations et d'ingéniosité pour la résoudre.

Il est curieux, comme le remarque le commandant Marguet, que dès le xvi^e^ siècle, non seulement la question était posée, mais les moyens de la résoudre étaient indiqués : la conquête de données astronomiques, et la construction d'appareils horaires de précision. Seulement, pendant longtemps, non seulement la solution ne fut pas trouvée, mais les meilleurs esprits désespéraient d'y parvenir. C'est par exemple le P. Fournier, auteur d'un *Traité d'Hydrographie* estimé, qui écrit vers 1650 : « On doute si un démon pourrait faire une horloge si juste qu'il serait nécessaire. »

Aussi le P. Fournier, sceptique à l'endroit des aptitudes du diable, pense que le seul moyen pratique de faire le point, c'est le *point estimé*, par lequel, la latitude une fois observée, on tâche de déterminer la longitude au moyen d'éléments divers. Ces éléments sont la vitesse du navire, mesurée au loch à partir du xii^e^ siècle, la valeur du degré terrestre obtenue au moyen de la mesure d'un arc de méridien réalisée à la chaîne par Norwood, entre York et Londres (1635), l'usage de la boussole ou compas, et enfin les cartes marines.

La mesure des arcs de méridien, tentée par Fernel et par Snellius avant Norwood, comme le commandant Marguet aurait dû, à mon sens, le rappeler, a permis de déterminer la valeur du mille marin ou minute de latitude. Valeur variable d'un endroit à un autre en raison de l'aplatissement de la

terre; mais les différences sont si faibles, que dans la pratique on pouvait les négliger.

Les erreurs de l'estime n'en étaient pas moins énormes, à cause de l'imperfection des moyens employés et de l'ignorance des marins. Beaucoup de ceux-ci en étaient encore, au XVIIe siècle, à nier ou attribuer à des erreurs d'observation la déclinaison de l'aiguille aimantée, reconnue certainement par Colomb en 1492. La marine savante ne devait naître qu'au siècle suivant. C'est une des gloires du XVIIIe siècle, qui a compté tant de gloires.

La longitude demeurait pratiquement ignorée. Les erreurs sur la latitude elle-même étaient encore très fréquentes au XVIIe siècle. Aussi les cartes ne donnent qu'une image très imparfaite des contours explorés. Même une mer d'étendue médiocre et parcourue en tous sens, comme la Méditerranée, n'était figurée qu'avec de grossières inexactitudes de dessin et de proportion, comme on peut le voir sur la carte dressée en 1679 par ordre de Colbert.

L'impulsion pour résoudre le problème du point et en particulier celui de la longitude fut donnée à peu près en même temps dans les deux grands pays qui tenaient alors la tête du mouvement scientifique, l'Angleterre et la France. L'Acte de 1714 du Parlement d'Angleterre établit le Bureau des Longitudes britannique, en promettant des récompenses considérables à qui découvrirait « le secret des longitudes ». En France, les prix Rouillé de l'Académie des Sciences, établis en 1715, suscitèrent de nombreux travaux sur les longitudes. Le Bureau des Longitudes français ne fut établi que par la Convention en 1795 (an III), lorsque le problème était à peu près résolu. Mais les objets qui lui étaient assignés étaient plus vastes que le « secret des longitudes ». Aussi subsiste-t-il toujours, tandis que le Bureau des Longitudes britannique a disparu en 1828, une fois sa tâche accomplie.

On tâtonna d'abord. On essaya, pendant longtemps, une fois la réalité de la déclinaison reconnue, de mesurer la longitude par la détermination du méridien magnétique où l'on se trouvait (*mécométrie* de l'aimant). Puis Dominique Cassini tenta, dès 1668, de déterminer l'heure du premier méridien par les éclipses des satellites de Jupiter, et en 1679 l'astrono-

mie de position commença, par la publication de la *Connaissance des Temps,* à donner les éphémérides des astres. Mais les vraies solutions, qui valurent au calcul du point une précision inconnue jusqu'alors et permirent de rectifier les contours de la carte du monde, ne furent trouvées qu'au XVIIIe siècle.

Ces solutions comportèrent : la construction d'instruments de précision pour la mesure des hauteurs, l'observation des distances lunaires et la construction des *horloges marines* ou chronomètres.

La construction d'instruments comme le sextant, créé par Hadley en 1731, permit, non seulement de corriger les erreurs de latitude, mais de prendre les hauteurs à la mer avec une précision jusque-là impossible.

Les méthodes d'observation de la lune reposèrent d'abord sur les éclipses. C'est La Caille qui assura, en 1759, que la meilleure méthode d'obtenir l'heure du premier méridien était celle des *distances lunaires* (distances de la lune à d'autres astres dont les éphémérides sont connues). Véron, qui accompagna Bougainville dans son célèbre voyage, fut le premier de la marine royale à *faire* des distances lunaires. Dans tous les voyages d'exploration du XVIIIe siècle, les nouveaux procédés de calcul des longitudes prirent une place grandissante, notamment depuis Cook jusqu'à d'Entrecasteaux. Ces explorations célèbres ne sont pas seulement des voyages de découvertes : elles rectifient et précisent la carte des Océans dans toutes les parties que l'on croyait connues.

En même temps, la question des *horloges marines,* qui, d'après le P. Fournier, devait mettre en défaut le diable lui-même, recevait des solutions qui devinrent définitives en quelques dizaines d'années. Sully et Harrisson en Angleterre, Le Roy et Berthoud en France, construisirent les premiers chronomètres. Plusieurs voyages furent entrepris par des navires français, de 1767 à 1772, pour la vérification des montres. Elles furent employées sur les bateaux pendant la guerre d'Amérique; au commencement du XIXe siècle, elles devinrent d'un usage courant. Le problème des longitudes était résolu, malgré de longues résistances des pilotes et des officiers de marine, sourds aux appels de Fleurieu et de Borda.

Mais les résistances finirent par céder. En somme, c'est de 1770 à 1830 que le problème a été résolu dans la pratique; c'est alors que les marins se sont habitués aux observations astronomiques et à l'usage des chronomètres. Et c'est pendant cette période que fut dressée, sauf pour les régions glacées, la carte générale des Océans et des mers, et par suite de la planète entière, dans ses proportions exactes, telle que nous la connaissons aujourd'hui.

Les progrès qui suivirent, au XIXe siècle, et qui facilitèrent encore la navigation en haute mer, n'intéressent plus directement la géographie : ils sortent donc du cadre de cette rubrique. Qu'il suffise de dire ici que le perfectionnement des chronomètres et la méthode des droites de hauteur ont permis aux marins, il y a un demi-siècle, de se passer des distances lunaires, et qu'en général les observations astronomiques sont en train de devenir presque superflues. « L'avenir n'est peut-être pas éloigné, dit le capitaine de vaisseau Marguet avec quelque mélancolie, où, sur l'étendue des mers, le recours aux astres sera devenu inutile, et où le point résultera de procédés que l'on pourra faire rentrer dans ceux du pilotage, si on étend ce terme, en le généralisant, aux méthodes qui utilisent directement des points à terre pour fixer une position sur mer. » Ce sera la clôture d'un brillant chapitre de l'histoire de l'esprit humain.

CAMILLE VALLAUX.

## VOYAGES

Marc de Saint-Félix : *A travers l'Orient* (1930), Figuière. — Guy de Pourtalès : *Nous à qui rien n'appartient*, Flammarion.

Un intéressant volume de M. Marc de Saint-Félix, et qui concerne surtout les terres d'Asie, a été publié sous le titre : **A travers l'Orient (1930)**, *Itinéraire de la frontière du Cambodge à Paris par les Indes et le proche Orient*. C'est un travail abondant, bien fait et dont la lecture sera certainement plus attachante et profitable que nombre de plats romans à la mode dont nous abreuve la librairie actuelle. Revenant d'extrême Asie, M. Marc de Saint-Félix a préféré la voie de terre, qui lui fait parcourir nombre de pays intéressants, au trajet sur un bon paquebot, qui l'aurait ramené directement à Marseille. L'itinéraire commence aux frontières du Siam, où

le narrateur prend à la gare d'Aranya-Pradesa un train qui l'amène à Bangkok. Les abords de la gare ne paient pas de mine. Bangkok est une grande ville dont l'artère principale, Nerv-Road, éclairée à l'électricité, est grouillante d'une foule hétéroclite, sillonnée de tramways, de pousse-pousse et de quelques autos. Mais il y règne l'odeur caractéristique des villes chinoises, faite de graisse rance, de tinettes, d'animaux crevés et autres choses indéfinissables. A côté de la ville indigène, on a vu se développer un quartier que l'on peut dire aristocratique et qui se trouve d'un grand intérêt avec ses pagodes polychromes d'un type spécial, nombre de palais et constructions diverses, ses jardins, etc., qui lui donnent réellement l'allure d'une capitale. Tout proche, un quartier européen bien dessiné comporte de beaux palais, dont l'architecture malheureusement est peu en harmonie avec le style local. M. Marc de Saint-Félix consacre au Siam, à son administration et à son commerce de nombreuses pages qui permettent de se faire une idée de la vie et des transformations du pays. Du Siam, le voyageur passe en Malaisie anglaise et en Birmanie. A Georgetown, il prend part à un repas japonais, mais il doit remplacer les baguettes par une simple cuiller. Faisant en électro-car le tour de la ville, il se trouve en compagnie de familles chinoises vêtues à l'européenne et dont les enfants et les femmes paraissent de véritables caricatures.

A Rangoon, la ville est divisée en quartiers qu'occupent des races distinctes : Birmans, Hindous, Chinois, Anglo-Indiens, Anglais. La cité s'est développée très rapidement. Simple village de pêcheurs en 1852, elle compte aujourd'hui 350.000 habitants. Sur le bateau qui l'emmène aux Indes, il se trouve avoir avec un *intouchable* du Malabar des conversations édifiantes sur l'intransigeance des Hindous au sujet des hors castes, qu'ils considèrent comme des pestiférés. Il arrive à Calcutta, ville sur laquelle il donne de nombreux détails, raconte une visite au temple de Kali, dont la cour est empestée des cadavres d'animaux égorgés en sacrifices. Une enquête sur les rapports des indigènes avec les Européens nous confirme dans cette opinion que les étrangers, malgré tous leurs efforts, ne peuvent se concilier les bonnes grâces de l'habitant, qui

reste leur ennemi. A Bénarès, la ville sainte, les taureaux circulent en liberté parmi la foule et viennent même fouiller dans les poches. Près des temples, le nombre des mendiants est prodigieux et, avec leurs infirmités vraies ou fausses, ils forment une double haie sur le passage. Le voyage continue avec Allahabad, situé au confluent du Gange et de la Djuma; Caronpore qui rappelle avec Delhi et Luc Know la célèbre révolte des cipayes en 1857; Agra avec sa célèbre mosquée où l'on peut voir les tombes de l'empereur Shab-Johan et de sa sultane favorite, Arjmand Banu, — et dont on donne une minutieuse description; Jaïpur, très belle ville aux murailles roses et crénelées, que percent 7 portes ogivales, et qu'avoisine l'ancienne ville abandonnée d'Ambe, où subsiste encore un très beau palais; Lahore et Karachi, où le voyageur s'embarque pour Bassorah. De là, un train le conduit à Bagdad, d'où il gagne en auto la Syrie en passant par Damas et Jérusalem. Nous ne pouvons entrer plus longuement dans le détail concernant cette partie du trajet, qui nous vaut d'ailleurs de très intéressantes pages, après lesquelles l'itinéraire se poursuit par la Turquie et Constantinople, la Grèce avec Athènes et le Parthénon, la mer Adriatique, Fiume, Venise, Milan et la France. L'ouvrage est abondant, plein d'aperçus généraux indiquant l'intérêt pris par le voyageur aux contrées qu'il a parcourues sous le double objet de leurs beautés naturelles et de leur civilisation passée et présente, ainsi que les problèmes si nombreux que nous vaut l'heure actuelle. C'est en somme un ouvrage à lire et dont les indications pourraient être retenues avec profit par ceux qui ont le devoir de conserver à la France son très beau domaine colonial d'Asie.

§

Le titre de l'ouvrage de M. Guy de Pourtalès, **Nous à qui rien n'appartient,** est tiré d'une parole du Bouddha : « En parfaite joie nous vivons, nous, à qui rien n'appartient. » C'est un récit concernant surtout le pays des Khmer, l'Indochine. C'est un livre de notations, de petits faits sur le pays, ses ruines, sa végétation exubérante, ses productions, les mœurs des habitants, etc.; il est d'une tenue littéraire remarquable et certaines de ses études dépassent le cadre habituel

des récits de voyage. On y trouve, entre autres, de curieuses et pittoresques légendes rappelant l'ancienne civilisation régionale, une description des prodigieuses ruines du temple d'Angkor, ainsi que de la ville qui s'étendait tout proche. On peut lire d'ailleurs dans l'ouvrage une relation chinoise qui nous montre ce qu'était la cité au temps de sa prospérité, comme architecture et décoration, ainsi que le faste de ses cortèges royaux. Aux environs sont encore d'autres temples, d'autres ruines, et qui sont les restes d'une civilisation dont on ne retrouve les traces qu'avec difficulté. M. Guy de Pourtalès nous conduit ensuite au Siam, à Bangkok, d'où nous retrouvons encore la religion bouddhique, et, entre temps, des séries de préceptes concernant la manière de vivre pour ses croyants. Certains de ces préceptes sont surtout curieux. La fin du voyage nous conduit en Malaisie, où le narrateur eut encore des aventures dans la jungle. CHARLES MERKI.

## *QUESTIONS COLONIALES*

LES OUVRAGES EXOTIQUES. — Maurice Besson : *Histoire des Colonies Françaises*, Bonin et Cie. — R. Séguy : *L'Héritage d'Alexandre*, Société d'Editions Géographiques, Maritimes et Coloniales. — Léon Berthaut : *Chevaliers de la Mer*, La Renaissance du Livre. — Annette Godin : *La dernière Atlante*, Lemerre. — Paul Le Cour : *A la recherche d'un Monde perdu* (L'Atlantide et ses traditions), éditions Leymarie. — Maurice Rondet-Saint : *Des Antilles à Panama et à Costa-Rica*, Société d'Editions Géographiques. — Claude Jonquière : *Une femme dans la pampa*, éditions du Fauconnier. — J.-E. Poirier : *La tempête sur le fleuve*, J. Tallandier. — Henry Cauvain : *Montcalm au Canada*, Hachette. — Abel Moreau : *La nuit syrienne*, Nouvelle Revue Critique. — Jean Damase : *La femme de Pilate*, les Editions de France. — Paul Nizan : *Aden Arabie*, Editions Rieder. — Elian J. Finbert : *Hussein*, Bernard Grasset. — Charles Nicolle : *Les deux larrons*, Calmann-Lévy. — Maurice Violette : *L'Algérie vivra-t-elle?*, Alcan. — Docteur Béliard : *Au long du Nil*, J. Peyronnet. — G. Delater : *Bled*, Editions du Tambourin. — Coissac de Chavrebière : *Histoire du Maroc*, Payot. — Musette (Auguste Robinet) : *Cagayous*, Nouvelle Revue Française. — Blanche Bendahan : *Mazaltob*, Editions du Tambourin. — Ferdinand Duchène : *Mouna, Cachir et Couscouss*, Albin Michel. — Léon Adoue : *Un poète chez les colons*, E. Figuière. — Madeleine Poulaine : *Une Blanche chez les Noirs*, J. Tallandier. — Guillaume Grandidier : *Gallieni*, Plon. — André Maurois : *Lyautey*, Plon. — M. Chazelas et Bruneau de Laborie : *Guide de la Chasse et du Tourisme en Afrique Centrale, Cameroun*, Société d'Editions géographiques et coloniales. — Jean Ajalbert : *L'Indochine par les Français*, Nouvelle Revue Française. — Jean Dorsenne : *La Noire Idole*, Nouvelle Revue Critique. — J.-J. Neuville : *Trois dans un Typhon*, Fasquelle. — Gilbert d'Alem : *L'une des Sept*, Albin Michel. — Pierre Frédérix : *Conquête*, Calmann-Lévy. — R. Théry : *L'Indochine Française*, Les Editions Pittoresques. — Albert Sarraut : *Grandeur et Servitude Coloniales*, Editions du Sagittaire.

Que de livres et de romans exotiques, ces derniers temps!

L'Exposition Coloniale y est sans nul doute pour beaucoup. L'exotisme est tellement *à la mode...*

Voici d'abord une **Histoire des Colonies françaises** par M. Besson, spécialiste des anecdotes d'outre-mer et des « Vieux papiers du temps des *Isles* ». On lira agréablement ces quatre cent dix pages sur Alfa, écrites avec exactitude et saveur par celui qui est un peu, si j'ose dire, notre G. Lenôtre colonial, car elles nous expliquent sans parti pris béat d'admiration le prestigieux essor de notre domaine extérieur. C'est à quoi tend également le curieux volume de R. Seguy, **L'héritage d'Alexandre,** qui a trait aux Conquêtes de la Grèce et de Rome, en particulier à cette politique coloniale d'Alexandre dont le Maréchal Lyautey au Maroc sut si bien appliquer la manière : celle de la main de fer dans le gant de velours. De justes et même pénétrantes considérations sur l'Islam terminent cet ouvrage extrêmement documenté.

Passons à l'Amérique, ou plutôt à l'Atlantique, à la suite des **Chevaliers de la Mer,** de Léon Berthaut, ce spécialiste ému du roman maritime, non point « naval » comme Marc Le Guillerme, mais « marine marchande ». Livre aussi attachant que **La dernière Atlante,** d'Annette Godin, romancière de prodigieuses aventures. Cette Atlantide ne fait-elle pas beaucoup parler d'elle, depuis quelques années? Et c'est dû non seulement aux recherches scientifiques d'un prince Albert de Monaco ou d'un Abbé Moreux, ou à la divination d'un poète tel que Philéas Lebesque, mais encore, mais surtout à la vigoureuse campagne menée par le plus notoire des Atlantéens, j'ai nommé M. Paul Le Cour. Lisez son tout récent et passionnant ouvrage, intitulé **A la recherche d'un Monde perdu** (l'Atlantide et ses traditions) : ouvrage capital sur la matière, d'une argumentation serrée, de nature à convaincre les railleurs et les sceptiques les plus impénitents. De ceux-là, il y a beau temps que j'ai cessé d'être, depuis que j'ai réalisé que ce problème de l'Atlantide touchait à toutes les questions fondamentales de notre planète : astronomie, géologie, ethnographie, préhistoire, philosophie, métaphysique et religion. Grâce à Paul Le Cour, son infatigable animateur, le continent disparu, englouti par plus

de 6.000 mètres de profondeur, ne tardera pas à nous livrer son secret. Et alors, ce sera le cas pour bien des orientalistes et extrême-orientalistes de murmurer sans dépit ni jalousie : « Du côté du Ponant nous est venue la lumière. »

Quel livre alerte, vivant et séduisant — solide aussi — que celui de Maurice Rondet-Saint, sur les **Antilles, Panama et Costa-Rica!**... On sait quel étonnant *globe-trotter* et quel aigu observateur est Rondet-Saint, Directeur de la Ligue Maritime et Coloniale Française. De lui, vraiment, on peut dire que c'est un bon Français et même un *grand* Français. Toute sa vie se passe à parcourir le monde, non par dilettantisme égoïste ou par *spleen,* mais par désir patriotique de servir sans arrêt la cause de notre expansion d'outre-mer. Cette fois, sa nouvelle randonnée transatlantique, où sonnent parfois de dures, justes et nécessaires vérités à côté de légitimes éloges, aura certainement une portée considérable. En sera-t-il de même pour **Une Femme dans la pampa,** roman de Mme Claude Jonquière? J'en doute, car peu de jeunes filles oseront risquer en Argentine une existence aussi aventureuse... Roman, d'ailleurs, attachant, pittoresque et bien écrit. J'en dirai tout autant du **Montcalm au Canada,** ce chef-d'œuvre d'Henry Cauvain que vient de réimprimer luxueusement Hachette. Quel enseignement de bravoure et d'abnégation pour notre jeunesse d'aujourd'hui, que cette épopée magnifique du « Grand Vaincu », le dernier défenseur des « quelques arpents de neige » canadiens, ironisés par Voltaire!... Et puis voici un autre roman canadien de M. J.-E. Poirier : **La tempête sur le fleuve** (Saskatchewan), encore un roman d'aventures qui — comme le célèbre « Grand Vaincu » d'Henry Cauvain — se rattache intimement à l'histoire des métis franco-indiens « bois-brûlés », mais, cette fois, dans les immenses territoires du Nord-Ouest.

La Syrie ou, d'une manière générale, le Levant continue à inspirer bien des écrivains : témoins la curieuse **Nuit Syrienne,** d'Abel Moreau, l'originale **Femme de Pilate,** de Jean Damase, **Aden Arabie,** de Paul Nizan, essai plutôt que roman, amer mais parfois vrai, **Hussein,** d'Elian J. Finbert, autre essai romanesque d'Islam, enfin **Les deux**

**Larrons,** de Charles Nicolle, roman syro-carthaginois, un peu conventionnel, baroque et déconcertant, mais non dénué d'une certaine valeur littéraire.

L'Afrique aussi continue à être à l'ordre du jour. Je laisse de côté **L'Algérie vivra-t-elle?** de l'ancien Gouverneur Général Viollette, dont la documentation, un peu lourde et indigeste, me paraît singulièrement et inexactement poussée *au noir* par un ancien administrateur aigri... et je préfère vous dire toute l'extraordinaire fraîcheur d'impression que j'ai trouvée dans le livre égyptien du Docteur Béliard, intitulé : **Au long du Nil.** Cela vaut, en notations exotiques, la sincérité de description et d'analyse de M. Gabriel Delater dans son **Bled.** Ceux de mes lecteurs qui s'intéressent à l'**Histoire du Maroc** liront avec plaisir celle de M. Coissac de Chavrebière; et ceux qui aiment les histoires gaies d'Algérie se repaîtront des facéties de **Cagayous,** d'Auguste Robinet (Musette), puis de **Mouna, Cachir et Couscouss,** de Ferdinand Duchêne, ainsi que de *Mazaltob,* roman marocain de Blanche Bendahan. Oserai-je écrire qu'**un Poète chez les Colons,** par Léon Adoue, me paraît un tantinet irrespectueux pour les Arabes et les Juifs d'Algérie?... Par contre, j'ai beaucoup aimé **Une Blanche chez les Noirs,** de Madeleine Poulaine. Cette grande voyageuse a écrit là un livre alerte et pénétrant, voire robuste parfois, sur cette Afrique Centrale et Equatoriale où elle a eu la chance de tuer un lion. Tous livres captivants et utiles, parce que sincères, modestes et bien écrits. J'en aurai fini avec cette revue un peu rapide des ouvrages exotiques et coloniaux consacrés à l'Afrique, quand je vous aurai dit toute mon admiration pour la magistrale et savante étude de Guillaume Grandidier, consacrée à **Galliéni,** cette grande et immortelle figure coloniale. En intérêt scientifique et militaire, ce *Galliéni,* de Grandidier s'apparente de très près, littérairement, au magnifique **Lyautey,** d'André Maurois, à cette différence près que Lyautey, plus jeune, peut être considéré (et se considère lui-même) comme le disciple du maître Galliéni. La lecture comparée de ces deux remarquables ouvrages — le *Galliéni* de Grandidier et le *Lyautey* de Maurois — éclaire d'un jour nouveau et fulgurant la prodigieuse réussite

de notre politique coloniale d'aujourd'hui. Quand un pays s'honore d'avoir des conquérants et des administrateurs de cette trempe-là, il peut se proclamer le premier peuple colonisateur de la terre. Les Anglais, eux-mêmes, avec Kitchener, n'avaient pas mieux. Dans le même ordre d'idées, en fait d'explorateur, le regretté Bruneau de Laborie, auteur du *Guide de la Chasse et du Tourisme en Afrique Centrale*, ne fut-il pas, lui aussi, un audacieux et héroïque pionnier français d'Afrique?

J'avoue avoir trouvé beaucoup d'agrément à la lecture de **L'Indochine par les Français,** de Jean Ajalbert, académicien goncourtiste, qui parle franc et clair sur un ton de bonhomie et de justesse qui me plaît fort. Il ne faut pas, en effet, considérer exclusivement cette Indochine comme haineuse, xénophobe et communiste, ou encore abrutie par l'unique adoration de **La Noire Idole** (l'opium), comme dit Jean Dorsenne dans son petit ouvrage si plein de talent, intitulé **Le parfum d'un soir d'été**... Il y a aussi une Indochine qui travaille et qui lutte, ainsi que nous l'apprend par ailleurs M. J.-J. Neuville dans son roman tonkinois : **Trois dans un typhon.** De l'optimisme asiatique, vous en trouverez également dans **L'une des Sept,** de Gilbert d'Alem, ou encore dans **Conquête,** cet émouvant roman (siamois) de Pierre Frédérix, qui, à tout prendre, vaut ce *Bâ-Dâm,* roman franco-annamite, écrit en collaboration par un Français et un Indochinois, et dont on a fait peut-être un peu trop de tapage. Personnellement, je ne crois guère au bonheur de ces ménages entre Européens et Asiatiques, généralement murés l'un vis-à-vis de l'autre. Mais enfin, il ne faut décourager personne, comme pense M. René Théry dans son **Indochine Française,** si documentée.

En Indochine plus encore qu'en Afrique, le Français doit se pénétrer avant tout de cette vérité immanente qu'il y a partout pour lui à lutter quotidiennement contre l'incompréhension involontaire de l'indigène. C'est la thèse du splendide essai d'Albert Sarraut qui a tant de succès en ce moment dans les milieux coloniaux et littéraires, et qui a pour titre : **Grandeur et Servitude Coloniales.** Dans ce maître livre, vous trouverez, certes, de l'optimisme à doses raisonnées,

mais aussi une forte et loyale leçon de *devoir occidental.* Quelle surprenante richesse d'idées dans ce volume où il est dit dès le début que « le génie européen, par le dynamisme de son expansions politique, économique et intellectuelle, a donné naissance à un double système de création coloniale dont l'énorme mécanisme s'articule en ce moment et se resserre sur lui comme les mâchoires d'un étau ou les branches d'une tenaille! »

Conclusion : l'essentiel, pour un colonial indochinois qui veut rester Français, c'est de suivre l'enseignement d'Albert Sarraut, — en d'autres termes, de délaisser le marteau et la faucille, instruments destructeurs, pour l'étau et la tenaille, outils reconstructeurs.

ROBERT CHAUVELOT.

## *LES REVUES*

*Les Cahiers du Sud* et *Revue de l'Amérique latine* : poèmes d'auteurs brésiliens, qui emploient la langue française. — *Le Divan* : deux poèmes de M. Claude Fourcade. — *Le Cahier* : souvenirs sur Victor Hugo en Belgique. — *Nouvel âge* : chants de noirs d'Amérique, pour revendiquer un sort meilleur. — Mémento.

Nous trouvons dans **Cahiers du Sud** (août-septembre) ces poèmes de M. Ribeiro Couto, Brésilien qui écrit en français :

DIVERTISSEMENT

Je suis ridicule et barbare
Je me sens posé sur ta vie
Comme un perroquet vert et jaune
— Les perroquets de Bahia
Que les marins retour au pays
Apportent toujours de là-bas
Pour leur mère ou pour leur amie.

Ce cri continuel, ce cri,
Cet appel inquiet de mes ailes,
Ça n'a rien de la poésie.
La poésie? Je suis loin d'elle,
Je tiens aux couleurs défendues,
Au métal de voix un peu grêle,
Aux monologues mi-confus.

L'œil rond fixé sur le ciel,
Je sens ton épaule qui fuit,

Bientôt le ciel se déplaçant,
Je prendrai l'envol nostalgique
Vers le paradis promis à
Tous les oiseaux de Bahia.

COMPLAINTE

Depuis que je t'ai perdue,
J'ai déjà aimé d'autres femmes
Plus belles que toi, je t'assure.
(Cela est vrai pour leurs corps
Et pour leurs âmes.)

Depuis que je t'ai perdue,
Je ne trouve aucun goût profond
Dans l'amour qui est pourtant si bon.
(Cela est vrai pour mon corps
Et pour mon âme.)
Depuis que je t'ai perdue,
Je suis perdu, j'ai tout perdu.
(Bien entendu : moins mon corps
Et mon âme.)

Notre Jules Laforgue, né à Montevideo, influence visiblement ces vers. Il n'est pas absent non plus de ceux-ci, datés de 1892, signés : Jacques d'Avray. C'est, nous apprend M. Couto, le pseudonyme de son compatriote M. José de Freitas Valle, professeur de français au lycée de Sao Paulo. La **Revue de l'Amérique latine** (octobre) accompagne ce poème d'autres pièces plus récentes :

LA VIE

Une goutte de pluie, une goutte d'amour
Tremble; et fuyant l'averse, incertaine et peureuse,
Au fil du télégraphe — ô goutte malheureuse! —
S'attache, en attendant le retour des beaux jours...

Une goutte d'amour, une goutte de pluie,
Au fil du télégraphe, une goutte est la vie...

Plus tard, la goutte-perle entend battre son cœur;
Raillant l'averse, court en quête d'aventure...
Et quand l'averse vient, la pauvre créature,
Fuyant l'averse, tombe, et s'écrase, et se meurt...

La vie est la splendeur d'une goutte éphémère :
Qu'on écrase la goutte, on éteint la lumière...

§

M. Claude Fourcade donne au **Divan** (septembre-octobre) une gerbe de poésies : « Les Coryphées », d'une grâce délicate et pénétrante :

DÉLOS

Seule de mes pensers la fidèle réplique,
Prodige du silence éclos à l'horizon
Que baigne la clarté d'une aube chimérique,
Toi le livre univers, toi la molle prison,
La fièvre du tourment et l'oubli salutaire,
Que ton ombre m'appelle au delà des grands bois
Ou qu'elle se dissipe en gardant son mystère,
Ton séjour est celui qu'aux vierges d'autrefois
Le printemps entr'ouvrait dans les cris d'allégresse
Et ton hymne en mon cœur berce aujourd'hui l'espoir,
Que m'apporte le vent lorsque déjà se presse
Le premier vol du songe aux limites du soir.

Eros, en pleurs qu'à son miroir
Enchaîne un dieu qui lui ressemble
Ne rougit pas d'y concevoir
La solitude d'un espoir,
Chaste et perverse tout ensemble.

DILECTION

*A. S...*

Comme, prompt au désir, l'oiseau
S'égare au jeu d'une aile lisse
Sur le clair silence de l'eau,
Sa lèvre épuise au frais biseau
Du cristal son propre délice.

Et l'image au reflet s'unit
Sans que perçoive sa démence,
En ce ciel d'un souffle terni,
Où sa jeune crainte finit,
Où sa virilité commence.

§

**Le Cahier** (août-septembre) publie des notes de M. José Camby sur « Victor Hugo en Belgique » où nous trouvons cette piquante historiette de l'année 1852 :

Charles Hugo demeurait avec son père à la Grand'Place, mais il n'avait pas l'esprit prompt au travail. Souvent son père le grondait. Charles sortait fréquemment et parfois ne rentrait qu'au matin. Souvent il passait la nuit dehors. L'hôtesse, marchande de tabac, voulait attendre la rentrée du jeune homme qui, régulièrement, oubliait sa clé; mais chaque fois le père protestait. « *Comment faire alors?* disait la bonne femme. — *Couchez-vous,* répondait l'auteur des « *Burgraves* ». *Je vais descendre dans votre boutique, j'écrirai tout aussi bien sur votre comptoir que sur ma table, et j'attendrai mon fils!* » Il s'installait, en effet, au comptoir jusqu'à la rentrée de Charles.

C'est ainsi qu'il arrivait que les ouvriers et les maraîchers se rendant en ville très tôt, le matin, étaient servis de tabac à fumer ou de « rolles (1) » par le plus grand génie de l'époque.

Des îles normandes, Hugo revint souvent ensuite à Bruxelles qu'il avait dû quitter au moment que paraissait **Napoléon-le-Petit.** Son anecdotier rapporte ce détail où l'on voit le poète aussi bon gérant de ses finances que Voltaire le fut des siennes :

La fortune de Victor Hugo, détruite par le coup d'Etat, avait été un peu réparée par le succès des *Misérables.* On ignore généralement que les héritiers de Victor Hugo figurent en tête des actionnaires-fondateurs de la Banque Nationale de Belgique.

C'est Charles Rogier qui suggéra à Victor Hugo l'idée d'acheter des titres de la Banque Nationale qui venait d'être créée. Ces titres lui rapportaient 35.000 francs de revenus. Il avait donc engagé plus d'un million!

Victor Hugo avait également souscrit 70 actions au nom de Juliette Drouet. Celle-ci les lui rendit le 8 septembre 1881.

La guerre de 1870 ramène Hugo à Bruxelles. Le 2 septembre, il croit encore que la victoire nous sera favorable à Sedan. Et M. José Comby d'écrire :

Il se figurait déjà à Paris prononçant un discours, dont il avait préparé le début : ce discours au peuple devait commencer ainsi : *Il y a Athènes, il y a Rome, il y a Paris!*

Le témoin de cette soirée nous a dit avoir remarqué que, dans une discussion avec Béru, Hugo s'exclama : « Mais alors je suis un imbécile. » Et le jeune poète n'a pas oublié le sourire de Juliette Drouet, un sourire si ambigu.

(1) Tabac à chiquer. (*Note de l'auteur.*)

Ce « sourire si ambigu » de l'ex-princesse Negroni — quelle notation précieuse pour servir à une étude psychologique des longues amours de Juliette et de Victor!

§

**Nouvel âge** (octobre) a fait traduire pour ses lecteurs deux articles d'une revue américaine : *New Masses*, parus en 1930 et cette année, sur la douloureuse condition des noirs « au pays du dollar ». Il est assez curieux de rapprocher ces deux versions d'une même plainte du travailleur noir contre les blancs :

J'ai dit à mon patron que j'avais froid aux pieds
« Dieu damne tes pieds, — pousse la roue du chariot. »
Patron, patron, le vieux Ben ne peut plus tirer.
« Dieu te damne, — mets son harnais au taureau. »
Patron, patron, le chemin est glissant.
« File droit, nègre, jusqu'au coucher du soleil. »
Patron, patron, vous ne voyez donc pas
que la route est mauvaise et froide comme l'enfer.

D'après le texte recueilli par M. Lawrence Gellert dans les deux Carolines, — « une bonne chanson de travail », dit-il, et il ajoute : « Lorsqu'un blanc est par là, on change les paroles » — la même idée se développe ainsi :

J'ai dit au patron que j'avais froid aux mains.
« Dieu damne tes mains, fais rouler la charrette. »

J'ai dit au patron que j'avais froid aux pieds.
« Dieu damne tes pieds, fais rouler la charrette. »

Patron, patron, vous êtes aveugle.
Regardez votre montre, l'heure est passée.

Patron, patron, la sirène a sonné
et vous me faites encore travailler.

Si j'étais le patron et que lui était moi,
je le laisserais mettre les bouts et dormir.

Patron, patron, n'avez-vous pas dit [pluie?
que vous ne me laisseriez pas travailler tout le jour sous la

Si j'avais une massue assez forte
je fouetterais mon patron à le rendre aveugle comme pierre.

Le jour de paie venu, il ne crache pas un rond.
Il cherche à tricher tant qu'il peut.

Mon patron est un sale oiseau.
Songez qu'il est de la Nouvelle-Orléans.

Je cracherai dans son café.
Je cracherai dans son thé.
Que Dieu me vienne en aide si je suis pris.

Remarquons que le dernier trait figure dans une autre poésie de noir que, naguère, nous avons citée, à cette même place.

C'est sur un « air à la fois triste et agréable » que M. Gellert a entendu à Charlotte (Caroline du Nord), cette « Ode au christianisme ». Une « jeune institutrice noire » la chantait. Son père la lui avait apprise :

Les blancs ont le fouet
Les blancs ont le revolver,
La terre est aux blancs,
Le ciel est pour les noirs.

La tête haute,
Le pauvre noir baisse la tête
Pour prendre ce qu'il a sous le nez.
Les blancs s'en vont partout

Pendant que les noirs
Lisent la Bible et prient,
Les blancs s'emparent
De toute la terre.

Les blancs ont le fouet,
Les blancs ont le revolver,
Mais si l'on écoutait la Bible et le Christ
Ils seraient les esclaves des noirs.

Comment n'être pas sensible à cette ironie?

§

Mémento. — *Revue des Deux Mondes* (1er octobre) : M. Sacha Guitry y débute par quelques pages que lui inspira une visite à « La maison de Loti ». La Revue commence un roman nouveau de M. Abel Hermant : « Le linceul de pourpre ». M. Boissonnet explique « la crise anglaise ». Et il y a de bien exquises « Poésies »

de M. Charles Le Goffic, dont l'une, pétillante d'esprit, est dédiée au poète Fagus.

*La Nouvelle revue critique* (octobre) : « L'avenir du monde », par M. Elie Faure. « Réflexions sur le roman », de M. Jean Guirec.

*La Revue de l'Ouest* (octobre) : M. G. Blondel : « Où en est la reconstruction de l'Europe ». M. Jacques Vier : « Edouard Estaunié, romancier d'âmes ».

*La Revue hebdomadaire* (19 et 26 septembre, 3 octobre). — « Les gestes d'un empereur », de M. Jérôme Troud, qui se fait là l'historiographe du règne bref de Charles Ier de Habsbourg.

*La Revue de Paris* (1er octobre). — « La nuit de Pie XII », par M. P. de Nolhac. Des lettres de Shelley à Harriet, publiées pour la première fois par Mr Leslie Hotson. « Révolutions chinoises et sociétés secrètes », par M. le lieutenant-colonel B. Favre.

*La Revue universelle* (1er octobre). — « Le théâtre d'A. de Musset », par M. J. Copeau. M. le Dr Legendre : « L'anarchie de la Chine et le problème du Pacifique ».

*La Revue mondiale* (1er octobre). — *** : « Appel à la lutte contre la vie chère par le retour à la terre ». Suite des « Soldats de la Légion », par M. Hervis, légionnaire.

*Revue bleue* (3 octobre). — « Les amours de Gompachi et de Komoraki », histoire du vieux Japon, par M. A. M. Mitford.

*Le Correspondant* (25 septembre). — M. Rochefort : « Où nous mènerait un pacte avec les Soviets ». « Béthanie », par M. A. Bellessort. « Lamartine, marchand de vin », par M. Cl. Grillet.

*La Revue de France* (1er octobre). — M. Ferdinant Bac : « Impressions d'Allemagne pendant la crise ». « Poèmes », de M. Paul Prist.

*Etudes* (5 octobre). — « Le rôle de Gandhi », par M. E. Gathier.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

## *CHRONIQUE DE GLOZEL*

**Origine impérialiste des écritures hiéroglyphiques.** — « L'hypothèse d'une origine hiéroglyphique de l'écriture, écrivions-nous dès 1927, est calquée beaucoup trop théoriquement sur le mode égyptien. Ne voit-on pas par une étude plus approfondie que les signes hiéroglyphiques n'ont fait leur apparition qu'avec de puissants empires? (1) »

Sans doute, il semble à première vue que les écritures idéographiques doivent être plus archaïques puisqu'elles se rapprochent davantage de la pictographie représentative. Pour

(1) *Formation indigène de l'alphabet de Glozel. Mercure de France*, 15 avril 1927.

Déchelette, en particulier, les signes alphabétiques ou syllabiques doivent nécessairement dériver de pictographes figuratifs :

Les signes des galets du Mas d'Azil, écrit-il, et des inscriptions magdaléniennes du genre de celles que reproduit notre figure 95 ne sauraient être des pictographes représentant des objets concrets. Si ces signes appartenaient à un système graphique, ce serait donc comme signes alphabétiques ou syllabaires déjà très évolués et nous serions en présence d'une véritable écriture linéaire. Or on cherche vainement dans les vestiges de la civilisation quaternaire les inscriptions en pictographes figuratifs d'où seraient dérivés ces prétendus signes alphabétiques (2).

Piette également s'était efforcé de trouver au début une écriture hiéroglyphique. Mais les documents de Lourdes et d'Arudy sur lesquels il avait voulu édifier sa théorie ne sont, aux yeux de tous, que des dessins d'ornementation.

Quand l'homme éprouva le besoin de fixer sa pensée, écrit à son tour Jacques de Morgan, le premier moyen qu'il trouva fut de représenter par le dessin les idées simples qu'il concevait. Ce premier effort donna naissance à la pictographie représentative (3).

Cependant les deux grands préhistoriens français avaient entrevu, l'un et l'autre, la vérité, mais ils n'osaient l'exprimer que comme seconde hypothèse (Piette) ou comme système parallèle de moindre importance (Morgan). Après avoir voulu établir une écriture hiéroglyphique *princeps*, Piette mentionnait avec le génie de divination qui lui était particulier :

Les caractères sont choses de convention; au lieu d'être des images simplifiées, ils peuvent avoir été dès le début des figures formées de lignes géométriques (4).

Aux temps quaternaires, écrit également Jacques de Morgan, la gravure et la peinture jouaient dans bien des cas probablement le rôle d'écriture pictographique simple; toutefois nous n'en pouvons être assurés; mais à côté de ces représentations artistiques, peut-être idéographiques, il existait aussi des aide-mémoire variés, dont fréquemment nous retrouvons des traces. Les galets coloriés du

(2) *Manuel d'Archéologie préhistorique*, p. 236.
(3) *L'Humanité préhistorique*, page 273.
(4) *Les Ecritures de l'âge glyptique*. Extrait de l'A., tome XVI, 1905.

Mas d'Azil, les os gravés de la Roche-Bertier et de Lorthet en sont d'indiscutables exemples (5).

D'ailleurs « même en Egypte, affirma dès 1912 Flinders Petrie, bien avant l'adoption des hiéroglyphes, il existait une écriture linéaire », dont il publia de nombreux caractères gravés à la pointe sur des tessons de poterie pré-hiéroglyphiques. Enfin Evans lui-même « suppose qu'une écriture linéaire très ancienne a précédé l'importation de l'écriture minoenne » à Chypre et en Crète (6).

En réalité, les signes figuratifs, devenant plus tard hiéroglyphiques, se rencontrent toujours en même temps que des monuments gigantesques, révélant un « imperium », que ce soit en Egypte, en Assyrie, en Crète, au Mexique, en Chine. Ces écritures ne furent créées qu'après la soumission des clans à une autorité conquérante. Il s'agit d'écritures d'Etats. Il y avait nécessité à être compris de tous, notamment pour la collecte des impôts, alors que les signaires primitifs, vraisemblablement appropriés à peindre les sons des différents idiomes, étaient souvent fort éloignés les uns des autres et restaient incompris des étrangers. Les collecteurs d'impôts qui avaient à dire : « Vous me donnerez chaque année deux bœufs », que pouvaient-ils faire de mieux que de les figurer? Puis, à la longue, ces représentations prirent une forme hiéroglyphique. On arriva même à négliger la signification représentative de certains signes et à leur accorder une valeur phonétique tirée de la langue du vainqueur qui s'imposait progressivement aux tribus soumises. Mais au point de vue chronologique, l'hiéroglyphisme n'est que le produit secondaire d'une administration impérialiste. Nées artificiellement avec les empires, les écritures hiéroglyphiques partageront leur sort et disparaîtront avec eux sans jamais essaimer.

Tout au contraire, les caractères linéaires occidentaux, dont la souche remontait jusqu'au quaternaire (7), continuèrent d'évoluer sur le canevas des idiomes particuliers et passèrent, par des transformations successives, de la phase

(5) *L'Humanité Préhistorique*, page 274.
(6) *Les Civilisations préhelléniques*, Dussaud (p. 428).
(7) *Essai sur les Inscriptions magdaléniennes* (*Mercure*, 15 avril 1929) et *Note additionnelle sur les inscriptions paléolithiques* (*Mercure*, 1er sept. 1931).

symbolique à la traduction directe des articulations de la voix. Ils portaient en eux une force raciale telle qu'après les avoir maintenus à côté des écritures hiéroglyphiques impérialistes, elle leur permit de survivre jusqu'à nous, en de nombreuses descendances.

Dr A. MORLET.

## *NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES*

**Alfred Jarry à Bruxelles** (1). — La compagnie dramatique bruxelloise *Rataillon* inaugurera bientôt, dans son nouveau local, au faubourg d'Ixelles, sa saison d'hiver, qui sera la seconde de ce que ses fondateurs ont modestement mais significativement appelé un « laboratoire de théâtre ». Au programme figure la reprise d'*Ubu-Roi*, d'Alfred Jarry, qui l'an dernier obtint un retentissant succès auprès du public de ce petit théâtre d'avant-garde. Rataillon était alors installé de l'autre côté de la ville, au faubourg de Molenbeek-Saint-Jean, dans un grenier où acteurs et spectateurs étaient vraiment trop à l'étroit. Pourtant « Monsieur Ubu » plus qu'il ne le sera à Ixelles était chez lui dans ce coin suburbain où le peuple a pratiqué de tout temps, et pratique encore la *zwanze*, forme locale de la facétie; si ce peuple avait pu assister à ce spectacle, versé comme il l'est dans la plaisanterie et la bourde, il aurait mieux compris que l'auditoire huppé et cultivé et un peu snob qu'on y vit, les drôleries d'une satire qui, traduite dans le dialecte de Bruxelles, semblerait, tant elle est truculente et caricaturale, avoir été conçue et réalisée par un patoisant des bords de la Senne.

D'ailleurs, Alfred Jarry connaissait ce quartier d'ouvriers manuels et de petits commerçants. Il y avait passé avec moi, durant la seule journée de sa vie qu'il vécut dans la capitale belge; et l'atmosphère, le décor dès la première minute lui avaient plu... Je n'ai pas oublié cette journée et le prochain événement qui m'incite à écrire ces lignes rarive en moi l'évocation des moindres incidents qui la marquèrent.

Il y aura de cela bientôt trente ans, à la fin de mars 1902... A la suggestion d'Eugène Demolder, qui à Essonnes était le

(1) Ces notes à l'occasion du vingt-quatrième anniversaire de la mort d'Alfred Jarry, qui fut inhumé le 1er novembre 1907.

voisin du romancier de *Messaline*, le curieux et accueillant directeur des expositions de la *Libre Esthétique*, Octave Maus avait demandé au père des Palotins de venir donner une conférence devant le public bruxellois. Jarry s'était fait prier; très sédentaire, il n'aimait pas voyager. Habitué à vivre la moitié de ses heures dans l'eau, — est-ce la familiarité avec les poissons qui l'avait rendu ichtyophage? — il lui répugnait de s'habiller. Mais le conteur d'*Yperdamme* insista et Alfred Jarry se laissa convaincre. Pourtant, il ne quitterait sa cabane du bord de la Seine que durant deux tours d'horloge...

Le premier train de Paris débarqua le caustique écrivain à l'heure du déjeuner. Eugène Demolder, qui devait nous l'amener après midi, l'attendait sur le quai pour le conduire, en face de la gare du Midi, dans un hôtel de troisième ordre, hôtel fréquenté par les amoureux et situé rue Fonsny, devenue depuis avenue Fonsny. Les voies publiques elles aussi ont des promotions...

Je revois, en pensée, Jarry et son singulier accoutrement. Bien qu'entré alors dans la trentième année de son âge, il avait l'air d'un adolescent, je dirais volontiers d'une adolescente. A le regarder on aurait pu le prendre pour une jeune fille déguisée. Un chapeau de feutre mou ombrait la peau fine de son visage glabre et ouvert, aux yeux à la fois inquiets et moqueurs. Il était vêtu d'un costume veston d'étoffe noire très fatigué, sur le gilet duquel pendaient les bouts chiffonnés d'une ample lavalière noire, tournée autour d'un faux-col d'une blancheur douteuse. Douteuse aussi la blancheur de ses manchettes trop larges, qui glissaient constamment sur ses mains aux doigts fuselés, manchettes qui, en guise de boutons, avaient l'une un bout de laine rouge nouée, l'autre un brin de laine bleue. Il faut dire que si Jarry soignait peu ses vêtements, il était pour sa personne d'une propreté méticuleuse. Sur ses épaules, une très courte pèlerine d'écolier, à capuchon. Et son pantalon trop court laissait voir, boutonnées haut sur la cheville, de courtes bottines de femme, à mince talon Louis XV que, en marchant à très petits pas, Jarry faisait tapoter sur le trottoir... Il était charmant et comique, et le son de sa voix cristalline et

légèrement aiguë ajoutait à cette impression de travestissement. Les gens se retournaient pour dévisager cette sorte d'éphèbe androgyne. Et Demolder, dans son coutumier et large sourire, disait :

— Tu marches comme une cocotte.

A quoi, sans du tout s'offenser, Jarry répondait :

— Cornegidouille! Que penseraient-ils s'ils me voyaient tout nu?...

Quand il arriva dans la grande galerie à colonnes du Musée Moderne de Bruxelles où, au milieu des tableaux et des dessins de Toulouse-Lautrec, dont c'était la première rétrospective, d'un *Bourgeois de Calais* de Rodin, et des *Débardeurs* de Constantin Meunier, il devait parler, il ne cacha pas sa surprise de découvrir tant de monde. Dame, on avait beaucoup parlé de lui et tout le tapage fait à Paris autour de ce grotesque et infâme Ubu, mis récemment à la scène par Lugné-Poe, avait répandu ses échos jusgu'au cœur même du Brabant. Si d'aucuns étaient venus par sincère sympathie pour l'auteur d'un drame bouffon où la bourgeoisie contemporaine est caricaturée d'une façon à laquelle Rabelais aurait applaudi avec une conviction bienveillante, les autres avaient été uniquement attirés par le désir de... voir la tête de cet humoriste à froid, dont l'énorme plaisanterie avait soulevé tant de polémiques « en sens divers ».

Le timide Jarry ne fut point décontenancé à l'aspect d'une assemblée si nombreuse, si bigarrée et si indiscrète. Il avait bien déjeuné et le vin français dont il avait arrosé son copieux repas lui était monté aux tempes. Aussi bien est-ce avec une gamine crânerie qu'à deux heures et demie il monta à la tribune, derrière laquelle il avait l'air d'un enfant audacieux. A l'instant même la sympathie convergea vers cet être fluet, aux joues un peu roses et dont les longs cheveux châtains tombaient sur des yeux clairs comme pour en voiler l'éclat moqueur. Il dit, d'une voix très douce et polie : « Mesdames, Messieurs ! » Mais, soudain sortit de cette bouche, si gentille et si modérée, un troisième mot, aussi ferme, aussi agressif, aussi libre que les deux premiers avaient été faibles et déférents, le Mot...

Prononcé selon son orthographe nouvelle, avec une telle

énergie qu'il aurait pu, si des fenêtres avaient été ouvertes sur la salle dans laquelle ses deux historiques syllabes roulaient d'une paroi à l'autre, qu'il aurait pu prolonger son écho jusqu'à la morne plaine de Waterloo où, un jour d'été de 1815, il avait retenti dans des circonstances autrement tragiques. Mais à cette Exposition de la Libre Esthétique aussi on eût pu craindre qu'il ne précédât une débandade chez toutes ces belles madames, chez tous ces « gommeux » effarouchés, blessés dans leurs convenances. On a beau avoir un contact avec la perpétuelle bohème qui marque le monde artiste, à tous ses degrés, on ne reçoit point sans broncher, au visage, une exclamation aussi vulgaire et... malodorante.

Vulgaire?

Oui, mais également sublime.

On échangea des regards inquiets, on se concerta, on s'interrogea des yeux. Il y eut quelques exclamations, des murmures de voix, des froissements de robes, un brouhaha qui paraissait vouloir engloutir dans son sourd tapage le Mot, comme le flot engloutit une épave... Quelques personnes se levèrent, coururent vers la porte. La tempête fut brève. Le calme se rétablit. Derrière la table du conférencier, Jarry, imperturbable, point du tout décontenancé, étranger, semblait-il, à cette émotion qu'il avait causée, le sourire légèrement sardonique, attendait, fixant tour à tour ses prunelles sur ses feuillets, — car il avait écrit sa causerie, — sur les bouts de laine de ses manchettes sales et sur les chapeaux tout neufs de ses riches auditrices des premiers rangs. Il attendit un temps encore; et puis, quand le silence fut entièrement revenu, il reprit, liant le début de son discours à son bref et torpillant préambule :

— C'est ainsi, bouffre, que le héros de ma farce donne le signal de l'attaque contre le roi Venceslas.

Ah! le délicieux farceur. L'incartade dont on l'accusait tantôt n'était qu'un obligeant avertissement!... On lui passait sa soi-disant grossièreté. On admirait sa délicatesse, la subtilité de sa dialectique. Dès les dix premières phrases tout était oublié, pardonné, et Jarry avait conquis ses audi-

teurs aussi totalement qu'il les avait tantôt épouvantés. S'il fut encore interrompu dans sa causerie, mi-lue, mi-improvisée, ce fut dès lors par des applaudissements. Avec une délicieuse désinvolture, une désinvolture de gavroche, dans une langue colorée, aux nuances nettement antithétiques, et toute remplie d'images fortement taillées, il parla des *Marionnettes*, en les considérant à travers son propre esprit déformant et sa propre œuvre.

La matinée, commencée par un murmure d'effarement, finit par un large éclat de rire.

Nous arrachâmes Jarry à de très élégantes personnes qui l'immobilisaient et menaçaient de l'étouffer dans leur cercle parfumé et caquetant, et nous l'entraînâmes. Sur la place, dans le gris cendré du crépuscule de ce vendredi 21 mars 1902, pour nous remercier de l'avoir libéré de l'étreinte investissante de ses passionnées admiratrices, par trois fois, comme pour se soulager, il répéta le Mot... Puis il saisit les bras de Georges Eekhoud et d'Eugène Demolder qui l'encadraient, et dit :

— Je veux boire du lambic, bouffre; Demolder ne cesse de m'en parler là-bas. On a beau être *teetotaler*, Bruxelles est le vrai pays de Cambrinus... Il faut que je me pocharde au lambic. Il faut communier avec les pays et les peuples qu'on visite sous les espèces de leur breuvage national.

— Local, rectifia le romancier de la *Route d'Emeraude*.

— Régional, corrigea à son tour le romancier de la *Nouvelle Carthage*.

Je me contentais de les écouter, les précédant d'un pas dans notre rapide descente de la Montagne de la Cour. Nous fîmes une première halte à l'estaminet du *Vieux Château-d'or*, local des flamingants radicaux où Jarry avala deux pintes de cette capiteuse bière du diable, brassée à Hal, et qu'Eugène Demolder appréciait à tel point qu'il lui arrivait d'en vider une quinzaine de bouteilles en un soir... Puis nous allâmes au cabaret de *Saint-Pierre*, fameux pour son lambic. Au moment où l'auteur d'*Ubu-Roi* portait à ses lèvres son troisième verre, Georges Eekhoud l'interrompit :

— Assez d'apéritifs ainsi, mon cher Jarry. Vous vous coupez l'appétit. Vous dinez avec nous, ou plutôt avec toute

une bande de bons et joyeux Bruxellois autochtones, qui seront heureux de vous recevoir à leur table.

— Ça va, ça va, mes amis. Je suis votre chose, vous faites de moi ce qu'il vous plaît. Cornegidouille, mon âme est à Essonnes, mon estomac est ici.

En ce moment-là il était le digne frère minuscule de Pantagruel, qui, loin de chez lui, avait les yeux dedans le livre, mais la pensée dedans la cuisine...

Pour gagner Schaerbeek, par les silencieux quais du canal molenbeekois, au bord duquel se dressait la maison de Demolder, — récemment démolie, — et par où nous devions faire un crochet, nous traversâmes le populaire quartier en lequel la compagnie dramatique *Rataillon* devait, plus d'un demi-siècle plus tard, — installer son premier « laboratoire de théâtre ». La bière ingurgitée rendait Jarry volubile et, excité par le jovial Demolder, il ne cessait de raconter des histoires hilarantes, où il n'était nullement question de littérature, sinon de héros de son imagination.

Le dîner auquel nous allions était celui qui, chaque saison, réunissait dans une salle du *Café des Deux-Ponts*, où Eckhoud et quelques-uns de ses disciples fréquentaient irrégulièrement le soir, les membres d'un cercle photographique. Cercle composé d'amateurs qui, dans le civil, étaient médecins, notaires, fonctionnaires, ingénieurs, employés de banque, industriels, négociants, et... rentiers. Eekhoud, Demolder et moi, nous en étions membres d'honneur, ce qui nous valait d'être conviés chaque année à de gaies et plantureuses agapes. Cette fois-ci, ayant appris que nous avions Alfred Jarry comme hôte, les prévenants photographes avaient ajouté à leur obligeance traditionnelle en nous priant de nous faire accompagner par l'inventeur de la machine à décerveler. Un couvert lui serait réservé.

Réservé, d'ailleurs, à la droite du président, le cordial docteur Bricoux, fin lettré et praticien notoire. Esprit subtil dans un corps énorme. Quand à l'entrée du salon où la table était dressée, il reçut le dramaturge parisien pour lui souhaiter la bienvenue, celui-ci le contempla comme s'il avait vu surgir, tout vivant, quelque *Roi boit* de Jacques Jordaens. Même corpulence prestigieuse, même visage rou-

geaud, rond, plein et charnu, même sourire épanoui et heureux, mêmes petits yeux malicieux. Il installa son invité à son côté, et rien n'était plus drôle que le voisinage de ce colosse cramoisi et de ce nain pâlot. Tous les yeux se tournaient vers celui-ci et cela l'amusait.

L'on se mit à manger. Ce fut d'abord une soupe aux pois, épaisse à couper au couteau. En cinq-sec l'assiette de Jarry fut vide. Eekhoud, assis en face de notre ami, lui demanda :

— Eh bien, mon vieux, comment la trouvez-vous?

— Délicieuse! Vous savez, la purée, cela me connaît, jambedieu!

Les garçons parurent, portant sur des plats des aigrefins bouillis. Jarry, généreusement, se laissa servir, glissa dans son assiette une demi-douzaine de pommes de terre nature, sur lesquelles il versa en abondance du beurre fondu.

— Ça, c'est gentil, dit-il, au docteur Bricoux; il vous est venu à l'oreille que je suis ichtyophage et vous avez voulu me régaler de poisson.

Le rubicond président, la bouche pleine, répondit par un sourire. Mais Demolder, qu'un convive séparait de Jarry, intervint.

— Mais non, mon petit. Tu oublies que nous sommes vendredi. Partout, à Bruxelles, on fait maigre.

— C'est dommage, répliqua Jarry. Depuis mon arrivée dans cette bonne ville, c'est ma première désillusion.

Il avalait de larges gorgées de gueuze-lambic. A chaque fois, claquant de la langue, il déclarait : « C'est délicieux, Cornegidouille! » Ayant repris du poisson, son assiette nettoyée, il la repoussa, croyant le repas fini. Mais on apporta d'épaisses tranches de rosbif-jardinière. Jarry ahuri les voyait venir.

— Pour qui ça? me demanda-t-il.

— Pour nous tous, pour vous, pour moi.

— Je ne mange jamais de viande.

— Ton esprit, fit, impérieux, Eekhoud, doit ignorer ce que fait ton estomac.

— D'ailleurs, ajouta Demolder, tantôt tu nous as appris que ton âme était à Essonnes. Elle ne saura pas que tu as dérogé...

Jarry réfléchit une seconde, but du lambic, et s'exclama :

— Au vrai, vous avez raison. Pour une fois je sortirai de mes habitudes. Là-bas on ne saura pas ce que j'ai fait ici.

Il dévora tranche sur tranche, mâcha petits pois et carottes. Ses manchettes trop larges glissaient sur ses mains et touchaient la sauce. Il les remontait vers la manche de son veston, mais elles retombaient de plus belle sur sa fourchette et son couteau. Ce jeu continua pendant que Jarry, qui ne s'étonnait plus de l'abondance et de la variété de la chère, faisait honneur au poulet rôti et à la tarte bourgeoise, par laquelle s'acheva cette délicieuse et mémorable ripaille.

On parlait de tous côtés, on discutait avec fracas, pardessus les tables se croisaient les interpellations, les saillies, dites souvent dans cette langue flamande populaire qui a la saveur colorée des tableaux des maîtres réalistes du XVIIe siècle. La forte musique des mots incompréhensibles retenait l'attention de Jarry, qui m'interrogeait :

— Que veut dire?...

Je traduisais, j'expliquais, il riait aux éclats, il levait les bras, ses manchettes flottaient autour de son poignet. Devant lui les verres pleins remplaçaient les verres vides.

— Sabre à finance, c'est bon le lambic, répétait-il. Eugène, — il se retournait vers Demolder, — tu m'en feras envoyer à Essonnes...

— Le nectar ne se transporte pas : il se boit sur place.

— Dans ce cas-là, il faudra que je revienne à Bruxelles.

— En attendant, remarqua l'auteur des *Récits de Nazareth*, comme dit Ubu lui-même, nous allons foutre le camp...

Le docteur Bricoux porta la santé de l'écrivain français, les verres s'entrechoquèrent dans le bruit des applaudissements. Jarry remercia, d'une bouche pâteuse, en termes confus dont le sens nous échappa. Georges Eekhoud, qui demeurait à deux minutes de là, s'était esquivé, après nous avoir serré la main avec une brusquerie édifiante...

Il était deux heures du matin. Tous trois nous étions là, grelottant un peu, sur le trottoir; il faisait très froid, l'aube allait poindre sur la première journée de ce printemps de l'année 1902. Il fallait rentrer chez nous, mais une heure

de marche nous séparait de l'hôtel où Jarry était descendu. Même en allant bras dessus bras dessous nous n'y serions jamais arrivés. Mais il est un dieu pour les buveurs. Un fiacre à vide venait de Laeken. Nous barrâmes le chemin à la rossinante. En nous aidant mutuellement, nous montâmes dans la voiture; j'étais sur le strapontin, Demolder et Jarry étaient en face de moi, celui-ci à la droite de celui-là...

La haridelle à moitié endormie reprit son trottinement. Le véhicule, en longeant le trottoir, sur le pavé convexe inclinait. Perdant l'équilibre, le formidable Demolder tombait de tout son poids sur le malingre Jarry, manquant de l'étouffer. J'intervenais, je repoussais, non sans peine, Demolder dans son coin. Mais à un nouveau choc du fiacre, mon ami rondouillard s'écroulait derechef sur le malheureux auteur d'*Ubu* qui, en manière de juron, inlassablement répétait un mot, toujours le même Mot selon l'orthographe qu'il lui avait donnée et qui est demeurée courante. Cet exercice qui consistait à séparer sans cesse deux excellents camarades nullement désireux de se colleter, cessa pour moi sur l'asphalte des boulevards centraux. Demolder s'était mis à ronfler et Jarry, par la fenêtre ouverte, comptait les réverbères qui nous envoyaient leur dérisoire petite flamme de gaz bleu, que le naïf Jarry, en ce moment détaché de cette terre des réalités, devait sans doute prendre pour autant de petites fleurs bleues.

Devant l'hôtel, le débarquement fut plutôt laborieux. Par chance, Jarry n'était pas lourd; une fois que je l'eus sorti de la voiture, dont Demolder refusait de descendre, il me fut aisé, en prenant mon maigrichon confrère sous les bras, de lui faire traverser la cour d'entrée de l'auberge aux amoureux. Je sonnai, un garçon, maugréant, vint ouvrir. Je lui confiai le voyageur, qui devait prendre au matin le premier train pour Paris, et qui avait assez de lucidité pour me remercier :

— C'est gentil, cornegidouille, c'est gentil, ce que vous faites là... Quand vous viendrez à Essonnes, je vous revaudrai cela!

Je rejoignis Eugène Demolder et, cette fois, je m'assis à son côté, sur le coussin. Je donnai l'ordre à l'automédon de

nous conduire à Molenbeek-Saint-Jean, au faubourg de Ninove, où nous habitions tous les deux.

Je n'ai plus revu Alfred Jarry. Pourtant, j'ai encore eu de ses nouvelles. Alors, il parlait avec une sorte de ravissement de cette unique journée vécue à Bruxelles, non parmi des artistes et des littérateurs, mais dans la franche compagnie de quelques braves bourgeois autochtones, aussi heureux de l'avoir à leur table festive qu'il l'avait été de partager leur repas amical. Ce repas, le créateur d'*Ubu* le considérait comme le plus savoureux banquet de sa pauvre existence.

Trente ans auront passé bientôt. Jarry est mort, Demolder est mort, Eekhoud est mort, Octave Maus est mort. Et combien ont disparu de ces francs drilles au milieu desquels pendant un soir Jarry s'empiffra de victuailles que Jérôme Bosch aurait été étonné de voir entrer dans un aussi petit corps!....

SANDER PIERRON.

## *LETTRES ALLEMANDES*

Charles Andler : *La dernière philosophie de Nietzsche*, éditions Bossard, Paris. — Hellmut Walter Brann : *Nietzsche und die Frauen* (Nietzsche et les Femmes), Félix Meiner Verlag, Leipzig. — Otto Forst de Battaglia : *Der Kampf mit dem Drachen* (Le combat avec le Dragon), Verlag für Zeit Kritik, Berlin.

C'était un événement impatiemment attendu que l'apparition de ce volume consacré à **la dernière philosophie de Nietzsche,** le sixième et le dernier par où M. Andler clôt la série de ses magistrales études sur *Nietzsche, sa vie et sa pensée.* A présent seulement nous découvrons, comme d'un observatoire éminent, les multiples avenues par où la pensée du philosophe s'est acheminée vers sa formule définitive, et si certains lecteurs ont pu s'étonner d'abord de l'ampleur d'une si minutieuse enquête, ils reconnaîtront aujourd'hui qu'elle était proportionnée à l'importance du sujet comme à la grandeur de la tâche que M. Andler s'était tracée.

Le présent livre, lisons-nous dans la préface de ce dernier volume, se range parmi les professions de foi d'une génération qui a cru en la science historique. Elle a cru aussi que cette

science ne peut se passer de la chronologie ni de l'explication par les influences lointaines.

Nietzsche en effet ne présentait-il pas, pour illustrer cette méthode, une expérience décisive et, si je puis dire, « cruciale »? Si son œuvre a prêté à tant de malentendus, suscité des commentaires si disparates, des déformations si arbitraires, n'est-ce point du fait que la nouvelle génération, du moins en Allemagne, a désappris les sévères disciplines qui naguère inculquaient leurs scrupuleuses exigences à la conscience de l'historien et du critique? Symptôme plus alarmant encore : n'est-ce point précisément Nietzsche qui a porté les premiers coups à la science historique de son temps, à qui il reprochait d'étouffer la vie sous le poids d'une érudition morte, en sorte que c'est d'un nietzschéisme, plus ou moins correctement interprété, que peut se réclamer aujourd'hui cette nouvelle critique dictatoriale ou vaticinante, plus pressée de promulguer des décrets ou d'énoncer des oracles que soucieuse de contrôler des faits ou de confronter des textes? Une révision s'imposait donc qui, redressant les jugements, du même coup restaurait le respect de méthodes injustement délaissées, et c'est un grand honneur pour les études germaniques en France qu'un de leurs maîtres et animateurs les plus écoutés ait tenté cette épreuve, qu'il ait donné tant d'années de sa vie à cette œuvre monumentale à laquelle l'Allemagne n'a rendu qu'un hommage réticent, arraché comme à regret — encore qu'elle n'ait rien de comparable à lui opposer (1).

Mais ce serait singulièrement sous-estimer la valeur initiatrice de cette puissante synthèse que d'y voir simplement l'illustration d'une méthode. Des dons plus rares et plus personnels entrent ici en jeu, qui en font une œuvre d'art autant qu'une œuvre de science.

L'explication ne peut commencer, lisons-nous encore dans la

(1) Le Nietzsche de M. Andler se heurtait en Allemagne à la sourde résistance d'une certaine orthodoxie nietzschéenne représentée par le *Nietzsche-Archiv* de Weimar où, par déférence pour certains préjugés familiaux de Mme Foerster-Nietsche, peut-être aussi pour des raisons de propagande, on n'était que trop porté à mettre parfois la lumière sous le boisseau ou à se concilier la faveur des puissants de ce monde.

préface, que le jour où la connaissance des faits est terminée... La juxtaposition ou la superposition des textes ne donnera jamais la filière de la pensée vivante. Cette pensée il faut la reproduire en soi par une intelligence sentimentale et imaginative qui la recrée...

Tâche combien délicate que celle d'exposer dans un Ensemble bien lié le décousu fiévreux de cette pensée exploratrice, chatoyante, protéiforme, qui se défie de toutes les constructions, de tous les joints factices, toujours plus vaste que ses réalisations partielles! Il s'agissait d'en recueillir la gerbe diffusante, sans rien laisser échapper de ses aspects multiples et imprévus. Il s'agissait de marquer des arrêts dans cette fluidité, d'établir des liaisons entre ces aperçus fragmentaires, de formuler ce qui était à peine indiqué ou même sous-entendu, d'achever ce qui n'était qu'à l'état d'ébauche. Il s'agissait aussi de faire passer tout le pathétique de cette création émouvante dans ce style délicatement timbré qui en rend tout le frémissement intérieur et jusqu'aux intonations les plus fugitives. Voilà une « vérité » d'un tout autre ordre, à laquelle le Nietzsche de M. Andler a rendu nos oreilles attentives et sensibles.

Pourquoi cacher que dans la découverte de cette vérité-là, la divination réclame sa juste part? Dans une pensée en perpétuelle mutation comme celle de Nietzsche, comment déterminer les « constantes » et comment discerner les « variables »? Les « variables », n'est-ce pas ces échafaudages provisoires qui étayaient momentanément l'élan créateur? Par contre, ne faut-il pas reconnaître « les constantes » dans quelques problèmes dominants et obsédants, toujours les mêmes, quoique posés, aux diverses époques, dans des termes différents et avec un éclairage changeant, et qui ont reçu des réponses successives, parfois contradictoires? L'essentiel n'est pas de dénombrer ces réponses — ce n'est pas de savoir s'il y a deux, trois ou même quatre « systèmes » successifs dans la philosophie de Nietzsche — l'essentiel c'est de dégager cette « nouvelle image de l'Homme », comme dit M. Prinzhorn, que le philosophe portait en lui et qu'il aurait voulu déposer dans son œuvre. Cette image est-elle une ou multiple? A-t-elle aussi varié? Et, en ce cas, où trouver le « vrai »

Nietzsche? C'est ici que les divergences s'accusent et qu'entrent en jeu les affinités et les sympathies personnelles.

Il y a un Nietzsche plus étroitement allemand. C'est le psychologue de la décadence qui a percé à jour tous les masques, dépisté tous les sophismes du ressentiment — celui-là flatte le goût inné de l'Allemand pour la « Problematik » — c'est aussi le théoricien implacable de la Volonté de la Puissance, de la sélection des Forts et de l'élimination des Faibles, l'Annonciateur quelque peu théâtral d'un messianisme catastrophique et qui a encouragé cette éternelle « hybris » germanique, tout ensemble fanatique et nihiliste, dont lui-même portait dans son sang l'héritage irrécusable. Et s'il est aujourd'hui plus actuel que jamais, c'est qu'il représente aux yeux de la génération montante ce moment unique de l'histoire où elle se croit arrivée et appelée à décider, avec une de ces lucidités qui ne se produisent qu'aux heures tragiques, quand brusquement s'entr'ouvrent les portes de l'éternel chaos.

C'est à un Nietzsche sensiblement différent, moins actuel, moins théâtral, moins allemand aussi, mais beaucoup plus humain que vont, si j'ai bien compris, les prédilections secrètes de M. Andler. Certes ce Nietzsche aussi a scruté les abîmes tragiques de la vie; il en connaît l'irrationalisme foncier et les prémisses pessimistes. Mais il a transposé ces antagonismes, ces amertumes, ces passions, ces « *Leiden schaften* », sur un plan supérieur, dans la lumière adoucie d'une intelligence affranchie des ténébreuses servitudes, et les a ainsi transmuées en affirmations joyeuses, en « *Freudenschaften* ». Pessimiste et décadent, il a inventé une médicamentation par l'intelligence lucide, une « radiothérapie » par la pensée claire et il a ainsi préparé les voies, non à un irrationalisme, non à une sorte d'obscurantisme nouveau, comme voudraient faire croire certains de ses interprètes en Allemagne, mais à une nouvelle *Aufklärung*, à un intellectualisme approfondi dont la formule n'avait pas encore été tentée. — Et il y avait aussi chez ce « libre-esprit » beaucoup d'un mystique chrétien — quand ce ne serait que par le sens symbolique qu'a revêtu sa vie, laquelle n'a pas été une victoire de la Force conquérante, mais une « Passion », un « héroïsme de la faiblesse », un martyre supporté avec stoï-

cisme, mieux que cela : un martyre *aimé,* M. Andler l'appelle « un chrétien athée qui a réinventé la tendresse franciscaine ». Il ne faut pas que le raidissement de son masque ravagé nous détourne de voir ce qu'il y avait tout au fond de lui de tendresse refoulée et d'espérance invincible; il ne faut pas que ses colères et ses négations outrancières nous empêchent de percevoir l'ineffable mystère du « Dionysos crucifié » qu'il portait en lui, voilé, et qui ne s'est complètement révélé qu'en ces instants suprêmes où déjà sa conscience ployait sous le faix de la Vision surhumaine si souvent appelée.

Quand le nouveau mystère a illuminé Nietsche, n'est-il pas vrai qu'au fond il a abandonné la Volonté de la Puissance, comme le résidu d'une philosophie antérieure?... Sa noblesse douloureuse a été de porter son message à une Europe mal préparée à l'accueillir.

Voilà le « tout dernier », le vrai Nietzsche, le Joyeux Messager par qui s'est accrue d'une inestimable richesse la spiritualité invisible déjà répandue dans le monde. Soyons reconnaissants à M. Andler d'avoir fixé son image et de nous l'avoir fait aimer.

Le livre récent de M. H. W. Brann, **Nietzsche und die Frauen** (*Nietzsche et les Femmes*), s'il n'apporte aucune révélation sensationnelle, a du moins le mérite de jeter des clartés nouvelles sur certains aspects de la vie et de la pensée du philosophe qu'avait trop volontairement laissés dans l'ombre une certaine hagiographie familiale présentée au public par la sœur de Nietzsche. A ce titre cette étude continue le travail de revision entrepris d'abord par M. Bernoulli à Bâle, puis par M. Andler en France. Assurément les femmes tiennent peu de place dans la biographie de Nietzsche. Il ne faudrait pas conclure de là qu'elles étaient absentes de ses préoccupations intimes et que cet apôtre de la vie exultante ait été un insensible ou un frigide, une « machine à abstractions ». Sa correspondance et son œuvre, si nous savons bien les lire, nous en disent assez long sur ce chapitre pour que nous puissions deviner derrière elles un secret douloureux qu'il ne s'avouait pas à lui-même, parce qu'une pensée trop lucide y eût fait

découvrir certaines découvertes humiliantes pour son orgueil.

Si nous en croyons M. Brann, Nietzsche n'est jamais sorti d'un état d' « infantilisme psychosexuel ». Entendons par là qu'il n'a jamais trouvé une solution normale et vraiment vécue au problème de l'amour. L'obsession charnelle, certes, il l'a connue et l'auteur en retrouve les symptômes jusque dans le symbolisme de Zarathoustra — mais elle se heurtait chez lui à une « inhibition » foncière, à une sorte de « *non possumus* » irréductible. C'était un puritain, au fond, qui n'a jamais consenti aux exigences brutales de l'instinct. Ajoutez qu'il était dénué de tout fluide érotique, paralysé par une peur instinctive de la femme, et en même temps hanté par une manie matrimoniale qui lui faisait adresser, toujours par écrit, des demandes en mariage à des jeunes filles qu'il connaissait à peine, ou harceler ses amis de projets matrimoniaux qu'il les chargeait de négocier à sa place, avec le secret espoir de ne pas les voir aboutir.

Par ce « complexe » s'expliquent les jugements contradictoires qu'il a portés sur les femmes. D'une part il veut qu'on les traite « à la manière orientale », en recluses, en esclaves, en jouets fragiles et dangereux. « Jolie, gaie et parfaitement insignifiante » — voilà la compagne qu'il se souhaiterait. Il affiche un mépris, voire même un cynisme tout littéraire, puisés dans ses lectures (Schopenhauer, Chamfort) et par où il masque sa peur de donner son infériorité masculine en spectacle à une partenaire trop clairvoyante et qui serait son « égale ». Mais par ailleurs il engage un roman tout cérébral avec une jeune Russe, Lou Salomé, une intellectuelle s'il en fut, dont il rêve de faire la continuatrice de sa pensée; il voue un attachement idolâtrique à Cosima Wagner — l' « Ariane » qui deviendra un mystère essentiel de sa théophanie dionysienne.

Dirai-je que cette analyse, très pénétrante, s'enveloppe parfois d'un jargon freudien qui n'ajoute rien à la clarté de l'exposé? Je crains même qu'il ne pousse parfois l'auteur à des exagérations systématiques et à des hypothèses singulièrement torturées. M. Brann, sur la foi d'une symptomatologie toute clinique, croit pouvoir affirmer la chasteté totale de Nietzsche. Par ailleurs il admet l'origine infectieuse de la paralysie qui

a frappé le philosophe à la suite de deux (?) contaminations consécutives. D'où cette étrange conclusion : Nietzsche a eu deux fois et rien que deux fois dans sa vie des rapports sexuels avec des femmes. Il a été chaque fois contaminé; bien plus, il a *volontairement recherché cette contamination*, par besoin d'expiation! L'auteur ne se cache pas que cette hypothèse rencontrera des sceptiques parmi les lecteurs peu initiés à une certaine « Problematik » allemande. Je ne discute pas l'invraisemblance matérielle du fait (quelle sûreté de diagnostic chez ce chaste qu'on représente si peu expérimenté!) Je me demande si cette sensationnelle antithèse « chaste et syphilitique » — ou encore (à quelques restrictions près) « vierge et martyr » — eût été du goût de l'auteur d'*Ecce homo* qui déclarait : « Je suis un disciple du philosophe Dionysos. J'aimerais mieux être un satyre qu'un saint. »

Dans une série d'articles parus naguère dans la *neue Literatur*, M. Forst de Battaglia dénonçait sous le titre de « *dumping littéraire* » toute une littérature d'exportation qui risque de fausser l'image qu'on se fait à l'étranger des lettres allemandes d'aujourd'hui. Il reprend aujourd'hui cette campagne suivant un plan plus vaste, dans un livre qui porte ce titre sensationnel : **der Kampf mit dem Drachen** (*le combat avec le Dragon*).

M. de Battaglia est un des esprits les mieux renseignés de la littérature contemporaine dans tous les pays. Son livre est écrit avec brio. Il fourmille de formules piquantes, de traits d'esprit, voire même de jeux de mots. Toutes les parties n'offrent pas pour le lecteur français un égal intérêt. Chemin faisant l'auteur cherche noise à quantité d'auteurs secondaires dont la réputation ne parviendra sans doute jamais jusqu'à nous. Parmi les « fausses grandeurs » de premier plan qu'il dépouille de leur auréole usurpée, citons Keyserling, Stefan Zweig, Alfred Kerr, Glaeser, Kaiser, et surtout Emil Ludwig qu'il passe au crible d'une impitoyable critique, dénonçant son amateurisme de journaliste universellement incompétent, sa méthode « illégitime » d'écrire l'histoire qu'il découpe en sensationnels romans-feuilletons, et surtout sa syntaxe négligée.

Hâtons-nous d'ajouter que ces antipathies s'orientent tou-

jours un peu dans le même sens et sont dictées à l'auteur par ses convictions morales, religieuses, nationales. Autrichien et Viennois, il a écrit sur l'âme viennoise de très jolies pages. Par contre il se sent dépaysé dans l'Allemagne du Nord. Son chapitre intitulé « le paysage de la nouvelle littérature » est une violente diatribe contre Berlin, rendez-vous de toutes les pègres, avec ses salons bolchevisants et ses lupanars littéraires. Comme tout bon Viennois, il est traditionaliste d'instinct, il a horreur de toutes les idéologies d'internationalisme révolutionnaire ou irréligieux, qu'elles affectent des allures de Messie grand seigneur infatué d'aristocratisme, comme chez Keyserling, du justicier populaire, comme chez Hölz, ou d'apôtre bolchévisant, comme chez Glaeser. « Le Viennois, dit-il, à quelque parti qu'il appartienne, ne connaît qu'un seul ennemi : l'homme qui vient troubler son repos sacré. » Mais prenons garde que cette philosophie ne soit la philosophie de M. Prudhomme de tous les temps et dans tous les pays. Est-ce vraiment celle qui a inspiré les grands « tueurs de dragons » ?

Ce qui me paraît aussi affaiblir la portée de cette polémique, c'est qu'elle procède trop par dénombrements, par « listes noires ». A ces listes noires l'auteur oppose d'autres listes où il énumère les auteurs, injustement oubliés ou trop peu connus, dont il recommande la lecture, parce qu'ils représentent, ceux-là, la vraie tradition. A la page 114 je relève ainsi les noms de 33 romanciers bien pensants, particulièrement intéressants! Reconnaissons que ce sont là des manières de faire qui relèvent de la publicité, plutôt que de la critique. Les grands polémistes d'autrefois, les Lessing, les Nietzsche, procédaient autrement. Ils se choisissaient, parmi leurs contemporains notoires, un ennemi personnel, de préférence un seul, quelque gros dragon, particulièrement représentatif et malfaisant; ils fonçaient droit sur lui et lui faisaient une guerre d'extermination. Les dragons, par contre, auxquels s'attaque M. de Battaglia, s'appellent légion. Ils sont d'apparence assez médiocre et je crains qu'en dépit des escarmouches brillantes dont il les harcèle, leur engeance impie ne continue de pulluler.

Ces réserves faites, il faut reconnaître que ce livre est une

mine précieuse de renseignements pour qui veut s'orienter dans le mouvement littéraire d'aujourd'hui. Après cette besogne ingrate de polémique négative, nous attendons maintenant une partie positive et constructive. *Hic Rhodus; hic salta.*

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

## *LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES*

Edna S[t] Vincent Millay : *Fatal interview*, Harper and Bros. — Edgar Lee Masters : *Lichee Nuts*, H. Liveright. — *Le Forum.* — Ella Wood Dean : *Kay Wood's Chicago*, Le Moil et Pascaly, 88, cours de Vincennes, Paris. — Firmin Roz : *L'Evolution des idées et des mœurs américaines*, Flammarion. — Mémento.

Nous avons toujours accordé à la poésie américaine une attention particulière. Dès l'abord nous nous sommes aperçu que cette poésie était dans son originalité plus significative que les autres formes de la littérature d'un peuple et d'une attitude. La Renaissance poétique des Etats-Unis commencée autour de Chicago dès 1912 (rendons encore hommage à Harriet Monroe avec son *Magazine of Verse* toujours alerte) s'est étendue, englobant l'Est avec la belle figure de Robinson et la note virgilienne de Robert Frost. Masters et Lindsay et Sandburg continuent de représenter le Centre et l'Ouest. Cette grande division que j'ai été le premier à signaler en France (et sans doute en Europe) dès 1919 s'est émiettée. Une sorte de lyrisme néo-romantique a submergé les différences locales. A la suite de poètes spontanés et primitifs comme Sandburg et Frost sont venus des « habiles entre les habiles ». Après les formes larges et oratoires sont venus les diamants taillés et les riches étoffes.

Je veux parler aujourd'hui de deux poètes différents mais également curieux, Masters et Edna Saint-Vincent Millay, celui-là retenant dans les deux syllabes de son nom la dureté du Middle-West, celle-ci dans la murmurante nappe du sien la volupté d'autres cieux. Edna Saint-Vincent Millay reste en effet, quoique née sur la côte puritaine de l'Est américain, l'exemple le plus parfait de la culture européenne. Son lyrisme de nymphe passionnée a raison de l'esprit critique. Jusqu'ici l'œuvre de cette femme était miroitante et subtile comme une mosaïque byzantine. J'avoue préférer à l'œuvre

ancienne son **Entrevue Fatale,** suite de sonnets visiblement inspirée par la suite des sonnets inimitables de Guillaume Shakespeare. Elle aussi, en l'an de grâce 1930, chante les joies et les blessures de l'amour. Mais elle est plus féminine encore que l'illustre devancier, plus inquiète, moins sûre de son art et de son immortalité. Pourtant il y a chez elle comme chez Shakespeare la même acceptation du sort, et le même enthousiasme à changer en fleurs poétiques la semence cruelle enfoncée dans sa chair. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'elle possède la même perfection formelle, mais Edna Saint-Vincent Millay en approche souvent.

Il serait injuste d'ailleurs de ne la comparer qu'à l'incomparable. Si elle ne nous apportait pas une note personnelle, cette artiste nous intéresserait moins. Elle est née dans l'Est américain et de son pays natal elle a hérité une certaine âpreté, dans la forme, en même temps qu'un mysticisme refoulé dans l'émotion. Il faut avoir lu Saint Millay pour se rendre compte des richesses poétiques qu'une civilisation comme celle des Etats-Unis peut provoquer dans son conformisme le plus hideusement mécanique.

Voici d'Edgar Lee Masters un recueil qui revient à la méthode de son **Anthologie de Spoon River** (Macmillan 1915) dont à diverses reprises nous avons entretenu les lecteurs du *Mercure.* Depuis la date déjà lointaine où nous parlions ici de ce beau livre, les liseurs français se sont beaucoup familiarisés avec la vie américaine. Les petites villes de Zenith ou de Gopher Praivie sont devenues grâce à Sinclair Lewis et à ses traducteurs aussi vivantes à l'esprit que Tarascon ou Tarbes. Spoon River, bourg hypothétique du Middle West, a cédé le secret de son existence mesquine, imaginative et jalouse grâce au burin de Masters. (Signalons à cette occasion l'excellent article de M. Régis Messac dans *Les Primaires* d'avril 1931, où il définit l'objet du poète américain, sa réalisation et la portée de son *Anthologie,* imitée, dit-il, avec raison des épigrammes de l'Anthologie grecque). Depuis la Spoon River Anthology, Masters a beaucoup écrit : *Starved Rock* et *Domesday Book* étant peut-être les deux volumes les plus curieux. Revenant cette fois à la forme indirecte de l'*Anthologie,* il condense en poèmes épigrammatiques toute

une philosophie de l'existence et afin sans doute de montrer à quel détachement il est arrivé, au lieu des morts d'une bourgade américaine, il fait parler des Chinois bien vivants. Qui n'a rencontré au milieu des foules uniformes des cités américaines ces visages d'orientaux impassibles, inquiétants, obsédants? Qui n'a fait un repas sous le regard supposé ironique ou malveillant d'un Chinois? Qui n'a subi sa politesse obséquieuse et supposée jalouse? Hip Lung, ou Wah Tom que nous entendons dans ce livre énoncer des vérités de bon sens, ou mesurer des critiques acerbes, il semble que nous les reconnaissons. Ils font office de symboles et à ce titre, dans leur obsession réminiscente, ils créent une poésie.

Qui ne voit cependant la différence entre ce volume et l'*Anthologie de Spoon River*? Dans celui-ci ce sont les morts qui par les lèvres de la pierre tombale disent au monde la vérité de leur existence terrestre. A la lumière de la mort se dissipent les erreurs et les mensonges, comme les nuages qui cachent les cimes. Cette lumière inonde l'*Anthologie*. Elle est absente du livre récent. Celui-ci est certes une réussite : même netteté, même résonance, mais les visages imaginés de Hip Lung ou de Jet Wei manquent de poésie. Peut-être est-ce notre faute; les Français sont moins accommodés aux masques orientaux que les Américains du Nord. En un mot le nouveau livre de Masters s'impose moins que le premier. Il sent un peu l'artifice littéraire. Tout réaliste qu'elle était, l'*Anthologie de Spoon River* avait des moments de poésie pure. Celui-ci en a beaucoup moins. Cependant donnons, en traduisant un court passage, une idée de la fraîcheur et de l'émotion qui s'y rencontrent. On dirait parfois que se trahissent les premiers bourgeons dans un parc habité hier par le froid et la neige :

Soir calme, sur la multitude des maisons,
Sur l'infini des maisons;
Et un ciel poudré d'or au sommet du Woolworth.
Une étoile évite les plis d'un drapeau qui frissonne,
Comme le papillon évite le filet.
Et la mince jade blanche d'une lune
Balancée par la mer. —
Mon cœur voyage au delà des maisons jusqu'en des prairies
Où l'œil peut regarder aussi loin que s'élance le cœur.

§

Cette note de nostalgie désabusée n'est pas rare dans les lettres étatsuniennes. On l'aime mieux que le classique optimisme de Babbit — qui a été et est encore non seulement l'apanage des habitants de Zénith, mais des imbéciles de toute nationalité. On n'en finirait pas si l'on voulait relever dans les journaux ou les revues les marques persistantes de cette inintelligente béatitude. Elle est d'ailleurs très combattue par les jeunes : ils vont même très loin sur la route adverse et ils chargent volontiers leurs concitoyens de plus de péchés encore que M. Duhamel ne leur en a trouvé.

Le **Forum** est à lire pour tout ce qui concerne l'âme américaine, si l'on me permet une expression démodée et décriée. Le numéro de juin 1931 publie un article de Maurois sur les changements (de bon augure)? que le brillant écrivain a cru remarquer aux Etats-Unis.

Un certain grand magasin où en 1927 il était impossible d'avoir une vendeuse était à la fin de 1930 presque vide... Une certaine famille de ma connaissance qui va à Paris chaque hiver se dispense du voyage cette année-ci.

Maurois est frappé par les marques d'une certaine dépression aussi bien dans les affaires que dans la confiance des gens en l'avenir. « Cette dépression a remis l'intelligence à sa place », dit-il. Déjà, en 1926, j'avais remarqué chez les intellectuels et les artistes la méfiance et parfois la haine de l'optimisme officiel et de son hallucinant symbole, l'argent.

Dans le numéro d'avril 1931 du même magazine sous la signature Stephen Leacock, nous lisons un court et amusant article : « Les Américains sont bizarres. » Ils sont bizarres parce qu'ils ne savent pas se reposer : ils sont en mouvement toute leur vie. Ils sont bizarres parce qu'ils ne savent pas lire : ils ont les meilleures écoles, mais ils ne savent pas lire. Ils sont bizarres parce qu'ils ne savent pas boire, parce qu'ils ne savent pas jouer. Mais avant tout ils sont bizarres parce qu'ils s'en f... Les Anglais les accusent de stupidité; les Italiens disent qu'ils sont menteurs, les Français immoraux, les Russes communistes. Eux, s'en f... « Voilà leur salut. »

Ce n'est pas tout à fait vrai. Ils sont encore très sensibles à l'ironie et sont persuadés qu'ils ont les meilleures choses du monde. A qui l'oublierait de bonnes âmes se chargent de le rappeler à l'occasion. Ce livre (**Le Chicago de Kay Wood**) issu d'ailleurs d'une pieuse intention, celle de commémorer le souvenir d'un homme excellent tué dans un accident d'automobile, intéressera le lecteur français. Ne sourions plus de Chicago : cette ville possède des millionnaires dont l'impôt sur le revenu donnerait le vertige aux têtes couronnées d'Europe (page 36). La vie de Kay Wood nous permet une vue rétrospective sur le Chicago de 1870 (environ). Le premier janvier, à cette époque, voyait une table de vingt pieds de long offrir aux visiteurs : caviar, pâté de foie gras, jambon, sandwiches de toute sorte, poulet, canard froids, salade de homard, céleri, œufs, poissons, huîtres, crèmes, glaces, etc., etc. Le bon champagne coulait à flots. (André Maurois a pu constater que cela avait aussi changé.) Les cocktails faisaient boule de neige, si j'ose dire, à mesure qu'affluaient les amis. Il est vrai qu'à partir de 6 heures du soir les femmes ne pouvaient pas entrer dans un restaurant non accompagnées par un homme (p. 59). D'ailleurs on voyageait beaucoup. A Vienne, de huit heures du matin à cinq heures du soir on visitait les musées. Cet appétit de peinture à peine satisfait, Kay Wood annonçait tout à coup qu'on partait pour la Suisse (p. 68). Kay n'aimait pas s'arrêter devant le nu et Léda et le Cygne du Luxembourg le faisait se détourner et dans les rues de Londres il éloignait les Sirènes nocturnes par son « apathique pruderie » (p. 74). Je n'invente rien. Il faut dire que Chicago possède (p. 83) 7 universités, 29 écoles de médecine, 349 écoles publiques, etc., etc. Etonnez-vous, après cela, de la haute moralité des jeunes gens. La sœur de Kay Wood qui nous raconte dévotement et sans rire toutes ces merveilles se consacre un chapitre — en passant : elle étudia le chant à Berlin et sa grande aventure fut d'être présentée à la Cour du Kaiser. Cette démocrate de Chicago halète de joie au souvenir du dais, du trône, des chevaux, des gardes, des talons impériaux, du couteau et de la fourchette dont le Kaiser, ce dieu, daignait se servir comme s'il n'était qu'un simple mortel (p. 116).

Après le tour traditionnel parmi les vanités européennes nos voyageurs se retrouvent heureux en Chicago, capitale du monde, « pour sa dévotion, son éducation (sic), son esthétique, sa justice, sa charité, son esprit civique » (p. 178). Quand on habite pareille cité on a le droit de vitupérer contre la guerre, concept européen, et contre son vivant symbole, Napoléon, « le petit caporal, petit de cœur, petit de corps, on aurait dû l'étouffer dans les drapeaux qu'il prit dans certaines de ses batailles » (p. 210). Voilà. Au moins le Kaiser, lui, faisait de belles réceptions.

Le livre de Firmin Roz : **l'Evolution des idées et des mœurs américaines,** est moins divertissant. Ceux qui cherchent à se renseigner sur les Etats-Unis de 1931 trouveront dans ce livre solide ample matière à réflexion. D'une forme agréable il est écrit sans préjugé d'aucune sorte. Firmin Roz part d'une idée qui me semble juste et on peut dire que tout son livre en est coloré :

> C'est dans notre vieux monde de petits rentiers et d'oisifs retirés que se trouve la plate prose et le terre à terre. Dans le cadre géant de la neuve Amérique s'épanouit la poésie de l'effort et de l'action, le rêve des conquêtes futures.

C'est ce que M. Roz appelle l'idéalisme américain. Ajoutons que le mécanisme de la civilisation américaine tant détesté de Duhamel est pour cet idéalisme un repoussoir et un excitant. Ceux des Américains qui ne le dépasseraient pas, pour rester fidèles à l'idéalisme primitif de la race, auraient tort; l'optimisme national sombrerait vite, happé par la machine aveugle. Comment le romantisme européen a pénétré en Amérique, et comment, grâce aux sages de la Nouvelle-Angleterre, les Emerson, les Thoreau, les Channing, les Margaret Fuller et bien d'autres, la foi primitive s'est trouvée ravivée, c'est ce que Firmin Roz raconte avec beaucoup d'à-propos et de talent. J'ai moi-même apporté quelques faits intéressant cette période (autour de 1840) dans mon livre sur *Walt Whitman* (Editions Rieder). C'est du reste dans cette période qu'il faut chercher les origines de l'Amérique contemporaine.

Cette Amérique n'est pas exempte de périls. Firmin Roz ne le cache pas. La « philosophie du succès » est dangereuse.

Mais les Etats-Unis connaissent déjà les difficultés. L'univers n'est pas aussi simple que le pensaient les premiers colons. Le Catholicisme par exemple est une force sur laquelle ils n'avaient pas compté, et voici qu'elle fait irruption dans leur pays. Firmin Roz, très au courant des affaires religieuses des Etats-Unis, est particulièrement heureux dans sa narration des progrès du catholicisme dans cette nation et l'examen qu'il fait des objections qu'apportent à l'Eglise Romaine les farouches partisans d'un anti-papisme périmé.

Très intéressantes aussi les pages dans lesquelles notre écrivain étudie, en 4e partie, « le point sensible de la civilisation américaine : son progrès dans l'ordre des valeurs spirituelles ». Faisons confiance à cet immense pays, dit-il. « Il est un incomparable laboratoire d'expériences humaines ». L'une de ces expériences, pourrait-on ajouter, et non la moins curieuse, c'est sa littérature. D'ailleurs Firmin Roz termine son livre par un examen rapide du Roman Américain dans lequel il n'a pas de peine à reconnaître un reflet de la vie véritable des Etats-Unis et de son désir de maintenir vivant l'idéalisme et le rêve poétique de la race.

MÉMENTO. — Il y a déjà longtemps que j'attends l'occasion de signaler aux lecteurs du *Mercure* les *Publications de l'Institut d'Etudes Françaises* que dirige si savamment notre ami Van Roosbroeck. Je signale plus particulièrement *L'Influence de Walter Scott sur Balzac* (Garnaud), *L'Abbé Galiani en France* (Rossi), *Antoine Arlier et la Renaissance à Nimes*, de Gerig, auquel la France intellectuelle doit beaucoup, la publication de nombreuses parodies inédites d'œuvres dramatiques du XVIIIe siècle par Van Roosbroec , dont nous attendons avec impatience *Les Etudes sur Corneille.*

Enfin je signale aux anglicistes le petit volume de Harriet Dorothea Mac Pherson sur *R. L. Stevenson, étude d'une influence française.* L'auteur n'épuise certes pas le sujet, mais elle fournit tous les éléments qui y sont nécessaires. Son travail est consciencieux, point doctoral, plaisant par endroits.

JEAN CATEL.

## *LETTRES JAPONAISES*

Vulgarisation. — Romans pour tous. — L'esprit subversif en littérature. — Antireligion et communisme. — La Société Kodan-Sha. — Un parti fasciste. — La France au Japon. — Kuni Matsuo : *Paris Intellectuel*, Tokio. — Steinilber-Oberlin et Kuni Matsuo : *Le Livre des Nô*, Paris, Piazza; *Les Sectes Bouddhiques Japonaises*, Paris, Crès. — Okamoto Kido, *Drames d'Amour*, traduits par Kuni Matsuo et Steinilber Oberlin, Paris, Stock. — Kikou Yamata : *La Trame au Milan d'Or*, Paris Stock; *La Vie du Général Nogi*, Paris, Gallimard. — M. Hakoutchô : *Les larmes Froides*, traduit par S. Asada et Charles Jacob, Paris, Rieder. — Mémento.

On s'est montré surpris de la longue interruption de ces Lettres. L'intelligence nippone est-elle donc tarie, a-t-on demandé au signataire. Non, certes! Même abondance d'œuvres littéraires, philosophiques, sociologiques... Mais, en vérité, rien de bien original. Tout procède des courants d'idées précédemment étudiées ici. Tout relève plus ou moins du culturisme éclectique, doctrine formulée il y a dix ans et qui répond aux tendances profondes du tempérament national; les vulgarisateurs ont travaillé en ce sens à la demande de puissantes maisons d'éditions, et, durant ces deux dernières années, il a été publié pour le grand public quantité d'ouvrages d'un caractère didactique dont les prétentions philosophiques soulignent trop souvent la médiocrité. Inutile, croyons-nous, de citer même ceux qui eurent le plus de vogue.

En matière littéraire aussi, il a fallu plaire à un public nombreux comprenant des gens de toute classe mais également tenaillés par les soucis matériels et désireux d'échapper aux cruelles obsessions et sujétions de la vie courante. L'écrivain ne se préoccupe plus que de tracer de larges routes d'évasion où tout le monde passera. La littérature artiste se meurt; la littérature psychologique est d'un autre âge. On demande au genre **roman populaire** de distraire, de consoler de la « sécheresse » de l'époque. Romans d'amour, romans d'aventure, romans drolatiques, romans policiers et d'autres qualifiés de maritimes — les choses de la mer parlent puissamment à l'imagination — des centaines chaque année! Les temps féodaux sont encore largement mis à contribution. Ils offrent des sujets entraînants pour l'esprit lent et morose des contemporains, esclaves d'une société

économique sans horizons, mais ces sujets sont souvent détachés de leurs données strictement historiques, altérés dans leur signification morale, résolument détorqués. A lire par exemple l'histoire des Quarante-Sept Rônins récrite de nos jours, on s'aperçoit avec stupéfaction que tel auteur prête des motifs bas à des actes considérés comme héroïques. C'est un renversement des valeurs psychologiques et morales. La littérature dite « prolétarienne », dont nous avons signalé maintes fois le succès dans les milieux « avancés », a été et est toujours l'actif instrument de cette subversion des notions du vrai et du bien, et du beau!

Ce parti pris de jeter le trouble, la confusion dans l'esprit public, de saccager le capital spirituel de la nation, n'est pas particulier aux jeunes romanciers. L'action de ceux-ci n'est qu'un aspect du mouvement révolutionnaire qui s'étend à l'université et au monde politique.

Nous nous trouvons en face d'un **état d'esprit** né de certaines interprétations abusives de philosophies asiatiques, comme le taoïsme, et qui s'est développé en ces trente-cinq dernières années sous l'influence du nihilisme russe, de l'agnosticisme allemand, de la libre-pensée latine et aujourd'hui du virulent léninisme. La diffusion de l'athéisme et du matérialisme chinois, professés par les partis Kouomintang de Nankin et de Canton, augmente encore la force des doctrines de destruction.

Deux **ligues antireligieuses** ont été fondées cette année au pays des dieux, l'une par des Japonais instruits à Moscou, l'autre par un ancien prêtre bouddhiste nommé Takatsu Seido.

Elles se proposent de lutter par tous les moyens contre les croyances existantes, contre tous les cultes. La première a immédiatement organisé une propagande dans les milieux ouvriers et universitaires. Son inauguration publique eut lieu lors de la « journée rouge internationale », le 1er août. Un grand meeting de tous les groupes athéistiques récemment formés a été annoncé pour la mi-septembre à Osaka. La seconde ligue, en relations avec les partis de gauche, et plus empreinte d'esprit chinois, envisage l'instauration d'une foi laïque, fondée sur le credo démocratique et socialiste.

Le gouvernement se préoccupe moins de la propagande antireligieuse que des **menées communistes.** Depuis 1928, trois opérations de police ont amené l'arrestation de nombreux étudiants et professeurs d'universités. La dernière enquête a prouvé que ces agitateurs recevaient des fonds, non de Moscou, mais de personnalités japonaises. Ils étaient, d'autre part, en relations avec des groupes chinois et coréens. Cependant entre les adeptes japonais de la IIIe Internationale et les révolutionnaires de même obédience d'Extrême-Orient, l'entente ne semble pas parfaite. Les premiers, qui ont l'orgueil de leur race, voudraient être au premier rang de l'œuvre de soviétisation asiatique. Auraient-ils hérité de la mentalité impérialiste des anciens hommes d'Etat de l'ère Meiji?

Le gouvernement ne peut pas ne pas voir que ce mouvement communiste, qui résiste aux mesures répressives, appuie l'offensive idéologique des négateurs des croyances et des morales traditionnelles.

Mais la constitution japonaise garantit formellement la liberté de conscience. Tant que le mouvement est resté sur le terrain antireligieux, les pouvoirs publics ne pouvaient songer à sévir. Maintenant, il apparaît aux yeux les moins prévenus contre le danger de l'irréligion que la guerre aux croyances confessionnelles est faite par les ennemis de la société, du régime contitué. Certains milieux dirigeants disent la nécessité d'une réaction. Ils cherchent à opposer une propagande à la propagande subversive. Mais sur quelle doctrine la fonder? Là-dessus, on ne s'entend plus. Le shintoïsme d'Etat, avec sa déification de l'empereur, avec sa morale laïque, n'est pas tout à fait l'antidote contre le matérialisme, cause reconnue du mal. Le shintoïsme populaire est un amas de superstitions où survit l'antique animisme. Le bouddhisme des sectes demanderait à être épuré. Il est bien peu armé pour l'action efficace. Cependant, des bonzes ont été mobilisés en vue d'une campagne de prédications dans les milieux perméables au communisme. De différents côtés, on s'efforce d'organiser la lutte. Il faut bien reconnaître que les concours utiles sont rares. Il est vain de faire appel au monde bureaucratique, areligieux par sa formation shintoïque, dans laquelle intervient un élément dérivé du moralisme confucianiste, et

sceptique, par orgueil de caste, quant à la possibilité d'un effondrement social. Parmi les parlementaires, on ne rencontrerait pas beaucoup d'hommes mieux préparés à participer à l'action envisagée. A la Diète, les idées de « gauche » ont fait tache d'huile. Bien des députés, et même des pairs, voient le salut dans la démocratie et, grands seigneurs ou serviteurs des puissances économiques, le matérialisme ne leur paraît pas si haïssable.

Alors, les esprits inquiets des tendances de l'époque ont porté leurs regards hors de l'asiatisme; un appel a été adressé aux chrétiens, aux églises protestantes, profondément nationalisées, d'abord, mais encore, et, semble-t-il, d'une manière plus pressante, au catholicisme, qu'une élite japonaise désigne comme la source des principes d'ordre, d'autorité, de discipline. Dans une récente déclaration, le ministre de l'instruction publique invitait les missionnaires catholiques à apporter leur concours à l'œuvre de relèvement moral, face à l'anarchie. Mais, au Japon pas plus qu'ailleurs, les missionnaires ne sauraient prêcher contre le courant démocratique et social; il y a à Tokio un délégué apostolique...

Une puissante firme d'éditions se flatte d'avoir trouvé la bonne formule de propagande. C'est la **Kodan-Sha.** Son fondateur et directeur, M. Seiji Noma, résolut, il y a quelque vingt ans, d'accaparer la clientèle des classes moyennes et populaires. Son entreprise réussit admirablement. Kodan-Sha publie aujourd'hui neuf magazines de 5 à 600 pages qui comptent près de dix millions de lecteurs. *Kodan* est un recueil de contes chevaleresques du vieux Japon; *Fuji* est un recueil de romans nouveaux; *King* est une revue d'actualités; *Fendai* est une revue d'opinion; *Yuben* s'adresse aux étudiants; *Shonen,* aux adolescents; *Shojo,* aux jeunes filles; *Fujin,* aux dames; *Yonen,* aux enfants.

Un même esprit anime ces périodiques. Les rédacteurs ont pour instructions de rafraîchir, d'illustrer d'exemples nouveaux la morale traditionnelle, — loyalisme envers l'empereur, piété filiale, simplicité des mœurs, probité dans le travail, courage civique... — d'entretenir la fidélité aux vertus ancestrales. A l'origine, entreprise commerciale, fondée sur un principe de propagande, Kodan-Sha s'est haussé au rang

d'une association pour l'action morale, d'une société patriotique. Est-il à même de lutter, comme il l'assure, contre la diffusion des idées pernicieuses? Les jeunes intellectuels trouvent Kodan-Sha bien vieille mode. Et leur mépris est d'autant plus marqué que la littérature de la maison ne se ressent d'aucune sorte de l'influence des écoles à tendances esthétiques ou philosophiques de ces dernières années. Les neuf revues de la firme contiennent une pâture au goût de leur vaste clientèle. Mais il serait bien difficile de savoir si ces belles histoires édifiantes ou curieuses ont la vertu de protéger la bourgeoisie moyenne, le petit peuple, contre le mal du siècle. On peut douter de l'efficacité prophylactique de l'ancienne morale, remise en honneur. Et cependant, c'est la seule arme entre les mains du Japonais qui veut tenter de réagir sans avoir recours à l'éthique et aux religions extérieures.

En politique également, la réaction semble incapable d'innover. Au mois de juin dernier, **un parti « fasciste »,** le Seisantô, a été organisé avec l'appui des vieux adversaires du libéralisme comme Toyama. Et ce parti n'a été qu'une reproduction d'un groupement d'opposants surannés, radicalement impuissants. Mais il s'est produit ceci, tout à fait curieux. Des chefs communistes comme Takabataké, traducteur de Marx, sont passés au fascisme. Je ne sais si l'inverse a eu lieu. En tout cas, entre les deux mouvements extrêmes, la frontière semble parfois assez indistincte. Leurs protagonistes ont la même haine de la société capitaliste, et un publiciste japonais a pu écrire que « le fascisme triomphera, si la lutte entre la démocratie et le communisme donne l'avantage à celui-ci ».

Les influences étrangères sont actives et s'entrecroisent. L'Etat japonais les favorise. Ainsi il a été créé sous son patronage une société d'études où des conférenciers font connaître les œuvres les plus marquantes de la littérature universelle.

L'importation des livres étrangers accuse en 1930 le chiffre de 2.385.350 yen. La France a vendu pour 116.000 yen. C'est peu relativement à la vente de l'Allemagne : 955.000 yen.

Que fait **la France au Japon?** Inutile de parler de la Mai-

son de France de Tokio où mitonne en vase clos (clos par un robuste bouchon bureaucratique) on ne sait quelle entreprise savante, ni de l'Institut Français de Kyoto sur lequel la main de Paris se pose à la façon, dirait-on, d'un éteignoir. Ici et là il eût fallu tenir compte des désirs des Japonais, créer le lieu de rapprochement qu'ils réclamaient, communiquant de plain pied avec les sphères scientifiques, littéraires, religieuses et économiques aussi.

La propagande française a annuellement deux ou trois occasions de s'exercer. Il suffirait de soutenir des initiatives privées.

Un de nos plus grands et de nos plus jeunes compositeurs était disposé à partir pour le Japon avec une pianiste et une cantatrice. L'aider un peu, il y allait de notre intérêt! Il ne put obtenir qu'une vague promesse, et Tokio, alerté par l'école japonaise de musique occidentalle, fervente admiratrice du maître, a la déception d'apprendre, en ce moment même, que la nouvelel du départ était prématurée.

Au compte de l'actif, on peut chaque année inscrire quelques bons livres.

Citons **Paris Intellectuel** de M. Kuni Matsuo, fondateur, avec M. Steinilber-Oberlin, de la Société de Rapprochement intellectuel Franco-Nippon qui s'est donné pour tâche de diriger des traductions d'ouvrages, de favoriser des échanges de films, d'organiser des expositions d'art, des représentations théâtrales. Ce groupement, qui n'est qu'au début de sa carrière, agit au Japon même par l'intermédiaire d'une association analogue dirigée par M. Kawagi, le traducteur de Verlaine.

*Paris Intellectuel* contient une description pittoresque du vieux Montmartre des artistes, un historique du quartier latin, de nombreuses pages consacrées à André Gide, à Marcel Proust, à Paul Valéry, à Francis Carco...

M. Kuni Matsuo est le précieux et dévoué collaborateur de M. Steinilber-Oberlin, japonologue savant, et, ce qui est mieux, ce qui est infiniment plus rare, sensible aux beautés du texte. Dans le courant de ces derniers mois, ils ont ajouté à leurs précédentes publications le **Livre des Nô**, élégant recueil renfermant douze drames tout imprégnés de parfum bouddhique;

les *Drames d'Amour* de Okamoto Kido, dramaturge contemporain rompu à la technique théâtrale nippone, condition nécessaire pour utiliser, comme il l'a fait, certains procédés du théâtre occidental sans nuire à la conception japonaise. Les trois œuvres traduites ici sont parmi les meilleures de cet auteur, coloriste passionné. Ce sont « Une Histoire de Shuzenji », le « Double Suicide »; et « Prisons de Chrétiens ». A l'aide de la traduction du premier de ces drames, j'ai écrit, avec Albert Keim, une pièce représentée en 1927, à la Comédie des Champs-Elysées, sous le titre *Le Masque*, par Gémier et sa troupe.

Le Nô et, à un degré moindre, le théâtre populaire classique vivent de l'esprit, de la sentimentalité bouddhiques. Tout le Japon baigne dans la même atmosphère spirituelle. Sans la connaissance du bouddhisme japonais, l'âme du pays reste impénétrable. On doit à MM. Steinilber-Oberlin et Kuni Matsuo le premier ouvrage d'ensemble sur les sectes nippones : Kousha-Shû, Jô-Jitsou, Sanron, Hossô, Kegon, Tendai, Shingon, Zen, Jôdo-Shinshû, Nitchiren. Ce n'est pas tout à fait l'ordre qui correspond à la date de fondation de ces églises. Il faudrait aussi faire une place à Ritsou, à Yûzû-Nemboutsou, à Ji. Mais le seuil des plus grandes sectes nous est largement ouvert. Leurs desservants répondent aux questions de l'étranger qu'ils savent sympathisant et ils nous livrent simplement, familièrement le secret des doctrines.

Une note critique du Bulletin de l'Association des Amis de l'Orient « déplore que M. Steinilber-Oberlin ait donné à son travail la forme d'un grand reportage, ce qui est fastidieux (?) et même gênant (?) quand il s'agit d'un sujet si considérable ». Loin de souscrire à cette appréciation, je féliciterais plutôt notre compatriote d'avoir délibérément adopté la méthode de l'enquêteur. « Pour mener cette enquête, dit-il dans son introduction, j'ai vécu au Japon la vie bouddhique, étudié et médité avec les bonzes et les moines parmi lesquels je m'honore de compter des amis véritables... » Ce n'est évidemment pas ainsi que procèdent les orientalistes patentés, mais c'est ainsi que l'on écrit sur un sujet impossible à saisir dans l'abstrait, par la seule exégèse, un livre vrai, intéressant, lisible.

Fréquentons, « en toute simplicité de cœur », suivant

l'exemple des auteurs de ce livre, les bonzes, les moines, les pèlerins, les doctrinaires pour atteindre le fond des croyances bouddhiques.

L'important, c'est la connaissance de l'homme. Voici, dans la **Trame au Milan d'Or,** le nouveau roman de Mlle Kikou Yamata, l'homme japonais amoureux. Le héros s'éprend d'une fille de son pays, puis, ayant traversé les mers, d'une fille de France. Le premier amour est dans la note calme, sereine, raisonnable imposée par le climat moral ainsi que par le code des convenances sociales; le second débridé, tourmenté, haletant. C'est un agrandissement de l'être, une prise de possession qui dépasse l'objet aimé, embrasse tout ce que l'Occident peut offrir. Le lecteur goûtera la saveur mélangée, âpre et douce, de ce récit, il sera saisi par la sonorité nouvelle de l'expression, et il verra comme voient des yeux japonais.

« Tu vois de ces choses! Ce sont tes yeux bridés! »

On a traduit quelques romans et contes japonais. Aucune de ces traductions ne nous introduit comme le fait Mlle Kikou Yamata, écrivain de langue française, dans la connaissance de la psychologie nippone.

Qu'on note cependant la traduction pénétrante, due à M. Charles Jacob, d'un roman, **Larmes Froides,** de Hakoutchô, le maître de la jeune littérature naturaliste, laquelle s'oppose par son esthétisme, à tendances décadentes, morbides, au naturalisme de l'école prolétarienne.

Il faut aussi interroger l'homme formé par le Japon féodal, si proche encore, pour connaître l'homme d'aujourd'hui. Mlle Kikou Yamata nous donne une **Vie du Général Nogi.** C'est une restitution de l'époque, des milieux où vécut le représentant le plus typique du samouraïsme. Le dessin est ferme, en pointe sèche,avec des parties rehaussées.

Mémento. — Les derniers Bulletins de la Société Meiji publient : « Quelques exemples des relations culturelles entre l'Orient et l'Occident », par le professeur M. Nishimura; « L'Education des Coréens au point de vue artistique «, par le Dr. Sasakawa; « Un Pèlerinage à La Mecque », par M. I. Tanaka; « Les Peintres du Japon » par M. Salwey; de nombreuses études concernant les manifestations et les sanctuaires shintoïques.

Le tome IV des « Civilisations de l'Orient » (Paris, Crès), par

M. René Grousset, est paru. Il est consacré en grande partie au Japon. Exposé clair et très compréhensif des grandes époques et périodes de l'histoire culturelle et artistique du monde nippon, avec de nombreuses illustrations. On appréciera particulièrement le chapitre Ier : « Définition du Japon ». Des japonologues français justement réputés, non encore égalés, comme les regrettés Cl. Maître et Noël Péri, ont largement contribué à la connaissance d'une civilisation aux éléments si complexes; des écrivains ont fait également en ce sens œuvre utile après études et enquêtes sur place.

ALBERT MAYBON.

## *OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914*

**Ch. Seymour : *Papiers intimes du colonel House*, t. IV, Payot,**

Le tome IV des **Papiers intimes du colonel House** est consacré *à la fin de la guerre*. C'est assurément le guide le plus sûr en ce qui concerne les négociations qui aboutirent au traité de Versailles et au pacte de la Société des Nations. Grâce aux notes prises chaque jour par House et aux lettres qu'il recevait, M. Ch. Seymour a pu écrire un récit exact de presque tout ce qui s'est passé au Congrès de la Paix.

Dès le 16 déc. 1914, Wilson discuta avec House le plan d'un Pacte, mais restreint à l'Amérique. Il le résumait alors dans cette phrase : « Garanties réciproques d'indépendance politique sous une forme républicaine de gouvernement et garanties mutuelles d'intégrité territoriale. » Les négociations en vue de ce Pacte, poursuivies en 1915 et 1916, n'aboutirent pas. Mais pendant les mêmes années, Sir E. Grey ne cessait d'écrire à House que « la paix future du monde dépendait de la substitution d'une organisation internationale à l'anarchie existante ». House communiquait ces lettres à Wilson et elles semblent avoir fait une grande impression sur le Président. A partir de mai 1916, Wilson devint un champion enthousiaste de l'idée d'une Ligue des Nations; il la préconisa aux belligérants en décembre suivant et dans ses manifestations postérieures. De tous côtés on esquissa alors des projets pour cette Ligue; on les communiquait à House; celui-ci, le 16 juillet 1918, envoya à Wilson son propre projet. Le président y pratiqua quelques coupures et changements et le présenta sous cette forme à House le 15 août suivant quand ils

se revirent. Simultanément, Wilson était préoccupé de faire abandonner par les Alliés l'idée d'une « politique économique pénale » à l'égard de l'Allemagne et voulait au contraire que l'on fasse comprendre au peuple allemand « qu'on n'avait pas l'intention de lui refuser sa juste part dans le commerce mondial et que c'étaient ses militaristes qui ruinaient au contraire son commerce en prolongeant la guerre ». Il persista dans ces sentiments généreux et quand le prince de Bade, le 5 octobre, demanda un armistice, il déclara « que si l'offre de paix était présentée par un gouvernement dont la bonne foi ne saurait être suspectée, il était impossible de la décliner ». Quand il lut son projet de réponse à House, celui-ci le « désapprouva catégoriquement ». Wilson se décida avec peine à une modification et mit 24 heures à rédiger une réponse exigeant l'acceptation de ses conditions de paix. House nota le 9 octobre : « Hier encore le Président ne semblait pas se rendre compte dù sentiment presque unanime du pays contre toute autre issue que celle d'une reddition sans conditions. Il ne comprend pas jusqu'à quel point la folie de se battre s'est emparée de notre pays. »

Wilson était perplexe : il hésitait entre ses principes d'une part et la nécessité de tenir compte tant des passions de ses compatriotes et des Alliés que de la mauvaise foi possible des Allemands qui pouvaient essayer de tirer parti de concessions pour compromettre le succès. Le 15 octobre, House nota :

Je passai hier l'une des journées les plus agitées de mon existence... Jamais je n'ai vu Wilson aussi troublé. Il m'avoua qu'il ne savait comment débuter pour pénétrer au cœur même du problème. Il voulait que sa réponse fût définitive afin de supprimer tout échange ultérieur de notes... Le Président en revenait toujours à la théorie mise en avant dans son dernier message, à savoir que si l'Allemagne était battue, elle accepterait n'importe quelles conditions. Dans le cas où le sort des armes la favoriserait, Wilson se refuserait à tout accord avec elle. D'autre part, ni le Président, ni moi-même ne désirions faire une paix de vengeance. Il ne voulait pas davantage que les armées alliées ravagent l'Allemagne comme les soldats teutons avaient ravagé les pays qu'ils envahirent. Le Président insistait tout spécialement pour qu'aucune tache de ce genre ne flétrit les troupes de l'Entente. Sentiment très beau auquel

j'ai le regret de ne pas voir se rallier les Alliés et qui, même ici, provoque de haineuses protestations.

Finalement, Wilson, dans sa note du 14 octobre, demanda une capitulation militaire immédiate et totale. Le 16 suivant, House partit pour l'Europe comme « représentant extraordinaire en Europe du gouvernement des Etats-Unis pour toutes les questions qui concernaient la guerre ».

Le 23 octobre, Wilson transmit aux gouvernements alliés sa correspondance avec les Allemands « en suggérant que si ces gouvernements étaient disposés à signer la paix... l'on demande aux conseillers militaires ...les conditions requises pour que l'assistance donne toutes garanties de protection aux peuples touchés par la guerre et assure... de faire prévaloir les diverses conditions de guerre auxquelles avait consenti le gouvernement allemand ». Ces conditions furent arrêtées dans une conférence où House posa à Foch la question : « Préférez-vous que les Allemands rejettent l'armistice que nous venons d'ébaucher ou qu'ils le signent? » — « On ne fait la guerre que pour des résultats, répondit Foch. Si les Allemands signent... les résultats sont acquis. Cela fait, aucun homme n'a le droit d'être cause qu'une goutte de sang soit encore versée. » Haig, à ce moment, était « très modéré et d'avis que rien dans la situation des Allemands ne justifiait une reddition en rase campagne ». Au contraire, Clemenceau et Foch jugeaient « que les armées allemandes étaient si complètement battues que leur gouvernement accepterait n'importe quelles conditions ». Poincaré, lui, était d'avis que le moment d'un armistice n'était pas encore venu, mais Clemenceau lui répondit : « Toute ingérance de votre part m'amènera à donner ma démission. » Pershing protesta aussi contre l'armistice.

La première session officielle du Conseil allié s'ouvrit le 31 octobre; déjà le péril bolchevik préoccupait House, Milner et L. George, et cette crainte allait leur inspirer des ménagements pour l'Allemagne, qui leur paraissait le rempart contre ce péril. Les Allemands, eux aussi, demandaient à ne pas être désarmés complètement pour la même raison. Finalement, le 11 novembre, l'armistice fut signé : « L'autocratie

n'est plus! télégraphia aussitôt House à Wilson. Vivent la démocratie et son chef immortel! En cet instant solennel, mon cœur va vers vous avec fierté, admiration et affection. »

En demandant l'armistice, l'Allemagne avait stipulé que la paix qui suivrait devrait être conforme aux Quatorze Points de Wilson et celui-ci avait accepté cette base. House avait dû négocier auparavant pour la faire accepter par les Alliés. La discussion avait commencé le 29 octobre. Ce jour-là, Lloyd George déclara que le point II (liberté absolue de naviguer sur les mers) ne devait pas impliquer l'abolition du droit de blocus, et Sonnino que le point IX ne devait pas empêcher l'Italie d'obtenir une frontière offrant des conditions de sécurité militaire. Sonnino demanda même que l'on ajourne la discussion sur les Quatorze Points. House comprit qu'après l'armistice, l'Allemagne étant affaiblie, les Alliés auraient moins besoin des Etats-Unis et seraient plus intraitables; il annonça que si les Alliés refusaient d'accepter les Quatorze Points sur lesquels l'Allemagne basait sa demande d'armistice, Wilson devrait annoncer aux Allemands le refus des Alliés. Restait alors à savoir si l'Amérique ne traiterait pas ces questions directement avec l'Allemagne et l'Autriche. « Cela reviendrait, dit Clemenceau, à une paix séparée entre les Etats-Unis et les Puissances Centrales. » — « C'est bien possible », répondit House. « Ma déclaration, télégraphia le Colonel au Président, a produit beaucoup d'effet sur les membres présents à la Conférence. » Le lendemain, L. George remit à House une réponse où il ne faisait plus guère de difficultés que sur le point II, puis Clemenceau annonça qu'il faisait rédiger les objections de la France; House lui répondit que si tout le monde agissait ainsi, Wilson « se croirait probablement tenu à se présenter devant le Congrès pour lui faire connaître pourquoi se battaient la France, l'Italie et la Grande-Bretagne et lui abandonner la responsabilité de la décision ». Cette menace fit réfléchir Clemenceau et il « renonça sur-le-champ à présenter son mémorandum ». Sonnino résista plus longtemps, mais finalement consentit à ce que la réserve concernant l'Italie soit exclue de l'accord établi avant l'armistice. Les Belges formulèrent aussi quelques objections au sujet du point III (suppression dans la mesure du possible des bar-

rières économiques), mais on parvint à les tranquilliser par une interversion dans les mots de cette phrase. Le 31 octobre, House put télégraphier : « L'envoi des clauses de l'armistice autrichien peut être interprété comme une acceptation de la part des Alliés, des propositions du Président. » Restait cependant la réserve formulée par les Anglais au sujet de la liberté des mers.

L. George déclarait que « la Grande-Bretagne dépenserait jusqu'à sa dernière guinée pour se conserver une marine supérieure à celle des Etats-Unis ». Finalement, le 3 novembre, il fut convenu de se contenter de cette déclaration des Anglais : « Nous sommes tout prêts à discuter la liberté des mers à la lumière des nouvelles conditions qui se sont présentées au cours de la guerre actuelle. »

House continua à représenter Wilson au Conseil interallié jusqu'à l'arrivée du Président et ensuite pendant ses absences. Le 28 juin, jour de la signature de la paix, ils eurent ensemble une dernière conversation. Le Colonel pressa Wilson d'être conciliant avec le Sénat. « House, lui répondit le Président, j'ai découvert que dans cette vie l'on ne peut jamais, sans lutter, rien obtenir qui en vaille la peine. » House s'éleva contre ce jugement et rappela que la civilisation anglo-saxonne était édifiée sur des compromis. Wilson partit ce jour-là pour l'Amérique et House le lendemain pour l'Angleterre. Wilson étant tombé malade le 25 septembre, House voulut s'embarquer pour soutenir le traité devant la Commission sénatoriale des Affaires extérieures, mais tomba malade aussi. Quand, vers le 13 octobre, il revint en Amérique, il resta longtemps alité et dut se contenter de conseiller au Président dans ses lettres la négociation d'un compromis avec les républicains du Sénat. Wilson n'en fit rien et ne manifesta aucun désir de revoir House. Auparavant il terminait les lettres qu'il lui écrivait par la formule : « Affectueusement vôtre » ou par un équivalent; à partir de ce moment, il y substitua : « Fidèlement vôtre ». Le 28 avril 1928, House nota : « Ma séparation d'avec Wilson fut et est encore pour moi un mystère qui ne pourra jamais être éclairci, car il en a emporté l'explication dans sa tombe. J'ai édifié là-dessus des théories, et théories elles resteront... Mais jamais il ne nous échappa à

l'un ou à l'autre un mot d'impatience, soit écrit, soit verbal; cela est, et sera pour moi jusqu'au bout, une consolation. » Il devait aussi avoir celle d'avoir bien servi Wilson : on peut croire que si celui-ci avait plus complètement suivi ses conseils, les Etats-Unis eussent signé le Traité.

EMILE LALOY.

## *PUBLICATIONS RÉCENTES*

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

### Archéologie, Voyages

Lafcadio Hearn : *Un voyage d'été aux tropiques*, traduit de l'anglais par Marc Logé; Mercure de France. 12 »

Camille Mauclair : *Florence : L'histoire. Les arts. Les lettres. Les sanctuaires. L'âme de la cité.* Nouv. édit.; Boccard. » »

### Art

Henri Sérouya : *Initiation à la peinture d'aujourd'hui*, avec des reprod. Renaissance du Livre. 18 »

### Ethnographie, Folklore

Alexis Chotin : *Nouba de Ochchâk.* (Prélude et première phase rythmique : Bsit. Transcription, traduction et notes. (*Corpus de Musique marocaine*, fascicule I); Le Ménestrel. » »

Raffaele Pettazzoni : *La confession des péchés*, traduit par R. Monnot. 1re partie, vol. I : Primitifs, Amérique ancienne; Leroux. » »

### Histoire

Oswald Spengler : *Le déclin de l'Occident*, première partie, traduit de l'allemand par M. Tazerout; Nouv. Revue franç.; 2 vol. 120 »

### Linguistique

Pius Servien : *Le langage des sciences;* Blanchard. 7,50

### Littérature

Ferdinand Bac : *Intimités du Second Empire. Les femmes et la Comédie*, d'après des documents contemporains. Avec 42 pl. h.-t.; Hachette. 30 »

Benoist-Méchin et Georges Blaizot : *Bibliographie des Œuvres de Paul Claudel*, précédée de *Fragments d'un drame* (1891); Blaizot et fils. 90 »

André de Fouquières : *Les amours de Lauzun.* (Coll. *Leurs amours*); Flammarion. 10 »

Guy de La Batut : *Henri III.* (La vie et les faits notables de Henri de Valois. Description de l'Ile des Hermaphrodites. Henri III et les femmes. Les mignons du roi.) (Coll. *Les amours des rois de France racontées par leurs contemporains*); Edit. Montaigne. 15 »

Joseph Lacaf : *Cécile Sauvage*, Cahiers luxembourgeois, Luxembourg. » »

Sylvain Leblanc : *Un clerc qui n'a*

*pas trahi : Alfred Loisy d'après ses mémoires;* Emile Nourry. 10 »

Charles Maurras : *Nouveaux méandres.* Trois stations au théâtre d'Orange. Jeux pour la pensée provençale. Le berceau balancé. Orné d'un burin de Decaris; Edit. du Cadran. » »

Saint François de Sales : *Introduction à la Vie dévote,* texte authentique intégral établi sur le seul exemplaire actuellement connu de l'Edition de 1619, « *dernière édition reveue, corrigée et augmentée par l'Autheur durant ses Prédications à Paris* », conservé à l'abbaye de Belmont (Angleterre) avec l'orthographe moderne, des notes et un glossaire, gravures de l'édition de 1619; Mame et fils. » »

Georges Soyer : *Quand tout va de guingois;* La nouvelle clairière. 6,50

## Musique

Romain Rolland : *Histoire de l'Opéra en Europe avant Lully et Scarlatti.* Nouv. édit. augmentée d'une préface inédite de l'auteur; Boccard. » »

## Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Bruno Adler : *On tire sur la paix,* traduction de A. Benzion; Jonquières. » »

Pierre Loevenbruck : *Bouches inutiles,* quarante mois de captivité en Allemagne. Préface de George Girard; Tallandier. 12 »

## Poésie

Eliézer Fournier : *Lydia;* Edit. Hydor, Chenay (Deux-Sèvres).

Victor Lévy : *Le livre des chansons et des prières.* Préface de Gustave Kahn; Edit. J. Snell. » »

## Politique

R. N. Coudenhove-Kalergi : *La lutte pour l'Europe 1931;* Edit. Paneuropéennes, Vienne.

Arthur Feiler : *L'expérience du bolchévisme,* traduit de l'allemand, par René Janin; Nouv. Rev. franç. 15 »

Raymond Recouly : *L'Angleterre est-elle en décadence?* Edit. de France. 15 »

Paul Valayer : *Un conflit franco-suisse à la Cour de La Haye.* Avant-propos de Frank Morin-Pons; Hachette. 5 »

## Questions coloniales

Maurice Besson : *La tradition coloniale française.* Avec 20 planches; Gauthier-Villars. 20 »

René Hachette : *Djibouti, Au seuil de l'Orient.* J. Ginestou : *Les possessions françaises de l'Inde.* Documentation de Pierre Deloncle. Nombreuses illust.; Redier. 35 »

Jean-Renaud : *Le Laos, Dieux, Bonzes et Montagnes.* Documentation de Pierre Deloncle. Nomb. illust.; Redier. 35 »

Marius et Ary Leblond : *La Réunion.* Nomb. illust.; Redier. 35 »

René Maran : *Le Tchad. De sable et d'or.* Documentation de Pierre Deloncle. Nombr. illust.; Redier. 35 »

Jean Ravennes : *Le Maroc. Aux portes du Sud.* Documentation de Pierre Deloncle. Nomb. illustr.; Redier. 35 »

Paul Reboux : *Le Paradis des Antilles française,* Documentation de Pierre Deloncle. Nomb. illust.; Redier. 35 »

Fr. Valdi : *Le Gabon. L'homme contre la forêt.* Documentation de Pierre Deloncle. Nombr. illustr.; Redier. 35 »

## Questions militaires et maritimes

Gaston-Martin : *Nantes au XVIIIe siècle. L'ère des négriers. 1714-1774*, d'après des documents inédits. Avec 7 pl. h. t.; Alcan. 70 »

W. Sérieyx : *Nos grands chefs parlent*. Tome I : *Les maréchaux*. Tome II : *Les généraux*. Préface de Louis Madelin. Avec 10 dessins de Raphaël Courtois; Edit. Tallandier. » »

## Roman

Jean Alibert : *Maritima ou l'autre chemin de Buenos-Ayres*; Bière, Bordeaux. 20 »

Rex Beach : *Le trésor d'Estéban*, traduit de l'anglais par Ch. Grolleau; Edit. Crès. 12 »

Venceslas Bérent : *Les pierres vivantes*, traduit du polonais par Paul Cazin; Nouv. Revue franç. » »

Emile Boniface : *L'amour déjoue tous les calculs*; Nouv. Edit. Argo. 12 »

R. Capt de la Falconnière : *La haine du Pasteur Aymard*; Nouv. Edit. Argo. 12 »

André Carme : *Le roman expérimental ou comment on écrit un roman*. Illustr. de G.-L. Manuel frères; Figuière. 15 »

Alexandre Dumas : *Le Trou de l'Enfer*; Nelson. » »

R. A. Dumontpallier : *Nuits fantastiques*; Edit. Paris-Genève. 15 »

Ilya Ehrenbourg : *Europe, société anonyme*; Edit. du Tambourin. 15 »

Claude Farrère : *Shahrâ sultane et la mer*; Flammarion. 12 »

Pierre Frédéric : *Conquête*; Calmann-Lévy. 12 »

Léo Gaubert : *L'homme qui meurt*; Renaissance du Livre. 12 »

Docteur Lucien Graux : *Sous le signe d'Horus*; le Rouge et le Noir. 12 »

Jean Guyon-Cesbron : *Désaxés*; Albin Michel. 15 »

Cosmo Hamilton : *Un nouveau scandale*, traduit de l'anglais par F. Laroche; Edit. Crès. 12 »

Carla Jenssen : *L'espionne*, traduit de l'anglais par Maurice Remon; Nouv. Librairie française. 9 »

Maurice Marcinel : *Hors de service*. Illustr. de Robert Crommelynck; Thone, Liége. » »

Jacques Méry : *Cavernes*; Nouv. Revue franç. 15 »

Léon Moussinac : *La tête la première*; Flammarion. 12 »

Collinson Owen : *Les rois du crime*, traduit de l'anglais par Henri Musnik; Nouv. Librairie franç. 9 »

Romain Roussel : *Les chemins des cercles*; Lemerre. » »

Jean Schlumberger : *Saint-Saturnin*; Nouv. Revue franç.

Nicolas Ségur : *La chair*; Edit. de France. 15 »

Roger Vercel : *En dérive*; Albin Michel. 15 »

Paul Vimereu : *Le tisseur du temps*, bois gravés de Mouchet; Querelle. » »

M. Yourcenar : *La nouvelle Eurydice*; Grasset. » »

MERCVRE.

## *ECHOS*

Mort d'Eugène Hollande. — Prix littéraires. — A propos des dernières années d'Albert Samain. — Sur le Masque de Fer. — Sur trois toiles de Courbet : les tribulations de « Paresse et Luxure ». — Des « Dormeuses » au « Bras Noir ». — Une réponse de M. Jacques Boulenger. — A propos des lettres de Chateaubriand. — Une protestation de Jehan-Rictus. — Encore la rue « Octave-Mirbeau ». — Réponse à un Espagnol. — Un prophète du cinéma parlant. — Les miracles au ralenti. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

**Mort d'Eugène Hollande.** — Le poète Eugène Hollande vient de mourir de la maladie de cœur dont il souffrait depuis long-

temps. Il était né à Paris, le 22 février 1866. Son premier recueil de vers — dont quelques-uns avaient paru à *l'Ermitage* en 1891 — fut publié en 1892, sous le titre *Beauté*. Il révéla tout de suite un artiste de qualité rare, d'inspiration élevée et que seule desservit une excessive discrétion. On trouve dans son œuvre des accents de sombre nihilisme qui sont dignes d'un Leconte de Lisle. Ainsi sa *Méditation sur la mort :*

> Si chacun exprimait son intime épouvante,
> Ce serait sous le ciel une immense clameur,
> Et tous reconnaîtraient qu'un même effroi les hante...

« Il avait du poète, a dit un de ses plus anciens amis, M. André Bellessort, le sens de l'invisible, l'intuition du mystère et du symbole... La beauté, les symboles antiques, la patrie, les questions morales ou sociales qui nous tourmentent, l'amour — cet amour qui a ennobli son foyer, — et l'amitié, ont été les principaux thèmes de sa poésie... »

Eugène Hollande laisse, indépendamment de *Beauté*, quatre volumes de vers : *La Cité future* (1903); *La Vie passe* (1909); *La route chante* (1922); *Un rêveur* (1924) et un recueil de quatre nouvelles sous le titre de la première : *Un amour de perdition* (1929). On lui doit également une subtile étude critique sur l'œuvre de J.-H. Rosny, publiée à ses débuts, dans l'*Ermitage*, en 1891.

Ses obsèques ont eu lieu à Saint-Maurice (Seine), le 14 octobre. Il a été inhumé dans le cimetière de cette localité. — L. D. X.

§

**Prix littéraires.** — Le prix Nobel de littérature a été décerné par l'Académie Suédoise, à titre posthume, au poète suédois Erik Axel Karlfeldt, mort au printemps dernier.

Le Prix triennal de Littérature française, que décerne le gouvernement belge, a été attribué à M. Louis Dumont-Wilden pour l'ensemble de son œuvre.

Le Comité de la Société des poètes français, réuni sous la présidence de M. Eugène Le Mouël, a attribué le « Prix de Baye », destiné à un sonnet régulier, à Mlle Marcelle Joignet, de Tours, pour le sonnet intitulé : *Trianon rose.*

§

**A propos des dernières années d'Albert Samain.**

Rueil, Malmaison, 2 octobre 1931.

Mon cher Vallette,

Dans son émouvante et pieuse étude sur *les dernières années d'Albert Samain*, M. Léon Bocquet veut bien citer mon témoignage.

La conversation à laquelle il fait allusion et que rappelait à Bruxelles mon article de *La Réforme* eut lieu lors des funérailles de Georges Rodenbach (28 décembre 1898), et non pas à celles de Stéphane Mallarmé (septembre). Samain était venu gentiment à moi, me proposant de suivre ensemble le cortège et d'échanger nos souvenirs sur le poète des *Vies encloses,* avec qui il était très lié. Il serait puéril de souligner cet écart de trois mois, s'il ne s'agissait des premiers signes de la maladie chez Samain.

Surmontant la lèvre supérieure, à gauche, la plaie furonculeuse, ou supposée telle, s'était récemment envenimée et semblait s'étendre. La tache rougeâtre et tuméfiée défigurait notre ami, mais certes pas autant qu'il se l'imaginait. Il m'avoua tristement : « Cette chose-là bouleverse tous mes projets de vie, elle m'interdit tout ce que j'espérais. » Et, d'un accent douloureux, il ajouta : « Vous ne pouvez savoir combien il est amer, dans certains cas, de n'avoir plus un visage pareil à tous les autres, de ne pas ressembler simplement à tout le monde. »

Peut-être y avait-il là un drame sentimental qu'il fut sur le point de me confier. Je ne sais : notre intimité n'était pas assez grande. Il parla d'autre chose, de la Flandre wallonne, si proche de Tournai où était né Rodenbach.

Quelque temps après, la plaie se cicatrisa enfin. Samain était redevenu, — à l'âme près, et au talent, — « comme tout le monde ».

Affectueusement à vous. ALBERT MOCKEL.

§

**Sur le Masque de Fer.** — Notre collaborateur M. Laloy ayant envoyé à M. Funck-Brentano le tirage à part de son article *Qui était le Masque de Fer* (*Mercure,* 15-VIII-31), celui-ci lui a envoyé la lettre suivante qu'il nous a autorisés à reproduire :

Montfermeil, 20 septembre 1931.

Mon cher confrère,

J'ai lu votre intéressante et précieuse étude *Qui était le masque de fer?*

L'identité du comte Mattioli et du prisonnier masqué me paraît mathématiquement certaine. La seule objection est que Mattioli aurait été le prisonnier mort aux îles Sainte-Marguerite en avril 1694; cette objection ne repose que sur une hypothèse : que Mattioli aurait été à Sainte-Marguerite le seul prisonnier ayant un valet, ce qui est plus que douteux. Je crois même que Mattioli à cette époque,à Sainte-Marguerite, n'avait plus de valet avec lui.

Le prisonnier masqué ne peut pas avoir été Dauger, ne fût-ce que parce que Dauger a été à Exiles : le prisonnier masqué a

passé directement de Pignerol à Sainte-Marguerite, comme en témoigne l'expression mon *ancien* prisonnier dont l'homme masqué est désigné par Saint-Mars, gouverneur de Sainte-Marguerite. On dit mon *ancien* domestique d'un serviteur qui vous a quitté et qu'ensuite on retrouve, non de quelqu'un qui ne vous a jamais quitté. Dauger ne peut pas avoir été un ecclésiastique : c'était un *valet* comme le disent les documents; les idées du temps n'auraient pas permis de le mettre comme domestique auprès d'autres détenus. Et Dauger, le « valet », le « merle » que l'on flanque au cachot dès son arrivée, ce qui ne se faisait que pour les prisonniers de la plus basse catégorie, ne peut être l'homme auquel Saint-Mars témoigne les égards dont il parle dans sa lettre à Barbezieux.

Je vois que vous ne connaissez pas les documents relatifs au Masque de fer que j'ai publiés dans la *Revue bleue* avant la guerre, ni l'étude du vicomte Boutry dans la *Revue des Etudes historiques* : Mattioli non seulement divulgua les négociations de Versailles, mais il y négocia avec la Cour de France sur des pièces fabriquées, falsifiées par lui.

Affectueusement vôtre. FUNCK-BRENTANO.

M. Laloy nous a demandé de faire suivre cette lettre de ses objections :

1° L'expression « ancien prisonnier » désigne naturellement un prisonnier « ancien » par rapport aux autres. C'est évidemment dans ce sens qu'elle a été appliquée à Dauger, prisonnier de Saint-Mars depuis 1669, le plus ancien des prisonniers venus ensuite n'étant arrivé qu'en 1689 (voir p. 114). « Mon ancien prisonnier » pourrait encore désigner un personnage qui avait été jadis gardé par Saint-Mars et qui avait été ensuite mis en liberté, mais je ne crois pas possible d'attribuer à cette expression le sens cumulatif que lui attribue M. Funck-Brentano : prisonnier que j'ai gardé, qui a été ensuite gardé par un autre, et qui maintenant est de nouveau confié à ma garde.

2° Il est vrai que l'ordre de préparer « le cachot » (p. 107) dit que Dauger « n'était qu'un valet », mais la preuve que cette expression désignait simplement la classe sociale *de la famille* de Dauger et non les fonctions de celui-ci dans l'endroit « d'où il est sorti » (p. 109) est fournie par ce qu'écrivit Saint-Mars à Louvois le 26 février 1672 : « Il serait, ce me semble, un bon valet » (p. 109) Evidemment cette phrase prouve que Saint-Mars savait qu'il ne l'avait pas encore été.

§

**Sur trois toiles de Courbet : les tribulations de « Paresse et Luxure ».** — M. Lucien Descaves, rendant compte dans ses *ta-*

*blettes* du *Magasin Littéraire* du Journal (15 octobre) des études sur Khalil Bey (publiées dans le *Manuscrit Autographe*, n° 33, mai-juin 1931) et *Sur trois toiles de Courbet*, parue dans le *Mercure de France* du 15 septembre), écrit à propos de *Paresse et Luxure*, qu'on nomme aussi les *Dormeuses* :

Khalil bey les paya vingt mille francs. Lorsque, ruiné, il dut vendre sa collection, en 1868, elles ne passèrent pas directement, comme le disent MM. Ch. Léger et Auriant, des mains de Khalil bey dans celles du docteur Reverdin. Je suis en mesure de rectifier cette légère erreur.

La vérité, c'est que *Les Dormeuses* enrichirent pendant quelque temps la galerie du baryton de l'Opéra, J.-B. Faure, l'auteur des *Rameaux* et du *Crucifix*. Mais la femme du chanteur, elle-même choquée, n'eut point de cesse qu'il n'eût envoyé les dormeuses coucher ailleurs.

Faure avait pour ami le fils du baryton Massol, dont l'Opéra donnait la représentation de retraite le soir de l'attentat d'Orsini contre Napoléon III. Léon Massol, que nous avons intimement connu dans son laboratoire de bactériologie, à Genève, était le commensal du grand chirurgien suisse Auguste Reverdin, notre ami. Celui-ci, par l'entremise de Massol, acheta *Les dormeuses*.

Nous avons de bonnes raisons pour savoir tout cela. Il y a une trentaine d'années, nous descendions, à Genève, rue du Général-Dufour, chez Auguste Reverdin, qui ouvrait sa maison à tous les Français présentés par Massol; et à la mort d'Auguste Reverdin, son fils Albert, chirurgien distingué lui-même, nous continua l'hospitalité affectueuse que nous avions reçue de son père. Si bien que jusqu'au décès d'Albert Reverdin, en 1929, nous avons eu sous les yeux, à chacun de nos voyages à Genève, le tableau célèbre de Courbet. Il est à présent de retour à Paris, et Auriant, dans un article du *Mercure de France*, nous apprend qu'il continue d'être une pierre de scandale.

Et pourtant, M. Pierre Courthion a raison de dire à son tour que l'érotisme de Courbet n'est point malsain; il exprime simplement l'admiration de l'artiste pour les belles formes qu'il décrit. Nous partageons cette admiration pour *Les Dormeuses*. De la chambre d'ami où Auguste Reverdin les avait d'abord placées, il les avait fait passer dans une petite pièce d'attente où elles se voilaient pudiquement d'un rideau vert coulissé...

J'ai toujours pensé qu'on se damnait plus en tirant le rideau qu'en contemplant, comme nous l'avons fait si souvent, les « nus » caressés par le pinceau du maître d'Ornans.

M. Lucien Descaves là-dessus pense comme M. Emile Bernard, qui demande pour *Paresse et Luxure* (ou les *Dormeuses*) l'entrée du Louvre.

§

**Des « Dormeuses » au « Bras Noir ».**

Cher monsieur Vallette,

M. Auriant n'est pas content. Il nous a parlé de Khalil Bey, de son génie, de ses mérites : c'était une occasion pour faire une incursion dans l'œuvre de Courbet dont Khalil Bey fut le client. Hé! là. Ne voyez-vous pas qu'un tableau prête à confusion? Cas-

tagnary dit : *Paresse et Luxure*, d'autres disent *Les Lesbiennes*, celui-ci affirme que ce sont des *Biches*, enfin le dernier — c'est moi, hélas! le grand coupable — a osé appeler le chef-d'œuvre représentant deux femmes dormant sur un lit *Les Dormeuses*. Et j'ai pris ces deux filles nues pour un sexe de femme! De plus, il est impossible de me faire admettre ou entendre que Courbet ait mis deux années de réflexion pour contenter Khalil Bey, alors que peu de mois suffirent au maître d'Ornans pour peindre *L'Atelier*. Quelle obstination!

Légèrement déconfit, M. Auriant se jette sans courtoisie et sans crainte sur *Le Bras Noir* « décrit de chic » par votre serviteur, croit-il. Or, je confesse publiquement que j'ai vu le dessin original du *Bras Noir*, il y a quelques années, à Saint-Mandé, chez Mme Jonte, dont le mari fut en relations cordiales avec Courbet.

Il est loisible à M. Auriant de comparer la photographie du dessin, qui est dans mon livre, page 68, avec la gravure — *non conforme à l'original* — publiée en frontispice de la pantomime de Fernand Desnoyers. Sous le titre est imprimée la mention : *d'après Courbet* (Paris, Librairie théâtrale, 1856).

Il existe aussi un fac-similé du dessin : *Galerie contemporaine littéraire et artistique* (Ed. Ludovic Baschet, Fascicule 110).

Pour en terminer, je veux faire plaisir à M. Auriant. Il reconnaîtra que, dans ma lettre, je lui accordais généreusement un satisfecit, car il semblait marquer un réel intérêt pour Courbet et son œuvre. Eh bien, je dévoile le titre donné par le maître d'Ornans à son chef-d'œuvre : il l'appelait « *les Gougnottes* ». Voilà la vérité! Et cette peinture ne valait à ses yeux que par la qualité des tons différents passant de la brune à la blonde.

Avec une bonne poignée de main. CHARLES LÉGER.

§

**Une réponse de M. Jacques Boulenger.**

10 octobre 1931.

Monsieur le Directeur,

Je n'en veux pas le moins du monde à M. Alphonse Séché des choses désagréables qu'il s'efforce de me dire dans le *Mercure de France* : il défend la mémoire de son père et c'est tout naturel. Il est d'ailleurs fort probable que, si c'était aujourd'hui que j'eusse à répondre à Léon Séché, je le ferais avec plus de philosophie que je ne l'ai fait en 1909 : hélas! j'ai 22 ans de plus!

Mais pourquoi faut-il que le péché d'inexactitude qu'on pouvait parfois reprocher au père soit aussi celui où tombe le fils?

M. Alphonse Séché déclare que j'ai employé tout un volume

à montrer que « l'amant de Marceline » a été le docteur Alibert, tandis que M. Lucien Descaves a « prononcé le nom d'un certain Audibert, homme de lettres »...

C'est tout au contraire M. Lucien Descaves qui a présenté la candidature Alibert (si j'ose dire). C'est moi qui ai déniché le nommé Audibert, — d'ailleurs pour l'écarter, — et qui ai montré que celui pour qui la pauvre Desbordes-Valmore a tant pleuré, c'est Hyacinthe de Latouche.

Tout le monde peut s'en assurer puisque mon livre sur *Marceline Desbordes-Valmore* a été réimprimé il y a cinq ou six ans. J'ajoute qu'une lettre retrouvée par M. Frédéric Ségu, et publiée par lui dans sa thèse parfaitement documentée sur H. de Latouche, ne laisse plus aucun doute sur l'exactitude de ces conclusions.

Je vous serais reconnaissant de publier cette rectification, et je vous prie d'agréer, etc. JACQUES BOULENGER.

§

**A propos des lettres de Chateaubriand.**

Messieurs,

Permettez une petite remarque (insignifiante) au sujet des lettres de Chateaubriand, publiées dans le *Mercure* du 1er octobre 1931.

P. 103. La lettre I est inexactement datée. — Le 21 août 1813 était un *samedi* (facile à vérifier avec un calendrier perpétuel de l'Annuaire du Bureau des Longitudes).

P. 104. Lettre II. — Le 30 août 1813 était un *lundi*. D'ailleurs l'erreur est manifeste : si le 21 août avait été un dimanche, le 30 eût été un *mardi*.

P. 106. Lettre V. — Le 26 septembre 1819 était un *dimanche*.

Veuillez agréer, etc. A. BOUTIN.

§

**Une protestation de Jehan-Rictus.**

Mon cher Vallette,

Je lis à la page 47 du dernier *Mercure* ces lignes dans votre nouveau roman de M. Fancy : *La Revanche de Vénus* :

...écrivait autrefois le regretté Jehan-Rictus, poète des gueux, des chiens et des chevaux.

L'action de ce roman se passant en 1999, je suis content de penser que je serai « regretté » à cette date éloignée. Je remercie l'auteur de la bonne opinion qu'il a de mon œuvre. Mais je proteste contre l'appellation de « poète des gueux », etc., qu'il veut bien m'attribuer.

« Poète des Gueux » appartient exclusivement et romantiquement à Béranger et à Jean Richepin.

De même que « Poète des Humbles » était l'apanage de François Coppée. On m'a trop de fois étourdi de ces clichés pour que je n'en sois pas un peu agacé quand je les vois reparaître et que je n'essaie pas de protester une bonne fois quand l'occasion se présente.

Je suis le poète du « Pauvre » ou, du moins, j'ai essayé de l'être, et j'entends par Pauvre surtout le déclassé, le vagabond des villes... le Poète : ce

Lépreux des Démocraties

pas même le ramasseur de mégots.

Quant à l'autre partie de mon œuvre (*Le Cœur populaire*), elle met en scène des drames et misères faubouriens et parisiens. C'est tout.

Je vous serais reconnaissant, mon cher Vallette, de vouloir bien accueillir ma protestation.

Vieilles amitiés. JEHAN-RICTUS.

§

**Encore la rue « Octave-Mirbeau »** (1). — M. Jean Maurienne. secrétaire général fondateur de la *Société des Amis d'Octave Mirbeau*, veut bien me ranger parmi les « sots ». Cela n'a aucune importance et prouve tout au plus que nous ne pensons pas de même.

On me reproche les expressions de « palinodiste avéré » et de « vitupérateur professionnel ».

Octave Mirbeau, tour à tour « royaliste, catholique, militariste, anticlérical, internationaliste, anarchiste même » (je cite M. Félix Guirand), n'avait-il pas, en effet, montré une fougue égale pour défendre, comme chef de cabinet de préfet, puis, comme sous-préfet le gouvernement du 16 mai?

Quant à ses vitupérations, il suffit de relire l'extrait que j'ai donné des *Grimaces*, pour s'en rendre compte; combien d'autres pourraient être guillemetés!

Je m'étais borné à signaler l'élégance du geste du Conseil municipal donnant le nom d'Octave Mirbeau à une de ces rues que le pamphlétaire entrevoyait avec joie « jonchées de cadavres » dans « Paris qui brûlera ».

M. Jean-Maurienne et ses amis jugent que mon « appréciation »

(1) Cf. *Mercure de France*, 15 mars 1931, pp. 761-762; 1er octobre 1931, 254-255.

mérite une « rectification ». Soit : aujourd'hui, je *proteste* contre le nom d'Octave Mirbeau donné à une rue de Paris, et je sais nombre de Parisiens qui joindront leur protestation à la mienne.

PIERRE DUFAY.

§

**Réponse à un Espagnol.**

Monsieur le Directeur,

Dans le *Mercure* du 1er septembre dernier, page 506, M. Joseph Melchior Gonçalès me reproche d'avoir affirmé, sur la foi de renseignements erronés, qu'en Espagne les femmes qui viennent de monter dans un tramway font un signe de croix lorsque le véhicule repart.

Il ne s'agit point de renseignements, mais de constatations que j'ai faites personnellement. J'ai vu des Espagnoles se signer dans des tramways ou autobus dans lesquels elles venaient de monter, non point parce que le véhicule passait devant une église, mais parce qu'il se remettait en marche.

Etaient-elles vieilles ou jeunes? Il ne m'en souvient pas.

Ce geste est-il en voie de disparition? C'est possible. Mais il m'a paru intéressant de le signaler comme exemple de l'appréhension ancestrale de l'homme à l'égard des voyages.

Ne fût-il fait qu'en chemin de fer, rarement, par de vieilles femmes, comme nous le dit M. Gonçalès, ce signe de croix conserverait encore toute sa valeur d'exemple.

Veuillez croire, etc...

ANDRÉ MOUFFLET.

§

**Un prophète du cinéma parlant.**

Cher Monsieur Vallette,

En relisant le *Vathek* de Beckford, je trouve ceci, dans le second épisode : *Histoire du Prince Barkiarokh*, qui peut passer, n'est-il pas vrai, pour une prévision du *cinéma parlant :*

Après ces mots, mon père nous fit signe de sortir, et à l'instant je me trouvai dans une tour bâtie sur le sommet de la montagne de Caf, et dans les murs de laquelle étaient enchâssés des miroirs sans nombre, qui réfléchissaient, quoique avec le vaporeux d'un songe, mille scènes diverses qui se passaient en réalité sur la terre. La puissance d'Asfendarmod avait anéanti les distances et rapproché non seulement la vue, mais les sons et les paroles des êtres animés sur lesquels on fixait le regard.

Avec tous les sentiments, etc...

G. JEAN-AUBRY.

§

**Les miracles au ralenti.** — Les agences d'information ont publié le 18 octobre la nouvelle suivante datée de Madrid, même jour :

M. Casarès Quiroga déclare, à propos des apparitions miraculeuses de la Vierge en pays basque :
« L'intensification des miracles de Ezquioza est déplacée. Je vais faire quelques observations pour que le mouvement soit moins accéléré. Le gouvernement ne prendra aucune mesure à ce sujet. »
Le ministre de l'Intérieur a ajouté :
« On sait combien je suis peu loquace, et ce que je viens de dire doit suffire. »

Sans doute, mais on ne serait pas fâché d'avoir tout de même quelques détails...

§

**Le Sottisier universel.**

J'ai tant roulé le tonneau de Sisyphe. — JULES SIMON, *Mercure de France*, 1er octobre, p. 70.

De toute manière, les fées s'envolent, une triste réalité les remplace et le pauvre gosse n'aurait plus qu'à répéter le mot de Jules Vallès : « Tout le monde ne peut pas être orphelin... » — *Le Progrès* (Lyon), 8 octobre.

ANGLE FACIAL, angle formé par la rencontre de deux lignes hypothétiques, l'une verticale... l'autre horizontale... L'angle facial est peu ouvert chez les races sauvages. — *Le Petit Larousse illustré*, *Le Larousse pour tous*, etc.

Le docteur Fradin, de Glozel, trouverait sans doute dans la rue de Rivoli des éléments sérieux pour redonner à ses collections préhistoriques un intérêt que la fin du procès, qui l'avait porté au premier plan de l'actualité, lui a fait perdre. — *P. T. T.* 15 octobre.

Pendant que les témoins du drame s'empressaient auprès du blessé, la meurtrière regagnait sa chambre et se suicidait. Elle n'a pas survécu à sa blessure. — *Le Petit Parisien*, 10 octobre.

§

**Publications du « Mercure de France »**

TABLES DU MERCURE DE FRANCE, années 1914-1919, Tomes CVII à CXXXVI, précédées d'une Table de Concordance entre les années, les tomes, les mois, les numéros et la pagination, et divisées en trois parties : I. Table par Noms d'auteurs des articles publiés dans la Revue ; II. Table systématique des Matières ; III. Table des principaux Noms cités. Volume in-8 de VIII-280 pages, 30 francs.

# TABLE DES SOMMAIRES

## DU

# TOME CCXXXI

—

## CCXXXI N° 799. — 1er OCTOBRE



## CCXXXI N° 800. — 15 OCTOBRE

CCXXXI No 801. — 1er NOVEMBRE



*Le Gérant :* A. VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1931.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

# ŒUVRES DE LAFCADIO HEARN

## ROMAN

**KWAIDAN** ou *Histoires et Études de choses étranges*, traduit de l'anglais par Marc Logé. Avec un portrait. Vol. in-16 ........ 15

**FEUILLES ÉPARSES DE LITTÉRATURES ÉTRANGES.** *Histoires reconstruites d'après les livres des Anvari-Soheïli, Batial-Pachisi, Mahabharata, Pantchatantra, Gulistan, Talmud, Kalewala.* Traduites et précédées d'une préface par Marc Logé. Vol. in-16 ........ 15

**CHITA.** *Un Souvenir de l'Ile dernière.* Traduit de l'anglais par Marc Logé. Vol. in-18 ........ 12

**LA LUMIÈRE VIENT DE L'ORIENT.** *Essais de psychologie japonaise.* Traduits de l'anglais par Marc Logé. Vol. in-18 ........ 15

**KOTTO,** traduit de l'anglais par Joseph de Smet. 1 vol. in-18 ........ 12

**FANTOMES DE CHINE.** *Six Légendes.* Traduit de l'anglais par Marc Logé. Vol. in-18 ........ 12

**YOUMA,** roman martiniquais. Traduit par Marc Logé. Vol. in-16 ........ 12

**CONTES DES TROPIQUES,** traduits de l'anglais par Marc Logé. Vol. in-16 ........ 12

## LITTÉRATURE

**LE JAPON.** Vol. in-16 ........ 15

**LE ROMAN DE LA VOIE LACTÉE,** Vol. in-16 ........ 12

**ESQUISSES MARTINIQUAISES.** Vol. in-16 ........ 12

**EN GLANANT DANS LES CHAMPS DE BOUDDHA.** Vol. in-16 ........ 15

**LETTRES JAPONAISES 1890-1893.** Vol. in-16 ........ 12

**AU JAPON SPECTRAL.** Vol. in-16 ........ 15

**ÉTUDES BOUDDHISTES ET RÊVERIES EXOTIQUES.** Vol. in-16 ........ 15

**UN VOYAGE D'ÉTÉ AUX TROPIQUES.** Traduit de l'anglais par Marc Logé. Vol. in-16 ........ 12

***A LA MÊME LIBRAIRIE :***

JOSEPH DE SMET

**LAFCADIO HEARN.** *L'Homme et l'Œuvre.* Vol. in-18 ........ 12

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

# ŒUVRES DE LÉON BLOY

## ROMAN

A FEMME PAUVRE. Épisode contemporain. Vol. in-16. 15 »

E DÉSESPÉRÉ. Nouvelle édition. Volume in-16.................... 18 »

## LITTÉRATURE

ELLE QUI PLEURE (Notre-Dame de la Salette). Vol. in-8 écu........................................................ 15 »

E FILS DE LOUIS XVI, avec un portrait de Louis XVII. Vol. in-16........................................................ 12 »

XÉGÈSE DES LIEUX COMMUNS. Vol. in-16................ 15 »

XÉGÈSE DES LIEUX COMMUNS. Nouvelle série. Vol. in-16.. 15 »

ES DERNIÈRES COLONNES DE L'ÉGLISE. Vol. in-18.. 12 »

AGES CHOISIES, 1884-1905, Vol. in-18.................... 15 »

E MENDIANT INGRAT, 1892-1895. 2 vol. in-16.......... 24 »

ON JOURNAL, 1896-1900. 2 vol in-16...................... 24 »

UATRE ANS DE CAPTIVITÉ A COCHONS-SUR-MARNE, 1900-1904. 2 vol. in-16........................................ 24 »

'INVENDABLE, 1904-1907. Volume in-16.................... 12 »

E VIEUX DE LA MONTAGNE, 1907-1910. Préface par André DUPONT. Volume in-16........................................ 12 »

AME DE NAPOLÉON. Volume in-16........................ 12 »

E PÈLERIN DE L'ABSOLU, 1910-1912. Volume in-16.... 15 »

U SEUIL DE L'APOCALYPSE, 1913-1915. Volume in-16. 15 »

ÉDITATIONS D'UN SOLITAIRE EN 1916. Volume in-16. 12 »

ANS LES TÉNÈBRES. Volume in-16........................ 12 »

A PORTE DES HUMBLES, 1915-1917. Volume in-16...... 15 »

A CHEVALIÈRE DE LA MORT. Volume in-16............... 12 »

# BULLETIN FINANCIER

ı provoquant partout dans l'Univers d'anormales migrations d'or, la crise moné- a entraîné des retraits massifs de capitaux et placé dans une position délicate ·tablissements financiers qui n'ont pas su conserver d'importantes liquidités. Aux s-Unis, où le crédit a donné lieu depuis quatre ans à de nombreux abus, la ıtion s'est trouvée compliquée par l'irrécouvrabilité d'avances à court terme, enties à des industriels et à des commerçants; ces crédits sont actuellement lés ». Les rendre mobiles est une tâche que le président Hoover s'est assignée; ; ses auspices a été constituée une société interbancaire, la National Credit Corpo- ɔn, qui pourra disposer d'un milliard de dollars et s'efforcera d'aider les banques ricaines.

e cette initiative, qui n'est qu'une manière d'inflation, les Américains attendent ıcoup. Ils attendent également beaucoup des négociations de M. Pierre Laval le président Hoover. Mobiliser, par des émissions d'obligations, les dettes de ·re et les annuités de réparations comme furent mobilisées les annuités Young, ìt être l'objectif du président de la République Fédérale Américaine. Mais la isation d'un projet de cette sorte suppose nécessairement la constitution de nties et la restauration de la confiance.

elle-ci fait toujours défaut, bien que, à Paris comme à Londres et à New-York, nvisage plus favorablement l'avenir immédiat. C'est dans l'attente d'événements ɔrtants, à l'issue des conversations Laval-Hoover, que les marchés financiers çais, anglais et américain ont simultanément montré de meilleures dispositions. n ne saurait prétendre cependant que les baissiers sont disparus. A Paris, leur tence a été révélée, en liquidation du 15 octobre, par la cotation de « déports », ɔbstant diverses mesures de sécurité prises par la Chambre syndicale des agents hange.

os rentes ont été l'objet de « déports »; elles se sont néanmoins un peu ressaisies. banques françaises ont subi de nouvelles réalisations, et certaines d'entre elles tombées à des cours qui appellent l'attention! On peut citer la Banque de l'Union sienne, la Banque de Paris et des Pays-Bas, le Crédit Lyonnais, la Société érale, le Comptoir d'Escompte.

es Affaires de transports sont toujours assez délaissées. Le métro, qu'on consi- comme devant recueillir les lignes de tramways et d'autobus exploitées par les C. R. P., est seul vraiment suivi; le succès de l'Exposition Coloniale lui ouvre l'exercice en cours la perspective d'un dividende supérieur.

es valeurs de matières premières n'ont pas autrement bénéficié de la plus grande ıeté des cours du cuivre, de l'étain, des perspectives d'amélioration du marché du ole, ni de la diminution des stocks de caoutchouc à Londres et à Liverpool. La stion de l'écoulement des stocks de charbon est en effet préoccupante et les arations faites devant de récentes assemblées de sociétés métallurgiques comme Aciéries de Longwy, Louvroil et Recquignies par exemple, ne sont pas de nature citer les imaginations. Néanmoins, le groupe sidérurgique tend à se raffermir. groupe de l'Electricité reste indécis, les recettes de certaines compagnies étant éclin. Les valeurs gazières ont affirmé d'excellentes dispositions : l'industrie du n'est pas de celles que la crise peut toucher sérieusement. Et il en est de même les affaires d'alimentation; les résultats de Félix Potin sont en grosse amélio- ɔn.

LE MASQUE D'OR.

# MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493


**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

*VENTE ET ABONNEMENT*

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

**Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.**

ÉTRANGER

*1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :*

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

**Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro 5 fr. 75**

*2° Tous autres pays étrangers :*

**Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr. 50**

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

**On s'abonne** à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

**Chèques postaux.** — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

**Manuscrits.** — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

*COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés* **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*


TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1931.